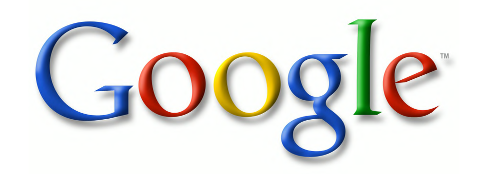
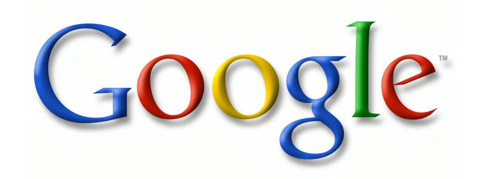
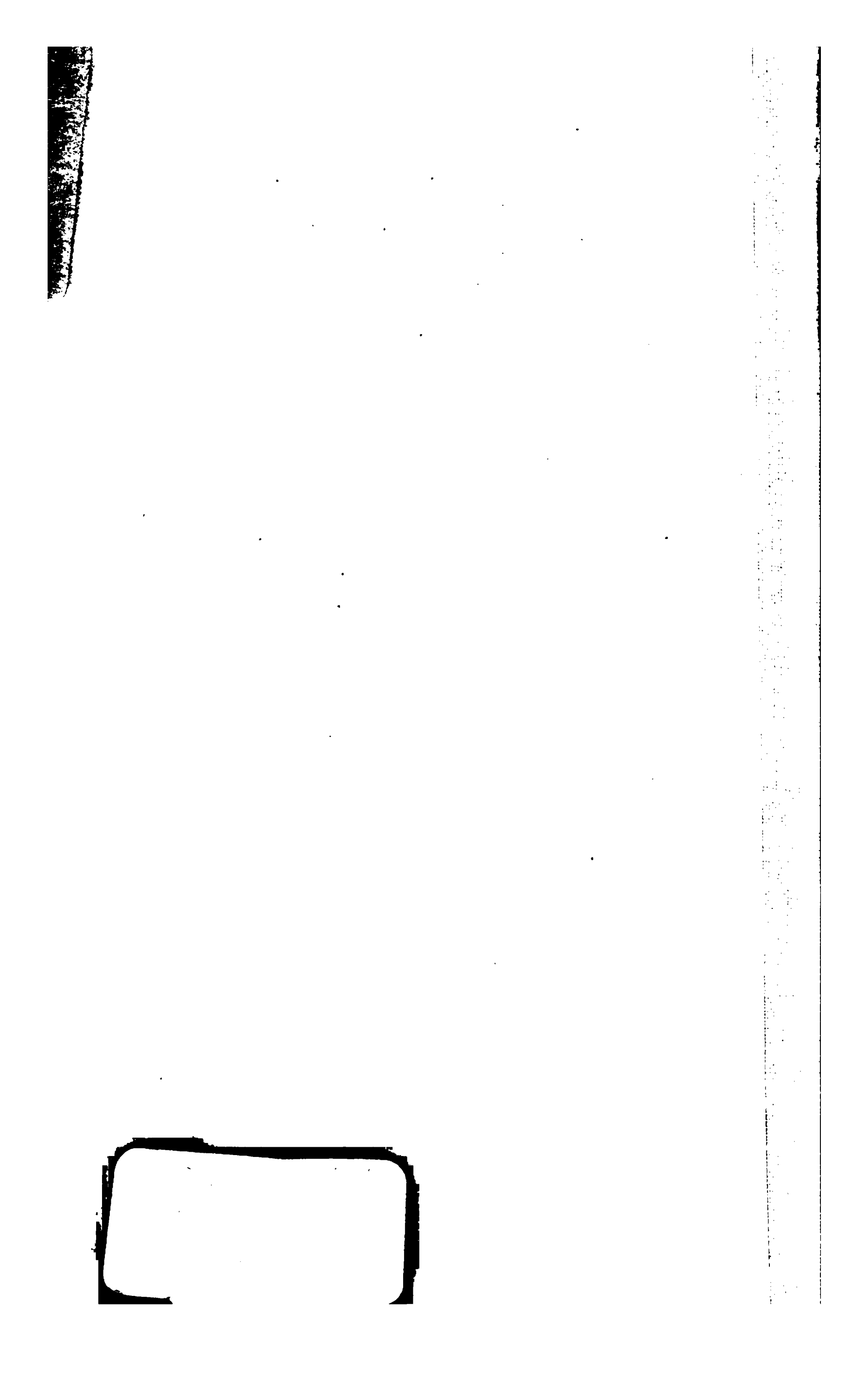







NKH

Zilina L. Mason

1850

COLLEGE AND SCHOOL TEXT-BOOKS.

I. Greek and Latin.

ARNOLD'S First and Second Latin Book and Practical Grammar. 12mo. - - - - $ 75

ARNOLD'S Latin Prose Composition. 12mo. - - - - - 1 00

ARNOLD'S Cornelius Nepos. With Notes. 12mo. - - 1 00

ARNOLD'S First Greek Book - 62

ARNOLD'S Greek Prose Composition. 12mo. - - - - 75

ARNOLD'S Greek Reading Book. Edited by Spencer. 12mo. - 1 50

BEZA'S Latin Testament. 12mo. 63

BOISE'S Exercises in Greek Prose Composition. 12mo. - - 75

CÆSAR'S Commentaries. Notes by Spencer. 12mo. - - 1 00

CICERO'S Select Orations. Notes by Johnson. 12mo.

CICERO De Senectute and De Amicitia. Notes by. Johnson. 12mo. (*In Press.*)

CICERO De Officiis. Notes by Thatcher 12mo.

HORACE, with Notes by Lincoln. 12mo. (*In Press.*)

LIVY, with Notes by Lincoln. 12mo. - - - - - - 1 00

SALLUST, with Notes by Butler. 12mo. (*In Press.*)

TACITUS'S Histories. Notes by Tyler. 12mo. - - - 1 25

——— Germania and Agricola. Notes by Tyler. 12mo. - 62

II. Hebrew.

GESENIUS'S Hebrew Grammar. Edited by Rödiger. Translated from the best German edition, by Conant. 8vo. - - - 2 00

III. English.

ARNOLD'S Lectures on Modern History. 12mo. - - - 1 25

BOJESON and Arnold's Manual of Greek and Roman Antiquities. 12mo. - - - - - - 1 00

CROSBY'S First Lessons in Geometry. 16mo. - - - - 38

CHARE'S Treatise on Algebra. 12mo - - - - - 1 00

EVERETT'S System of English Versification. 12mo. - $ 75

GRAHAM'S English Synonymes. Edited by Professor Reed, of Pa. University. 12mo. - 1

GUIZOT'S History of Civilization. Notes by Professor Henry, of N. Y. University. 12mo. - - 1 00

HOWS' Shakspeŕ. Reader. 12mo 1 25

JAGER'S Class Book of Zoology. 18mo. - - - - - - - 42

KEIGHTLEY'S Mythology of Greece and Rome. 18mo. - 42

MAGNALL'S Histor. Questions. With American additions. 12mo. 1 00

MARKHAM'S School History of England. Edited by Eliza Robins, author of "Popular Lessons." 12mo. - - - - - 75

MANDEVILLE'S Series of School Readers:

——— Part I. - - 10

——— Part II. - - 16

——— Part III. - - 25

——— Part IV. - 38

——— Course of Reading for Common Schools and Lower Academies. 12mo. - 75

——— Elements of Reading and Oratory. 8vo. - 1 00

PUTZ and ARNOLD'S Manual of Ancient Geography and History. 12mo. - - - - - 1 00

REID'S Dictionary of the English Language, with Derivations, &c. 12mo. - - - - - - 1 00

SEWELL'S First History of Rome. 16mo. - - - - - - 50

TAYLOR'S Manual of Modern and Ancient History. Edited by Professor Henry. 8vo., cloth or sheep - - - - - - 2 50

TAYLOR'S Ancient History. Separate - - - - - - 1 25

TAYLOR'S Modern ditto - - 1 50

WRIGHT'S Primary Lessons; or Child's First Book - - - 12

In Press.

GREEN'S (Professor) Manual of the Geography and History of the Middle Ages. 12mo.

BURNHAM'S New Mental and Written Arithmetic.

TEXT BOOKS

FOR LEARNING THE FRENCH, GERMAN, ITALIAN, AND SPANISH LANGUAGES.

I. FRENCH.

COLLOT'S Dramatic French Reader. 12mo. $1.

DE FIVA'S Elementary French Reader. 12mo. 50 cts.

DE FIVA'S Classic French Reader for Advanced Students. 12mo. $1.

OLLENDORFF'S Elementary French Grammar. By Greene. 16mo. 38 cts. with Key, 50 cts.

OLLENDORFF'S New Method of Learning French. Edited by J. L. Jewett. 12mo. $1.

KEY to ditto. 75 cts.

ROWAN'S Modern French Reader. 12mo. 75 cts.

SURRENNE'S French Pronouncing Dictionary. 12mo. $1 50.

VALUE'S New and Easy System of Learning French. 12mo. (*In Press.*)

NEW and COMPLETE FRENCH and ENGLISH DICTIONARY. 1 vol. 8vo To match Adler's German Lexicon. (*In Press.*)

II. GERMAN.

ADLER'S Progressive German Reader. 12mo. $1.

GERMAN and English, and English and German Dictionary, compiled from the best authorities. 1 vol. large 8vo. $5.

EICHORN'S New Practical German Grammar. 12mo. $1.

OLLENDORFF'S New Method of Learning German. Edited by G. J. Adler 12mo. $1 50.

III. ITALIAN.

FORESTI'S Italian Reader. 12mo. $1.

OLLENDORFF'S New Method of Learning Italian. Edited by F. Foresti. 12mo. $1 50.

KEY to ditto 75 cts.

IV. SPANISH.

OLLENDORFF'S New Method of Learning Spanish. By M. Velasquez and T Simonne. 12mo. $1 50.

KEY to ditto, 75 cts.

PALENZUELA'S new Grammar on the Ollendorff System, for Spaniards to Learn English. (*In Press.*)

VELASQUEZ'S New Spanish Reader. With Lexicon. 12mo. $1 25.

VELASQUEZ'S New Spanish Phrase Book; or Conversations in English and Spanish. 18mo. 38 cts.

VELASQUEZ'S and SEOANE'S New Spanish and English, and English and Spanish Dictionary. Large 8vo. To match "Adler's German Lexicon." (*In Press.*)

Paulina L. Morgan 185[illegible]

CHOIX

DE POÉSIES

POUR LES JEUNES PERSONNES.

PAR Mme A. COUTAN.

NEW YORK:
D. APPLETON ET COMPAGNIE, 200 BROADWAY.
PHILADELPHIE:
GEO. S. APPLETON, 164 CHESNUT-STREET.
M DCCC L.

Occupée depuis plusieurs années de l'éducation des jeunes personnes, mes soins ont dû se porter sur le choix d'un recueil de poésies. Je n'en trouvais aucun qui pût me satisfaire entièrement pour être mis entre les mains de mes élèves. En effet rien ne doit altérer la pureté d'esprit dans un âge où les impressions sont si vives et où elles ont un si grave résultat pour l'avenir.

Les recueils qui ont été spécialement composés pour la jeunesse et auxquels ce reproche ne pourrait être adressé ne contiennent que des poésies trop anciennes ou trop souvent reproduites. À défaut d'un livre tel que je le désirais j'ai recueilli successivement divers morceaux que j'ai donnés à mes élèves, et ces morceaux pouvant aujourd'hui former un volume je me suis rendue aux conseils de quelques personnes en les faisant imprimer.

La poésie comme exercice de mémoire est un des moyens les plus heureux, elle est aussi d'un grand avantage pour la prononciation, mais il fallait qu'un nouveau choix vînt donner plus d'attrait à cette étude et que ce choix destiné à former le goût et à perfectionner la manière de s'exprimer fût aussi, pour l'élève, un enseignement moral.

Toute vraie poésie prend sa source dans le cœur, elle est propre à exciter des sentiments vifs et sublimes, et elle a sur la prose l'avantage de graver plus aisément et plus profondément dans la mémoire les préceptes salutaires qu'elle renferme.

Il y a sans doute peu de mérite à ce travail, mais lorsqu'on s'occupe de l'instruction de la jeunesse on ne doit avoir qu'une ambition celle de lui être utile, et quel que soit le jugement que l'on porte de ce recueil il me sera toujours assez favorable si l'on ne perd pas de vue l'intention qui m'a fait agir.

A. Coutan.

CHOIX DE POÉSIES

POUR LA JEUNESSE.

LA PRIÈRE.

O TOI dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau!

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain!

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité!

Charge-toi seule, ô providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné!

Mais que le bienfait qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,
A leurs mains pieuses s'attache
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés !

Que leurs mères dans leur vieillesse
Ne meurent qu'après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède,
Comme les chênes de Membré,
Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré !

Ou comme ces eaux toujours pleines,
Dans les sources de Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines
Qu'après que d'autres ont coulé !

ALPHONSE DE LAMARTINE.

L'ANGE GARDIEN.

De ta vie enfant de la terre,
Le Seigneur m'a fait le gardien ;
Tu ne comprends pas ce mystère,
Et pourtant mon cœur parle au tien !

Ce grand Dieu, qui de sa présence,
Remplit tous les temps, tous les lieux,
Me donne un peu de sa puissance,
Je suis toujours l'ange des cieux.

Sur tes pas je veille à toute heure,
Et le jour ma main te conduit,
Et je rentre dans ta demeure,
Et je te garde encor la nuit,
Sur ta couche j'étends mon aile,
Et je dis quand tes yeux sont clos :
Au deux sommeil qu'il soit fidèle !
Je suis l'ange de son repos.

Aux premiers rayons de l'aurore,
En souriant à ton réveil,
Cher enfant, je t'invite encore
Aux clartés d'un divin soleil,
Et je répands sur ta carrière
Les splendeurs de l'éternité !
Je suis l'ange de la lumière
Et l'ange de la vérité.

Vers le midi de tes années,
Si tu vas au pied des autels
Y partager les destinées
D'un cœur pris dans les cœurs mortels,
Pour ces liens, où l'espoir brille,
Je demande au ciel de longs jours :
Je suis l'ange de la famille
Et l'ange des saintes amours.

Et si, de l'enceinte sacrée
Où l'âme se dévoue à Dieu,

Ta ferveur implorant l'entrée,
Dit au monde un touchant adieu,
J'écoute les divins oracles,
Avec toi j'adore et je pars:
Je suis l'ange des tabernacles,
Et l'ange des meilleures parts.

Et quand la vie a des nuages,
Je répands des fleurs sur le deuil,
J'apaise le vent des orages,
J'attache le phare à l'écueil.
Je suis l'ange de l'espérance;
Et, sous l'œil du Dieu rédempteur,
Auprès du lit de la souffrance
Je suis l'ange consolateur.

Enfin pour traverser la tombe,
J'enlacerai mon aile d'or
Avec l'aile de la colombe,
En guidant ton dernier essor;
Puis dans la céleste patrie
J'entrerai, disant au Seigneur:
" Recevez ma brebis chérie!
" Je suis l'ange de son bonheur."

ALEX. GUILLEMAIN.

LA VIOLETTE.

AIMABLE fille du printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte mes sens;
Et tu sembles fuir mes hommages.

Comme le bienfaiteur discret
Dont la main secourt l'indigence,
Tu me présentes le bienfait
Et tu crains la reconnaissance.

Sans faste, sans admirateur,
Tu vis obscure, abandonnée,
Et l'œil encor cherche la fleur
Quand l'odorat l'a devinée.

Sous les pieds ingrats du passant
Souvent tu péris sans défense ;
Ainsi, sous les coups du méchant,
Meurt quelquefois l'humble innocence.

Pourquoi tes modestes couleurs
Au jour n'osent-elles paraître ?
Auprès de la reine des fleurs
Tu crains de t'éclipser peut-être ?

Rassure-toi, même à la cour
La bergère sait plaire encore,
On aime l'éclat d'un beau jour
Et les doux rayons de l'aurore.

Viens prendre place en nos jardins,
Quitte ce séjour solitaire,
Je te promets tous les matins
Une eau toujours limpide et claire.

Que dis-je ? non, dans ces bosquets
Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits,
Et, comme toi, cache sa vie !

DUBOS.

A UNE JEUNE FILLE.

Enfant, vous êtes blonde et tout-à-fait charmante ;
On dirait à vous voir, timide et rayonnante
Au milieu de vos sœurs,
Une royale fleur, de fleurs environnée,
Vermeille, et des parfums dont elle est couronnée,
Épanchant les douceurs.

Vous riez bien souvent d'un ineffable rire ;
Tout ce que vous pensez vos yeux semblent le dire,
Vos beaux yeux bleus et doux !
Votre front est si pur qu'on y lirait votre âme
Où l'ardente prière étend sa pure flamme,
Plus pure encore en vous !

Oh ! vous aimez beaucoup les fleurs et la prairie,
Les oiseaux et les vers, et puis la causerie
Le soir, dans le jardin,
Lorsque près d'une amie, à la tête qui penche,
Votre bras blanc passé sur son épaule blanche,
Et la main dans sa main.

Vous parlez bien souvent d'amitiés éternelles ;
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles
Qu'il sépare ici-bas.
Et lorsque vous voyez une étoile qui tombe,
Vous dites : "Le Seigneur vient d'ouvrir une tombe !"
Et vous pressez le pas.

Mais vous aimez surtout la musique et la danse ;
Votre cœur tout entier vers le plaisir s'élance,
Et bondit avec vous ;

Nul souci n'a passé sur le front, sur la vie
De l'enfant qui sourit et qui nous fait envie,
Hélas ! à presque tous !

Le bonheur est partout lorsque l'on a votre âge,
Enfant ! Mais rien ne peut arrêter au passage
Votre printemps d'amour.
La jeunesse et la joie ont des ailes pareilles ;
Chacun prend une fleur dans leur fraîches corbeilles,
Et la fane à son tour.

Quand on pense qu'un jour ce front pur, cette bouche,
Si fraîche encor, qu'à peine un sourire la touche,
Changeront de couleur ;
Que le temps sans pitié, sur ces traits que l'on aime,
Viendra poser sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.

Et pourtant il le faut ; c'est ainsi qu'est la vie :
Toujours l'heure qui fuit d'un regret est suivie,
Depuis le gai matin,
Jusqu'au soir où marchant sans trouble et sans prestige,
On voit que bien souvent la fleur manque à la tige,
Le convive au festin.

MME. MENNESSIER-NODIER.

SIMPLE VIE.

OH ! laissez-moi mes rêveries,
Mes beaux vallons, mon ciel si pur,
Mes ruisseaux coulant aux prairies,
Mes bois, mes collines fleuries,
Et mon fleuve aux ondes d'azur.

Laissez ma vie au bord de l'onde
Comme elle suivre son chemin,
Inconnue aux clameurs du monde
Toujours pure, mais peu profonde,
Et sans peine du lendemain.

Laissez-la couler lente et douce,
Entre les fleurs, près des côteaux
Jouant avec un brin de mousse
Avec une herbe qu'elle pousse,
Avec le saule aux longs rameaux.

Mon âme est un oiseau qui chante
Sous la ramée, au fond des bois ;
Sa, plainte est naïve et touchante,
La solitude qu'elle enchante
Donne mille échos à sa voix.

Mes heures à tout vent bercées
S'en vont se tenant par la main :
Sous leurs pas légers mes pensées
Éclosent belles et pressées
Comme l'herbe au bord du chemin.

On dit que la vie est amère !
O mon Dieu ! ce n'est pas pour moi,
La poésie et la prière,
Comme une sœur, comme une mère,
La bercent pure devant toi.

Enfant, elle poursuit un rêve,
Une espérance, un souvenir,
Comme un papillon sur la grève,
Et chaque beau jour qui se lève
Lui semble tout son avenir.

Les jours lui tombent goutte à goutte,
Mais doux comme un rayon de miel,
Il n'en est point qu'elle redoute,
O mon Dieu! c'est ainsi sans doute
Que vivent les anges au ciel.

La mort doit nous être donnée
Douce après ces jours de bonheur;
Comme une fleur demi fanée,
Au soir de sa longue journée
On penche la tête et l'on meurt.

Et si l'on croit, si l'on espère,
Qu'est-ce mourir? fermer les yeux,
Se recueillir pour la prière
Livrer l'âme à l'ange son frère
Dormir pour s'éveiller aux cieux.

JUSTIN MAURICE.

A MON RUISSEAU.

RUISSEAU peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi, je crains la foule,
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que la paix, des flots et des fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme, et ses accords.

Près de toi, l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers;
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau!

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la mousse a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Par une mère qui chemine
Ses sons lointains sont écoutés;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit amen à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés,

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite
—Nous vivons, hélas! peu d'instants,—
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

DUCIS.

JEUNE FILLE ET JEUNE FLEUR.

Il descend ce cercueil ; et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur,
Terre, tu les portas ; et maintenant tu caches
Jeune fille et jeune fleur.

Ah ! ne les rends jamais à ce monde profane,
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur ;
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Élisa, si légère d'années !
Tu ne crains plus du jour le poids et la chaleur ;
Elles ont achevé leurs fraîches matinées,
Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Élisa, sur ta cendre s'incline,
Aux rides de son front a monté la pâleur,
Et, vieux chêne, le temps fauche sur sa racine,
Jeune fille et jeune fleur.

Chateaubriand.

LE PASSAGER.

Jeté sur la mer de la vie,
Passager jeune et malheureux
Je vais sans guide et sans patrie,
Errant sous un ciel orageux.

Quand, sur la foi de son étoile,
Plus d'un pilote audacieux
Sans crainte à déployé sa voile,
En fredonnant des airs joyeux.

A travers cette onde infidèle,
Où le suit mon œil incertain,
Je n'ai pas même une nacelle
Qui puisse accueillir mon destin :

Cependant, loin de la tempête,
Son front s'est couronné de fleurs . . . .
Et les vents sifflent sur ma tête,
Et mes yeux sont mouillés de pleurs.

Ah ! comment éviter l'orage ?
Quel asile est paisible et sûr ?
Qui peut m'indiquer un rivage
Que protége un ciel toujours pur ?

J'irais vers la terre chérie
Dont il féconde le sillon,
Comme une fleur pâle et flétrie,
Chercher encore un doux rayon ;

Et sous un ombrage fertile,
Au souffle embaumé du zéphir,
L'onde, à mes pieds, toujours tranquille,
Viendrait murmurer et mourir.

Mais, sur mon front que décolore
Un aquilon injurieux,
Je ne verrai point cette aurore
Se lever pour moi dans les cieux.

Sous le flot irrité qui gronde
J'aurai disparu sans retour,
Avant que mon œil ait, sur l'onde,
Surpris la lueur d'un beau jour.

HIPPOLYTE ROLLE.

PICCIOLA.

OH ! si tu n'étais là, petite fleur chérie,
Dans cette sombre cour si je ne te voyais ;
Je serais dégoûté de ma pénible vie . . .
De douleur . . . de chagrin . . . hélas ! j'expirerais !

Mais te voir tous les jours . . . mais arrêter ma vue
Sur ta tige si frêle et ton feuillage frais,
C'est là le seul bonheur de mon âme abattue !
Avec toi, dans ces lieux, je vivrai désormais.

Picciola, ma fleur, je t'aime
Cent fois plus que ma liberté ! . . . .
Cette prison m'est chère même,
Car tu grandis à son côté.

Je t'aime comme un tendre frère
Aime sa douce et bonne sœur . . .
Cette prison me devient chère,
Loin de toi languirait mon cœur !

Je t'aime plus que ma patrie
Tu n'es pas injuste envers moi !
Ma vie est unie à ta vie,
Je ne veux, je ne vois que toi !

Oh ! que me fait l'indépendance !
J'aime mieux ma triste prison,
Car je te vois et ma souffrance
S'efface quand je dis ton nom !

Que me fait ce triste grillage
Et ce cachot parfois si noir !
Toi, seule, soutiens mon courage
Dans l'asile du désespoir.

Mon soleil c'est ton existence !
Ma liberté . . . c'est ta fraîcheur !
Mon plaisir c'est ta présence . . .
Et mes amours . . . c'est toi . . . ma fleur !

Une nuit pendant un orage,
Je tremblais de te voir mourir . . . .
Et dans mon désespoir sauvage,
Avec toi je voulais finir !

Ma lèvre essaya la prière,
Ma lèvre implora le Seigneur,
Il eut pour moi le cœur d'un père,
Il te sauva, . . . ma pauvre fleur !

Depuis, le matin je le prie,
Depuis . . . je crois, j'espère en lui,
Et chacun des jours de ma vie,
Pour elle et moi . . . je lui demande appui.

Oh ! dans ma prison, je demeure
Te quitter briserait mon cœur !
Et puisqu'il faut qu'un jour je meure
Que l'on m'enterre sous ma fleur ! . . .

* * *

LES FEUILLES DE SAULE.

L'Air était pur ; un dernier jour d'automne,
En nous quittant, arrachait la couronne
Au front des bois ;
Et je voyais, d'une marche suivie,
Fuir le soleil, la saison et ma vie
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais;
Sur l'onde froide ou l'herbe encor fleurie
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais!.....

Au saule antique incliné sur ma tête
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau;
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile!
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir;
Voyons, disais-je à la fleur entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir?

Un seul instant je l'avais vue à peine
Comme un esquif que la vague promène,
Voguer en paix:
Soudain le flot la rejette au rivage;
Ce léger choc décida son naufrage...
Je l'attendais!...

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osai prévoir;
Mais vainement j'espérais un miracle,
Un vent léger emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du zéphire
S'est envolé,
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher ? . . . non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
Ne put bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi :
Un cœur malade est crédule aux présages ;
Ils amassaient de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre :
Je m'éloignai pensive et solitaire,
Non sans effort ;
Et dans la nuit mes songes fantastiques
Autour du saule aux feuilles prophétiques
Erraient encor.

Mme. Amable Tastu.

ODELETTE.

Au printemps l'oiseau nait et chante,
N'avez-vous pas ouï sa voix ?
Elle est pure, simple et touchante
La voix de l'oiseau dans les bois.

L'été l'oiseau cherche l'oiselle,
Il aime et n'aime qu'une fois.
Qu'il est doux, paisible et fidèle
Le nid de l'oiseau dans les bois.

Puis, quand vient l'automne brumeuse
Il se tait . . . avant les temps froids,
Hélas ! qu'elle doit être heureuse
La mort de l'oiseau dans les bois.

GÉRARD.

LA PETITE MARGUERITE.

Toi, qui de l'innocence
As toute la fraîcheur,
Délices de l'enfance,
Dont tu sembles la sœur,
Marguerite fleurie,
Honneur de nos vallons,
Comme dans la prairie,
Brille dans mes chansons.

Quand tu te renouvelles
Au retour des zéphirs,
Combien tu me rappelles
De touchants souvenirs !
Fleur aimable et champêtre,
Mes premières amours,
Que ne vois-je renaître
Avec toi mes beaux jours !

Des mains de la nature
Échappée au hasard,
Tu fleuris sans culture
Et tu brilles sans art.
Telle qu'une bergère
Oubliant ses âppas,
Sans apprêts tu sais plaire,
Et ne t'en doutes pas.

Ton sein, que la froidure
Empêchait de s'ouvrir,
Lorsque le ciel s'épure,
Aime à s'épanouir.
Ainsi l'aimable enfance
Qu'intimide un censeur,
Aux yeux de l'indulgence
Ouvre son jeune cœur.

Loin des prés solitaires
Étalant ses attraits,
Ta sœur dans nos parterres
Va briguer des succès :
L'éclat d'un vain suffrage
Flatte sa vanité ;
Mais un stérile hommage,
Vaut-il l'obscurité ?

Tel souvent pour la ville
Un jeune ambitieux
Fuit le champêtre asile
Qu'habitaient ses aïeux ;
L'insensé ! pour partage,
Aux pieds de la grandeur,
Il trouve l'esclavage,
En perdant le bonheur !

Crois-moi : jamais n'envie
De plus brillants destins ;
Fille de la prairie,
Fuis toujours les jardins ;
Songe que l'on préfère,
Dans ses humbles atours,
La naïve bergère
Aux sultanes des cours.

DUBOS.

LE BAL.

En vain sur ma tête
Le lustre brillait,
J'étais à la fête,
Mon cœur s'ennuyait.

L'orchestre sonore
Chantait le plaisir,
Et faisait éclore
Folie et désir.

Mais dans les quadrilles,
A mes yeux distraits,
Fleurs et jeunes filles
Avaient moins d'attraits.

Aux mains d'Isabelle
Je vis un bouquet
Séduisant comme elle,
Comme elle coquet.

D'un amer sourire
Sa plus chaste fleur
Paraissait maudire
Poussière et chaleur.

Et moi l'âme émue,
Sur la fleur d'un jour
J'arrêtai ma vue
Comme avec amour,

Et ma voix intime
Tout bas lui disait:
" O pauvre victime,
On te jalousait,

C'est avec colère
Que plus d'un bouton
Te vit de la serre
Aller au salon.

Mais bientôt flétrie
Tu t'effeuilleras,
Pour le bal fleurie
Tu t'y terniras."

Triste destinée
Et faible malheur....
La fleur profanée
N'était qu'une fleur.

Ah! pourvu que sage
Malgré les dangers,
Foulant chaque hommage
Sous ses pas légers,

Ah! pourvu que celle
Qui cause un transport,
Jeune, vive et belle
N'ait pas même sort.

* * *

LA FLEUR DU SOUVENIR.

On m'a conté qu'en Helvétie,
Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour s'était mise en chemin:
"Bon ermite assis sur la pierre,
Disait-elle, dans ta prière
Souviens-toi
De moi."

Advint qu'en sa route orageuse
Je ne sais quel pressentiment
Troubla la belle voyageuse,
Qui soupira profondément:
" Hélas! dit-elle à son amie,
Avant toi si je perds la vie,
Souviens-toi
De moi."

Soudain l'avalanche sauvage
Roule et l'entraîne dans son sein.
Jetant alors sur le rivage
La fleur qu'elle tenait en main:
" Adieu, dit-elle, mon amie;
Garde bien cette fleur chérie;
Souviens-toi
De moi."

Lisbeth veut suivre son amie:
Au trépas elle veut courir;
Mais on la retient à la vie;
Vivre, ah! pour elle c'est mourir.
Elle garda la fleur fidèle
Et, depuis, cette fleur s'appelle;
" Souviens-toi
De moi."

MILLEVOYE.

FONTENAY.

DÉSERT, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude.
. . . .

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau !

. . . .

Ah ! quelle riante peinture !
Chaque jour se pare à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux ;

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes ;

Mais, hélas ! ces paisibles jours,
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt, au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

CHAULIEU.

SOUVENIR D'ENFANCE.

Sur le rivage où l'oranger fleurit,
Où tout sourit,
Où la nature est sans cesse animée
Et parfumée ;

Où l'air enivre, où le soleil est pur ;
Le ciel d'azur ;
Où sur le baume en fleurs, l'oiseau s'élance
Et se balance ;

Où l'on entend des flots le triste bruit
Durant la nuit,
Et le long cri de quelque oiseau sauvage
Sur le rivage ;

Au pied d'un morne, et sous de vastes bois,
Las ! autrefois
J'avais, au sein de la verte savane,
Une cabane.

Sous son toit brun Marthe vivait alors,
Puis au dehors
Étaient de frais bosquets dont j'aimais l'ombre
Et le vert sombre.

Bravant les flots et les vents, chaque soir
Je l'allais voir,
Et je riais quand ma barque légère
Touchait la terre.

Lors j'y sautais, et, dans l'étroit chemin,
Ma folle main
Cueillait les fleurs rouges, à longue aigrette
Du Baraguette.

Ah ! que mon cœur battait, joyeuse enfant,
En arrivant,
De voir flotter à notre chaude brise
La jupe grise

De Marthe au loin, qui du doigt me montrait,
Puis accourait ;
Et j'entendais tous nos échos redire
Son bruyant rire.

Bonne et chère négresse ! elle m'aimait
Et me menait,
Craintive, au pied de la roche brisée
Par l'eau creusée.

Nous franchissions son sommet ruisselant
Tout en tremblant,
Pour recueillir sur nos brûlantes plages
Des coquillages ;

Pour dérober à notre arbre marin
Son doux raisin,
Au goyavier sa pomme appétissante
Et jaunissante ;

Ou bien pour voir venir du sein de l'eau
Un noir vaisseau,
Dont l'équipage, en son habit de fête,
Penchait la tête,

Et saluait par de folâtres cris
Mon beau pays :
Moi, j'écoutais . . . Hélas ! et sur la rive
J'étais pensive.

Un vif désir dès longtemps me pressait,
Et me disait :
Ah ! si comme eux tu connaissais la France !
Douce ignorance !

Car le Seigneur, qui comprit mon désir,
Pour m'en punir.
Me fit connaître et la rive de France
Et la souffrance.

Et maintenant je dis tous les matins,
Joignant les mains :
Oh ! rendez-moi ma cabane chérie
Et ma patrie !

Rendez-les-moi, mes beaux jours, mes plaisirs
Et mes désirs !
Mais au Seigneur ma prière plaintive
Jamais n'arrive.

LOUISE ARBEY.

LA TRISTESSE.

L'AME triste est pareille
Au doux ciel de la nuit,
Quand l'astre qui sommeille
De la voûte vermeille
A fait tomber le bruit ;

Plus pure et plus sonore
On y voit sur ses pas
Mille étoiles éclore,
Qu'à l'éclatante aurore
On n'y soupçonnait pas !

Des îles de lumière
Plus brillante qu'ici,
Et des mondes derrière,
Et des flots de lumière
Qui sont mondes aussi !

On entend dans l'espace
Les chœurs mystérieux,
Ou du ciel qui rend grâce,
Ou de l'ange qui passe,
Ou de l'homme pieux !

Et, pures étincelles
De nos âmes de feu,
Les prières mortelles
Sur leurs brûlantes ailes
Nous soulèvent un peu !

Tristesse qui m'inonde,
Coule donc de mes yeux,
Coule comme cette onde
Où la terre féconde
Voit un présent des cieux !

Et n'accuse point l'heure
Qui te ramène à Dieu
Soit qu'il naisse ou qu'il meure,
Il faut que l'homme pleure
Ou l'exil, ou l'adieu !

A. de Lamartine.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange, au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

" Charmant enfant qui me ressemble,
" Disait-il, ah ! viens avec moi ;
" Viens, nous serons heureux ensemble ;
" La terre est indigne de toi.

" Là jamais entière allégresse,
" L'âme y souffre de ses plaisirs ;
" Les airs de joie ont leur tristesse
" Et les voluptés leurs soupirs,

" La crainte est de toutes les fêtes,
" Jamais un jour calme et serein
" Du choc des vents et des tempêtes
" N'a garanti le lendemain.

" Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,
" Viendraient flétrir ton front si pur,
" Et dans l'amertume des larmes
" Se terniraient tes yeux d'azur.

" Non, non, dans les champs de l'espace
" Avec moi tu vas t'envoler :
" La providence te fait grâce
" Des jours que tu devais couler.

" Que personne dans ta demeure
" N'obscurcisse ses vêtements ;
" Qu'on accueille ta dernière heure
" Ainsi que tes premiers moments.

" Que les fronts y soient sans nuage,
" Que rien n'y révèle un tombeau :
" Quand on est pur comme à ton âge,
" Le dernier jour est le plus beau."

Et secouant ses blanches ailes,
L'Ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles !...
Pauvre mère ! ton fils est mort.

Reboul.

BERTILE.

Voici que ma maison est vivante et folâtre,
Et que Dieu l'aperçoit ;
L'oiseau du paradis, le bonheur, vient s'abattre
Et chanter sur mon toit,
Hier, dans le jardin, une fleur est éclose
Sur le plus frais rosier ;
Hier un bel enfant, autre céleste rose,
Est né dans mon foyer.

Bonjour, petit enfant, petit roseau qui penches,
Bonjour, mon diamant ;
Dis, ma Bertile, dis, colombe aux plumes blanches,
Qui viens du firmament,
Quels dons as-tu reçus de Jésus, de sa mère,
De l'ange Gabriel,
Qui t'ouvrirent en pleurs, pour t'envoyer sur terre,
Les portes d'or du ciel ?

Gabriel t'a donné ce qui fait son essence,
L'angélique douceur :
Puis, sans doute, il a mis sa robe d'innocence
A sa petite sœur,

Sa couronne de lis, belle entre les plus belles
        Oui, pour lui ressembler,
Prends sa robe de lin; mais ne prends pas ses ailes,
        Tu pourrais t'envoler!

Jésus t'a dit: "A toi la piété, mon ange.
        Oh! sur terre aime-moi!
Car je fus un enfant tout chétif dans son lange,
        Fragile comme toi.
Aussi, toujours je veille et couvre de mon aile
        Tous les pauvres petits;
Et tous les nouveau-nés ont dans leur berceau frêle
        Les clefs du paradis.

"Oh! tu n'auras pas, toi, ma crèche et mon empire!
        Nul mage ne viendra
T'apporter d'orient l'or, l'encens et la myrrhe;
        On ne te donnera
Que des baisers; mais, va, l'or et la perle fine,
        Qui pourraient te peser,
Au front d'un nouveau-né ne vont pas, ma divine,
        Aussi bien qu'un baiser."

Et la vierge t'a dit: "Sois pure, sois limpide,
        Du front jusques au cœur.
Mais vois-tu, mon enfant, savoir qu'on est candide,
        C'est perdre sa candeur;
Aussi tu seras pure, ô ma douce colombe,
        Sans t'en apercevoir:
Le lis de la vallée et la neige qui tombe
        Sont blancs sans le savoir."

Si j'avais été là, dans le ciel de lumière
        D'où l'enfant descendit,
Moi, j'aurais fait un vœu profane, un vœu de mère;
        Tout haut j'aurais bien dit:

Vierge, vous êtes sainte, oh! mettez-lui dans l'âme
Candeur et pureté!
Mais j'aurais dit tout bas: Vierge, vous êtes femme,
Donnez-lui la beauté!

Merci, vous m'exaucez, ma fille est déjà belle!
Je l'admire et j'attends.
Tout germe, tout sourit, et tout est frais en elle
Et couleur du printemps.
Bouche en fleur, peau de soie, à la teinte vermeille,
Longs yeux noirs et jolis,
Tout est dans ce berceau: n'est-ce pas la corbeille
Où fleurit mon beau lis!

Mme. Anaïs Ségalas.

L'ENFANT ET LE PAUVRE.

"Mère! faut-il donner quand le pauvre est bien laid?
Qu'il ne fait pas sa barbe et qu'elle est toute noire,
Et qu'il ne dit pas s'il vous plait!
Faut-il donner?
——Enfant! tu n'as pas de mémoire:
Le pauvre qui demande est l'envoyé de Dieu;
Qu'importe s'il a fait sa barbe et sa parure;
Il est beau du malheur écrit sur sa figure,
C'est là son passeport trop lisible en tout lieu!
——Mais s'il est malhonnête?
——Il ne l'est pas s'il pleure;
Si son regard te dit: J'ai faim!
Veux-tu qu'il se prosterne en te tendant la main?
C'est l'envoyé de Dieu, je l'ai dit tout à l'heure;
Que ses lambeaux sacrés ne te fassent pas peur;

Il vient sonder ton âme avec son infortune:
Le mépris pour le pauvre est la seule laideur
Qui m'épouvante et m'importune.
Dieu sur toi lui donne un pouvoir
Bien au-dessus de la parole!
Le jour où l'enfant le console,
Par une colombe qui vole,
Dieu le sait bien avant le soir!
Dieu qui dit aux heureux du monde:
" Donnez pour qu'il vous soit remis;
" Et si votre voie est profonde,
" Pour que partout on vous réponde,
" Prenez les pauvres pour amis!"
Juge quand un enfant donne ses fraîches larmes
A ce scruteur du monde et qu'il lui dit: " Bonjour!"
Du ciel, dont il a soif, il lui rend le séjour;
D'une eau qui désaltère il baigne ses alarmes;
Qui donne n'a pas peur!
——Mère! si j'étais roi,
Mes pauvres aux passants ne feraient point d'effroi
Ils n'auraient jamais faim, de cette faim qui pleure,
Et la colombe à Dieu l'irait dire à toute heure:
Ils n'auraient pas l'hiver un âtre sans charbon,
Des jours sans aliments et des soirs sans lumières;
Je leur ferais du feu dans de belles chaumières,
Et des habits qui sentent bon!

——Cher petit perroquet! comme tu parles vide!
Ton roi, c'est Dieu; la terre est sa grande maison;
Il observe d'en haut si le plus fort, avide,
Ne prend pas au semeur le blé de sa moisson:
Un jour il pèse, il juge! Autour de sa balance,
Les semeurs dépouillés se rangent en silence;
Chaque homme a recouvré le grain qu'il a perdu,
Et le plus fort est confondu.

N'ai-je pas lu cela dans tes leçons apprises?
——Mère! ne gronde pas! va! j'ai donné mon pain
Et la moitié de mes cerises.
——Viens donc que je te baise! Alors sur ton chemin
N'as-tu pas vu monter des ailes de colombe?...
Toi, si peu, tu soutiens un homme qui succombe!
——J'ai dit bonjour!
——Tu fais ce que nous avons lu:
Dieu dit: "puisez l'aumône à votre superflu."
——Du superflu, ma mère, en ai-je?
——C'est possible.
Voisin de l'indigence on se sent riche. Hélas!
Le superflu, tu vois, c'est pour l'être sensible
Tout ce que les pauvres n'ont pas!

MME. DESBORDES VALMORE.

LES SOLDATS DE PLOMB.

PETIT enfant, qui ne sais pas encore
Qu'il faut à l'homme en tout temps un jouet,
En apprenant ce que ton âge ignore,
De tes plaisirs on apprend le regret!...
Heureux enfant; pour joujou l'on te donne
De beaux soldats un complet bataillon:
Reste longtemps, et sans tuer personne,
Le colonel de tes soldats de plomb!

Rêve avec eux la conquête d'un monde
Comme eux tout neuf, pacifique comme eux,
Où la terre offre, en nourrice féconde,
Travail, aisance et joie aux malheureux.
Si tu savais comme il est difficile
De guider l'homme au grand, au juste, au bon!
Toi dont l'armée est toujours si docile,
Tu ne voudrais que des soldats de plomb!

Tu sauras bien assez tôt que les hommes
De tes soldats sont très peu différents.
Oui, colonel, tous, autant que nous sommes,
Nous nous tenons assez mal dans nos rangs.
Ton régiment s'abat sous ton haleine,
Et nous, mortels, si fiers de notre aplomb,
Quand sur nos cœurs Dieu souffle quelque peine,
Il nous renverse en vrais soldats de plomb!

Garde longtemps ces amis de ton âge,
Qui sont souvent les meilleurs ici-bas...
Sans redouter que ton amour propage
L'ingratitude au cœur de tes soldats.
Un jour viendra, de ceux que l'âge amène,
Où tu diras, de tout sondant le fond:
"Que de soldats, parmi l'armée humaine
"N'ont pas le cœur de mes soldats de plomb!"

Mais sous le ciel rien n'est parfait, pas même
Tes beaux soldats, qui ne détruisent rien!
Car fuir le mal n'est pas la loi suprême,
Il faut agir pour faire aussi le bien;
Même à l'ingrat accorder son aumône,
D'amour, d'estime environner son nom:
C'est le moyen que le bon Dieu nous donne
De l'emporter sur les soldats de plomb!

Donc, colonel, sur ton champ de bataille
Appelle-nous dans les jours de combats!
Nous t'irons voir commander la mitraille,
Puis, sains et saufs, mettre au lit tes soldats....
S'ils ont laissé, priant, pour leurs épées,
Mères et sœurs dans un coin du salon,
Nul ne verra les plaintives poupées
Aller pleurer sur les soldats de plomb.

Edouard Plouvier.

LES PETITS ORPHELINS.

L'HIVER glace les champs, les beaux jours sont passés.
Malheur au pauvre sans demeure!
Loin des secours il faut qu'il meure:
Comme les champs alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première;
Les mortels revenant de la fête du jour,
Hâtaient leur joie et leur retour;
Même un peu de bonheur visitait la chaumière,

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfans presque nus, et pâles de souffrance,
Appelaient des passants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux.
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes;
L'autre tendait sa main au refus des heureux.

"Nous voici deux enfants, nous n'avons plus de mère:
Elle mourut hier en nous donnant son pain.
Elle dort où dort notre père.
Venez; nous avons froid, nous expirons de faim!

"L'étranger nous a dit:—allez, j'ai ma famille,
Est-ce vous que je dois nourrir ?—
Nous avons vu pleurer sa fille,
Et pourtant nous allons mourir!"

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus:
La foule, sans les voir, s'échappait fugitive;
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappaient à la porte sainte,
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte,
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte,
L'heure, d'un triste accent, vint soupirer minuit.
Au loin, d'un char de fête on entendit le bruit,
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit, blanchis de neige et couchés sur la pierre,
Les appelle en pleurant.... Ils ne se lèvent pas.

Leur pauvre enfance, hélas! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur;
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère,
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Ils dorment pour toujours, et la lampe encor veille!
On les plaint: on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toute part les pleurs viennent s'offrir;
Mais on ne venait pas la veille.

Belmontet.

L'AUMÔNE.

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne,
Un beau jour, maintenant, est rare et passager:
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne;
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs;
Toi, la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs joyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts;
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée;
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards
Autour de leur cime effeuillée.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris;
Appliquons-nous, mes sœurs, faisons de beaux ouvrages
Que les pauvres vendront aux riches de Paris.
Nous, à Dieu seulement demandons-en le prix,
Sans rechercher d'autres suffrages.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit:
Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

Dans notre livre de prières,
(Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs,) il est écrit
Que tous les pauvres sont nos frères;
Oui, qu'ils sont, comme nous, enfants de Jésus-Christ.

La fortune, ici-bas, n'est pour nous qu'une épreuve.
Qui possède beaucoup, doit donner beaucoup d'or;
Et qui possède peu, devra donner encor;
C'est le cœur qui fait tout: le denier de la veuve
Sera compté comme un trésor.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas;
Qu'un refus est, là haut, puni comme un blasphème;

Qu'un cri de faim maudit tout ceux qu'il n'émeut pas,
Et qu'en donnant au pauvre, on prête à Dieu lui-même.

Donnons, mais sans éclat et même avec mystère ;
Là haut veille, mes sœurs, un témoin précieux ;
Donnons : ce qu'on répand d'aumônes sur la terre,
S'amasse en trésor dans les cieux.

GUIRAUD.

VANITÉ.

Que t'importe, mon cœur, ces naissances de rois,
Ces victoires qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil ;
Et la nuit, dans le ciel, des villes en éveil
Monter des gerbes étoilées ?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté !
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité ;
La gloire fuit à tire d'aile ;
Couronnes, mîtres d'or, brillent, mais durent peu ;
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle !

Hélas ! plus de grandeur contient plus de néant !
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois ;
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi ! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface !

Mystérieux abîme où l'esprit se confond !
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à sa surface.

VICTOR HUGO.

LES DERNIERS ADIEUX.

Aux accents solennels des cloches ébranlées
Qui jettent dans les airs de funèbres volées,
Aux flots tumultueux de ce peuple empressé,
Apprenez que la mort a visité le trône,
Et sur un front qu'en vain protégeait la couronne,
Vient de poser son doigt glacé.

Au fer de ces drapeaux inclinés vers la terre,
Au bruit de ces mousquets, dont l'adieu militaire
Simule sur la tombe un reste de combat,
Dites : " Au lit d'honneur, au sein de la victoire,
Un soldat est tombé dans l'orgueil de sa gloire :
Gloire à la cendre du soldat !"

Un chant religieux de la colline antique
Descend-il jusqu'à vous, funéraire et rustique,
Mêlez vos chants aux chants des pâtres du hameau ;
Car au dernier asile où reposent ses pères,
Un villageois porté dans les bras de ses frères
Va chercher un simple tombeau.

Aux marches de l'église, au feu mourant des cierges,
Voyez-vous ce cercueil qu'environnent des vierges,
Que couvre un voile blanc jonché de blanches fleurs ?
Jeune et belle, au matin de sa belle journée,
Une vierge tomba; la rose est moissonnée :
A la rose donnez des pleurs !

Parmi tous ces adieux que le trépas réclame,
Lequel plus doucement vient émouvoir votre âme?
Est-ce le voile blanc ou l'hymne villageois?
Au brave qui n'est plus est-ce l'adieu des braves,
Ou les pleurs mensongers de ce troupeau d'esclaves
Qui suit la dépouille des rois.

ALEX. DUMAS.

LES DEUX PÔLES DE LA VIE

LA haute et belle église où, près de votre mère,
Vous faites le matin, enfant, votre prière,
Comme elle est belle à voir!
Comme l'esprit y croit et comme l'âme y rêve;
Comme le prêtre saint de ses deux mains qu'il lève
Laisse tomber l'espoir!

Comme en un jour de fête, épanchant son mystère,
Son autel se découvre et tout-à-coup s'éclaire
De subites lueurs;
Et comme enfin, souriant à la foule infinie,
Elle s'emplit de chant, de voix et d'harmonie,
De prière et de fleurs!

Eh bien! tout homme, enfant, à l'église est semblable.
Sa mère, prêtre saint, à l'amour ineffable,
Qui de Dieu tient sa loi,
Lorsqu'il est jeune encor, sur l'autel de son âme
Allume deux flambeaux, divine et double flamme,
La prière et la foi.

Puis son âme s'emplit, chaste et précieux vase,
De parfums et de voix, d'harmonie et d'extase,

De lumière et de jour,
Et dans son cœur ému, comme en l'église entière,
Où les parfums, les chants, les fleurs disent: Prière!
Les voix disent: Amour.

Dans notre monde, hélas! tout s'éteint ou se brise!
Quand arrive le soir, la haute et belle église
Ferme son porche saint.
Alors on ne voit plus, sous son arcade sombre,
Qu'un vieux prêtre qui prie agenouillé dans l'ombre,
Près de l'autel éteint.

Comme l'église, il faut qu'au soir venu, notre âme
Se ferme en éteignant ses parfums et sa flamme
Et ses chants tour à tour;
Et le pauvre vieillard, que la douleur affaisse,
Reste seul; et dans l'ombre il pleure avec tristesse
Sur son cœur sans amour!

Oh! ne riez jamais d'un vieillard, tête blanche
Dont le front incliné vers la terre se penche,
Dont les yeux sont éteints, dont les pas sont tremblants,
Car nul ne sait combien de douleurs amassées,
Et d'affreux désespoirs, et de sombres pensées
Ont incliné son front et fait ses cheveux blancs!....

Enfant! si vous avez un aïeul qui chancelle,
Sous son bras fatigué posez votre bras frêle;
Contre le désespoir votre espoir le défend;
Le soir à son baiser tendez votre front rose,
Car le Seigneur au ciel compte pour quelque chose
Le baiser d'un vieillard sur le front d'un enfant.

L'enfant et le vieillard ont besoin qu'on les aime,
Ils ont soif tous les deux de la bonté suprême,

L'un pour tout son passé, l'autre pour l'avenir;
Ils ont besoin d'espoir pour échapper au doute,
L'un au bord du chemin, l'autre au bout de la route,
L'un pour bien commencer, l'autre pour bien finir.

L'enfant et le vieillard! les pôles de la vie!
Double haleine qui peut d'un souffle être ravie,
Horizon qui grandit, Horizon qui décroît!
Ils touchent, tous les deux, exilés sur la terre,
D'un côté différent à l'éternel mystère;
L'un s'en souvient encore et l'autre l'entrevoit.

Priez près du vieillard, car il faut, ô Marie!
Près d'une âme qui souffre une autre âme qui prie
Comme près d'un mourant l'humble cierge qui luit;
Si vous avez le soir prié près de sa couche,
Enfant, avec le cœur, ainsi qu'avec la bouche,
Un ange veillera sur son sommeil la nuit.

Priez près du vieillard, si vous voulez encore
Être heureuse le soir et joyeuse à l'aurore;
Priez près du vieillard comme un prêtre à l'autel,
Priez si vous voulez, ô douce jeune fille,
Que parmi tous les fronts votre front chaste brille;
Si vous voulez l'amour, si vous voulez le ciel.

Lorsque vous le verrez à genoux à l'église,
Devant le saint autel, courbant sa tête grise,
Mettez-vous près de lui, courbez-vous sans retard,
Priez tant qu'il priera, fût-ce une nuit entière,
Car toujours le Seigneur aimera la prière
Qu'aura faite un enfant à côté d'un vieillard.

La vieillesse parfois nous paraît trop causeuse,
Mais cependant, enfant, lorsque sa voix conteuse

Vous parlera le soir, écoutez saintement !
Il vous dira comment à la haine, à l'envie,
Aux ronces du chemin il déchira sa vie,
Et Dieu dans tout passé met un enseignement.

Et puis, il est si doux de voir en notre monde,
Près d'une tête blanche une autre tête blonde.
Étoile d'or mêlant sa transparence au soir,
Rameau vert qui retient au moment où l'on tombe.
Douce fleur qui parfume et qui cache une tombe,
Oiseau mélodieux chantant sur un tronc noir.

Soutenez le vieillard dont la vie est lassée,
Sa marche par le bras, son cœur par la pensée.
Ne le poursuivez pas d'un sourire moqueur.
Si vous voulez qu'au ciel votre âme soit bénie,
Donnez au pauvre enfant le pain de notre vie,
Et donnez au vieillard l'espoir, le pain du cœur !

ALEX. DUMAS.

LE JEUNE AVEUGLE.

Avec tous ses trésors Avril venait d'éclore.
Jamais plus doux printemps, jamais plus douce aurore
N'avaient promis un plus beau jour,
Par un lien de fleurs, de parfums, d'harmonie,
On eût dit que la terre au ciel était unie,
Belle de jeunesse et d'amour.

Et le fleuve étendait ses ondes transparentes,
Et sur ses bords passaient les brises odorantes,

Qui gémissaient dans les roseaux . . .
Quand d'une barque, ainsi qu'une lyre lointaine,
Une voix s'éleva, qui s'entendait à peine
En se prolongeant sur les eaux.

"O toi, dont j'aime l'innocence
Et le sourire gracieux,
Enfant, qui fut dès ta naissance
Privé du doux éclat des cieux,
Tu veux, tandis que ma nacelle
Comme un oiseau livre son aile
Au souffle passager du vent,
Que je te dise les merveilles
Que l'aurore de ses corbeilles
Laisse tomber en se levant.

Tu le veux ; mais pourquoi chercherais-je à t'apprendre
Les merveilles que Dieu répandit ici-bas ?
Ces merveilles, comment pourrais-tu les comprendre ?
O malheureux enfant, tu ne les verras pas !

Pourtant, dis-moi, l'air qu'on respire
Ne te semble-t-il pas plus doux ?
Sens-tu la brise qui soupire
Glisser plus fraîche auprès de nous ?
Eh bien ! cette fraîcheur, c'est l'onde
Qui, dans sa course vagabonde,
L'exhale en légers tourbillons ;
Ces parfums sont ceux que recueille
Au matin, quand un lis s'effeuille,
Le vent qui court dans nos vallons.

Mais pourquoi plus longtemps chercherais-je à t'apprendre
L'eau qui fuit et les fleurs qui naissent sous nos pas ?
Les eaux, les fleurs, comment pourrais-tu les comprendre
O malheureux enfant, tu ne les verras pas !

Au printemps, quand midi rayonne,
Que l'air est tiède et parfumé,
Sous la chaleur qui t'environne
Ne te sens-tu pas ranimé ?
Eh bien ! éclatant diadème,
C'est le soleil, que Dieu lui-même
Suspendit au milieu des airs,
Qui vivifie et qui féconde,
Et qui de sa lumière inonde
La terre, les cieux et les mers.

Mais je me tais . . . pourquoi chercherais-je à t'apprendre
Les feux que le soleil verse sur nos climats ?
La lumière, comment pourrais-tu la comprendre ?
O malheureux enfant, tu ne la verras pas !

Que je te plains ! Dans la nature
Tu ne sens rien quand nous voyons !
Et la terre a tant de verdure !
Et le ciel a tant de rayons !
Lorsque l'âme est triste et soupire,
C'est ici qu'elle se retire
Loin du monde et des faux discours :
Ici, tout est vrai ; là, tout change ;
Le monde est un ruisseau de fange,
Ombragé de fleurs dans son cours.

Mais quand avec regret, en silence, tu songes
Aux merveilles que Dieu répandit ici-bas,
Console-toi : le monde avec tous ses mensonges,
Enfant, heureux enfant, tu ne le verras pas !"

Le poète chantait . . . tandis que ses paroles
Mouraient avec le vent dans les branches des saules,

Et que l'enfant pleurait et soupirait tout bas,
Une femme, debout, attendait sur la plage ;
Et dès que la nacelle eut touché le rivage,
L'enfant se jeta dans ses bras.
Alors, comme un rayon, ou comme la rosée
Qui, le soir, rend la vie à la fleur épuisée,
Le bonheur qui fuyait sembla le ranimer :
Que m'importe, dit-il, l'onde, le ciel, la terre ?
Moi, je n'ai pas besoin de te voir, ô ma mère,
Pour te connaître et pour t'aimer ! . . .

GOUT-DESMARTRES.

NOUS SOMMES SEPT.

Au cimetière du village,
Où souvent s'égarent mes pas,
Un enfant jouait : heureux âge
Que la tombe n'attriste pas !

Deça, delà, légère et vive,
Je suivais ses jeux en rêvant.
Je l'appelle ; prompte, elle arrive,
Les pieds nus, les cheveux au vent.

—Répondez-moi, petite fille :
Combien de frères avez-vous ?
—Nous sommes sept de la famille,
—Sept enfants ! où donc sont-ils tous ?

Avec son beau regard tranquille,
Et sa voix au son doux et clair :
—Deux sont ouvriers à la ville,
Deux encor bien loin sur la mer ;

Deux autres, dans ce cimetière,
Dorment là-bas sous le gazon ;
Et moi, de la famille entière,
Seule je reste à la maison.

—Hélas ! ma jeune tête blonde,
Du chœur ces deux-là sont exclus,
Et dans votre joyeuse ronde,
Enfant, les morts ne comptent plus !

—Pourquoi ? c'est Jeanne et Petit-Pierre ;
Je sais bien qu'ils sont là tous deux,
Et j'y viens dire ma prière
Afin de parler avec eux.

C'est Jeanne qui, souffrante et blême,
Se lamentait le jour entier,
Quand Dieu, pour l'endormir lui-même,
La prit dans sa berce d'osier.

Depuis, près de son lit de pierre,
Nous avons joué tout l'été.
La neige vint, et Petit-Pierre
S'alla coucher à son côté.

J'y viens, quand la journée est belle,
Tricoter tant qu'on y peut voir ;
Puis, avec ma petite écuelle,
J'y porte mon souper le soir.

—Ne savez-vous pas, mon doux ange,
Que les enfants morts vont aux cieux ? . . .
Mais elle, avec un air étrange,
Attachait sur moi ses grands yeux.

Que font à sa candeur rebelle
Des mots par le vent emportés ?
—Nous sommes sept, redisait-elle,
Sept, frères ou sœurs, bien comptés.

MME. A. TASTU.

LE NID.

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble :
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble ?
Pour le couvrir, vois-tu les rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse ;
Ils sont tous endormis ! . . . Oh ! viens, ta voix est douce :
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre,
Et son amour souvent lutte avec le sommeil :
Elle s'endort enfin . . . Vois comme elle repose !
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile
A peine s'il contient sa famille tranquille ;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez ! . . . Elle n'est ici que passagère ;
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle,
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir ;
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace ;
Des champs, un toit plus grand !... ah ! faut-il tant de place
Pour aimer un jour . . . et mourir !

E. SOUVESTRE.

LA VACHE PERDUE.—BALLADE.

Ah! Ah!... de la montagne
Reviens. Néra, revien,
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.
La voix d'un si bon maître,
Néra,
Peux-tu la méconnaître?
Ah! ah!
Néra!

Reviens, reviens; c'est l'heure
Où le loup sort des bois.
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix,
Hors l'ami qui t'appelle,
Néra,
Qui t'aimera comme elle?
Ah! ah!
Néra!

Dis-moi si dans la crêche,
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche,
Quand je manquais de pain?
Nous n'en avions qu'à peine,
Néra,
Et ta crêche était pleine,
Ah! ah!
Néra!

Hélas! c'est bien sans cause
Que tu m'as délaissé.
T'ai-je dit quelque chose,
Hors un mot, l'an passé:

Oui, quand mourut ma femme,
Néra :
J'avais la mort dans l'âme.
Àh ! ah !
Néra !

De ta mamelle avide,
Mon pauvre enfant criera ;
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera ?
Toi, sa mère nourrice,
Néra,
Veux-tu donc qu'il périsse ?
Ah ! ah !
Néra !

Quand les miens en famille
Tiraient les rois entre eux,
Je te disais : " Ma fille,
" Ma part est à nous deux."
A la fêve prochaine,
Néra,
Tu ne seras pas reine.
Ah ! ah !
Néra !

Ingrate, quand la fièvre
Glaçait mes doigts raidis,
Otant mon poil de chêvre,
Sur vous je l'étendis.
Faut-il que le froid vienne,
Néra,
Pour qu'il vous en souvienne ?
Ah ! ah !
Néra !

Adieu, sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous.
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous.
Allez, mon cœur se brise,
Néra ! . . . .
Pourtant, Dieu te conduise !
Ah ! ah !
Néra !

Je n'ai pas le courage
De te vouloir du mal ;
Sur nos monts crains l'orage ;
Crains l'ombre dans le val.
Pais longtemps l'herbe verte,
Néra !
Nous mourrons de ta perte.
Ah ! ah !
Néra !

Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne peut-être
Tu reviendras heurter.
Si la famille est morte,
Néra,
Qui t'ouvrira la porte ?
Ah ! ah !
Néra !

Casimir Delavigne.

LE DRACK.—LÉGENDE DU QUERCY.

Un jeune enfant, à la vesprée,
S'en allait jouant dans le val;
Sur la pelouse diaprée
Un guerrier survient à cheval.

—Où vas-tu si tard dans la plaine,
Tout seul ainsi, petit enfant?
Viens au bois pour reprendre haleine,
—Non; ma mère me le défend.

—Tu n'en diras rien.—Oh! ma mère
Sait ce que je fais sans le voir.
—Quel est son métier?—Lavandière;
Entendez d'ici son lavoir.

—Mais ne crains-tu pas, mon bel ange,
Le loup qui rôde par les champs?
—Beau cavalier, le loup ne mange
Que les petits qui sont méchants.

—Cependant, si tu veux m'en croire,
Il ne faut pas trop s'y fier:
On dit que quand la nuit est noire....
—Que dit-on, seigneur cavalier?

—Qu'il est plus sûr d'aller ensemble,
Avec moi ne crains aucun mal;
Tu dois être las, il me semble:
Veux-tu monter sur mon cheval?

—J'en ai peur: il a l'œil si rouge!
Il est noir, noir comme la nuit!
Et puis, voyez! toujours il bouge,
Et ses pieds ne font aucun bruit!

—C'est que, sur le sol qu'il effleure,
Il a peine à se contenir :
Il peut aller, en moins d'une heure,
Au bout du monde et revenir.

—Alors, oh ! que de belles choses
On pourrait voir en un moment !
—Plus qu'au printemps il n'est de roses
Et d'étoiles au firmament !

Ce sont les fleurs les plus étranges,
Et des fruits d'un goût sans pareil ;
Des orangers tout pleins d'oranges,
Dans des champs tout pleins de soleil.

On voit tout ce qui peut surprendre ;
Des hommes de toutes couleurs ;
Des oiseaux qui se laissent prendre
Avec la main comme des fleurs.

Ici, dans des forêts sauvages,
Paissent des troupeaux d'éléphants ;
Là, les perles, sur les rivages,
Servent de jouet aux enfants.

On voit les monts, on voit les plaines
Où l'or se trouve par monceaux ;
La mer, où nagent des baleines
Aussi grandes que des vaisseaux !

Eh bien ! ce merveilleux spectacle,
L'univers ! va s'offrir à toi,
En un moment et par miracle,
Si tu veux venir avec moi.

Et l'enfant, que le charme enivre,
Près du cavalier vient s'asseoir :
—Vous dites, si je veux vous suivre,
Que je peux revenir ce soir ?

—Oui, ce soir même, enfant ; mais songe
Qu'il est déjà tard ; tu m'entends.
Partons : vois l'ombre qui s'allonge !
Bientôt il ne serait plus temps.

Et son œil, plein d'inquiétude,
Suit du val le sentier battu ;
Rien ne trouble la solitude,
Mais l'écho du lavoir s'est tu !

L'enfant alors :—Pour que je monte,
Approchez-vous de l'escalier
Que cette croix ici surmonte.
La voyez-vous, beau cavalier ?

Le cheval recule et se cabre . . .
—Comme il a frémi tout à coup
Votre cheval ! tirez le sabre,
Peut-être qu'il a vu le loup !

—Il l'a vu, sans doute ; et je tremble,
Que deviendrais-tu là, tout seul ?
Viens, cher enfant ; allons ensemble
Derrière cet épais tilleul.

Et l'enfant, tendant sa main blanche,
Suit le cheval, cède à l'attrait . . .
Le cavalier vers lui se penche,
Le jette en croupe et disparaît.

Un long cri traversa la plaine!...
La mère accourt; soins superflus:
Pour l'aller voir à la fontaine,
Son pauvre enfant ne revint plus.

S. Pécontal.

LA FEUILLE DU CHÊNE.—BALLADE.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois.
(O mes amis! que Dieu vous garde un père;
Le mien n'est plus.) De la terre étrangère
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin...
O voyageur! ta perte est trop certaine;
Ta femme est veuve, et ton fils orphelin!
"Traitre," a-t-il dit, "nous sommes seuls dans l'ombre,
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre?
Il est témoin: au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur."

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu;
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu;
Près d'une épouse industrieuse et sage
Il oublia le chêne et son feuillage,

Et seulement une fois la rougeur
Couvrit ses traits, au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit; avant l'automne
Au sein des airs la feuille tourbillonne,
Sur le laitage elle tombe... O terreur!
C'était ta feuille, arbre du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant;
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit; on l'écoute, on l'enchaîne;
Devant le juge en tumulte on l'entraîne:
Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

MILLEVOYE.

ADIEUX DE MARIE STUART A LA FRANCE.

ADIEU, charmant pays de France
Que je dois tant chérir,
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir,
Le vent souffle, on quitte la plage,

Et peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage
Dieu, n'a pas soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France
Que je dois tant chérir,
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais,
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France
Que je dois tant chérir,
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux.

Adieu, charmant pays de France
Que je dois tant chérir,
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

BÉRANGER.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port!
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie:
Terre, terre, là-bas, voyez!
Ah! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie!

Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur!
France adorée!
Douce contrée!
Après vingt ans enfin je vous revois;
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de mes toits.
Combien mon âme est attendrie!
Là furent mes premiers amours;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas,
Jusqu'au sein des mers où l'aurore

Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année
Là brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux ;
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis :
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays ;
De tout quitter mon cœur me prie,
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port,
Dans cette barque où l'on se presse
Hâtons nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

BÉRANGER.

LE CHIEN DU LOUVRE.

PASSANT, que ton front se découvre ;
Là plus d'un brave est endormi,
Des fleurs pour le martyr du Louvre,
Un peu de pain pour son ami !

C'était le jour de la bataille ;
Il s'élança sous la mitraille :
Le chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre,
Est-ce le maître qu'il faut plaindre ?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse rouler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule ;
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,

L'œil abattu, l'oreille basse,
En tête du convoi qui passe
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine
Blessé de juillet, il se traîne
Tout en boitant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître;
Ils étaient tant! . . .

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui,
Et fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire:
"Ce n'est pas lui!"

Quand sur ces touffes d'immortelles,
Brillent d'humides étincelles
Au point du jour,
Son œil se ranime; il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Au vent des nuits quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende,
Il gronde, il pleure, il lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige avec violence
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,

Il pousse un cri lugubre et tendre
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait pour soulever la pierre
Un vain effort;
Puis il se dit comme la veille;
"Il m'appellera s'il s'éveille"
Puis il s'endort.

La nuit il rêve barricade;
Son maître est sous la fusillade,
Couvert de sang.
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,
Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure,
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.
Quel fut son nom? C'est un mystère!
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre:
Là plus d'un brave est endormi;
Des fleurs pour le martyr du Louvre,
Un peu de pain pour son ami.

CASIMIR DELAVIGNE.

PRIEZ POUR MOI.

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait: "Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi:
Vous qui priez, priez pour moi."

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz :—Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux !—
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Quand à la haine, à l'imposture,
J'oppose mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court, mon pèlerinage !
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi ;
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.

Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière,
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi :—priez pour moi.

MILLEVOYE.

LES ADIEUX.

D'où me vient le poids qui m'oppresse,
Au sentier s'attache mon pas.
Fuyez fantômes de jeunesse
Dans mon cœur ne vous levez pas.
Hélas ! l'aurore qui s'éveille
De son manteau revêt les cieux ;
Pendant que le vallon sommeille
Jetons lui mes tristes adieux.

Je te fuis, forêt solitaire
Où je cueillais la fraise enfant,
Où le soir, devant le mystère,
Fuyait mon pied jeune et tremblant.
Rocher ! écho de la vallée,
Toi qui répétais en ce lieu
Ma chanson si vite envolée,
Répète aujourd'hui mon adieu.

Pourquoi dans l'ombre et la verdure,
Élèves-tu ce toit chéri,
Asile où se leva si pure
Une enfance qui m'a souri !
Hélas ! à ton âtre qui fume,
L'hiver je n'aurai plus de feu ;
Ce n'est plus pour moi qu'il s'allume
Adieu, toit paternel, adieu ! . . .

Pour mon front il n'est plus d'ombrage
Que le saule de mon tombeau,
Adieu, chapelle du village
Où le dimanche était si beau.
Et toi, gazon du cimetière,
Où dorment ceux qui sont à Dieu,
Fleurs du tombeau de notre mère
Qui naissez sous mes pleurs, adieu!

A mes yeux blanchit la campagne
Où tout bientôt va m'oublier;
Voici le col de la montagne
La croix au détour du sentier!
Et de la plaine qui s'éveille,
Terre d'or, sous un ciel de feu,
Comme un doux murmure d'abeille
Semble aussi monter un adieu.

HENRI DURAND.

L'AMOUR MATERNEL.

De la bonté céleste un rayon éternel
Semble se réfléchir dans le cœur maternel;
Et la Divinité, nous offrant son image,
Sous les traits d'une mère appelle notre hommage.

MILLEVOYE.

SOUVENEZ-VOUS DE MOI!

Qu'avec plaisir, ô fleur pâle et charmante,
Je te retrouve dans ces lieux!
Plus que l'éclat de la rose naissante,
Ton faible azur plaît à mes yeux.

Pour embellir un dernier jour d'automne,
Le printemps te laisse après soi.
J'aime ce nom, ce doux nom qu'on te donne;
Souvenez-vous de moi!

Mon œil distrait, errant dans la prairie,
T'a reconnue avec transport.
Suis-moi, rappelle à mon âme attendrie
Les moments passés sur ce bord.
Mais non, fleuris et meurs sur ce rivage;
J'y voudrais mourir près de toi...
Je pars... Vous tous dont j'emporte l'image,
Souvenez-vous de moi!

Toi que j'ai vue au fond du noir abîme,
Auprès de l'antre du torrent;
Du vieux rocher, toi qui pares la cime
Et les murs du saint monument;
Si l'on revient visiter l'ermitage,
Qu'un doux regard tombe sur toi!
Vous qui ferez le saint pèlerinage,
Souvenez-vous de moi!

Vous reverrez la chapelle pieuse,
L'autel où nous avons prié,
Le bois, le mont, l'antre, l'onde écumeuse;
Moi, je n'aurai rien oublié.
Dites-vous bien que d'ennuis oppressée;
Du destin j'accuse la loi;
Que près de vous erre encor ma pensée;
Souvenez-vous de moi!

Ma voix s'éteint, mon luth que j'abandonne,
Exhale ses derniers accords.
Roseau brisé, jouet des vents d'automne,
Ils m'entraînent sur d'autres bords.

Près de revoir le monde et ses orages,
Mon cœur frémit d'un vague effroi,
Ah! sans retour si je fuis ces rivages,
Souvenez-vous de moi!

Mlle. Pauline Flaugergues.

LES JOURS DE MAI.

Ce sont les jours brillants et tièdes,
Après les jours sombres et froids;
L'air du ciel verse des remèdes
Jusqu'en nos poumons trop étroits.
A chaque pas on entend dire:
" Le malade est mieux, il respire;
" Il a touché presque au tombeau;
" Mais il vivra!"—C'est qu'il fait beau.

C'est le moment des promenades,
Des châteaux au loin visités;
C'est le temps où les sérénades
Se promènent dans les cités.
C'est la saison des jeunes branches,
Des voiles verts, des robes blanches,
Des longs jours, des soirs embaumés;
La saison qui nous dit: " Aimez!"

Ce mois, c'est le mois de Marie;
Les fidèles, après dîner,
Dans l'église blanche et fleurie
Vont en famille s'incliner.
A l'autel entouré de cierges,
On bénit la reine des vierges,
Et de nos encensoirs en feu,
Tous les parfums montent vers Dieu!

Ces fleurs dont la terre est ornée,
Ces astres purs au firmament,
C'est le printemps ; c'est de l'année
Le bouquet et le diamant.
Jours radieux, oh ! que vous êtes
Chers à l'âme de nos poètes !
Je vous salue, ô mois de Mai,
De tous les mois le plus aimé !

Tout brille, tout est joie et vie,
Tout est sève, tout est fraîcheur ;
Des fleurs, des fleurs tombent en pluie
Sur la barque et sur le pêcheur.
—Mais bientôt pâliront les aunes ;
Et peut-être les feuilles jaunes,
En se détachant par lambeaux,
Nous conduiront vers des tombeaux.

JULES DE RESSÉGUIER.

LA JEUNESSE.

QUOI ! dans vos plus beaux jours en secret alarmée,
Vous craignez le malheur, vous osez le prévoir.
Vous ne vous flattez pas, bien jeune et bien aimée
Que le sort vous oublie et passe sans vous voir.

N'attristez pas les fleurs qui parent votre tête,
Suivez les flots du temps sans y marquer d'écueil,
La jeunesse . . . c'est une fête ;
N'y prononçons jamais des paroles de deuil.

. . . .

Vivez, pour vous la vie est si facile encore !
Sur son sable doré laissez l'onde courir,

Des nuages du soir ne voilez pas l'aurore,
N'effrayez pas la fleur qui commence à s'ouvrir.

Laissez-nous les tourments d'une longue souffrance,
Tous nos jours orageux, nos affreux lendemains;
Laissez-nous les regrets; et voyez l'espérance
Marcher sur tous vos pas et dans tous vos chemins.

Voyez, le lac se plait à répéter vos charmes;
Souriez au destin, le destin sourira;
Gardez-vous de pleurer, car le malheur viendra,
Si vous l'appelez par vos larmes.

Jules de Rességuier.

A Mme. B.

Une âme toute blanche allait au ciel; un ange
La conduisait
Par le chemin que suit la nue ou la mésange,
Et lui disait:

—Pourquoi garder, jeune ange, une pensée amère?
N'entends-tu pas
Les chants des séraphins là-haut?—J'entends ma mère
Pleurer là-bas.

Mais l'ange l'entraînait; le prêtre à la chapelle
Priait en deuil:
Ses parents regardaient s'enfuir leur hirondelle
Et leur orgueil.

Le bonheur est semblables aux oiseaux infidèles:
Il faut trembler
Même quand il se pose; il bat toujours des ailes
Pour s'envoler.

Mme. Anais Ségalas.

UN SECOND ENFANT.

À M. A. MELIOT.

IL n'est plus ;—de ses jours les soies
Se brisèrent dans les douleurs :
Ses petits pas marquaient nos voies,
Et ses mains les couvraient de fleurs.

Ange nouveau-né tu déploies
Des ailes aux mêmes couleurs.
Il emporta toutes nos joies,
Tu viens pour essuyer nos pleurs.

Ta bouche est sa bouche vermeille,
Dans tes yeux de teinte pareille
Le même doux regard a lui.

Nous t'appelons aussi le nôtre ;
Tu n'es pas tout à fait un autre,
Et cependant tu n'es pas lui.

J. DE RESSÉGUIER.

PENSÉE DOUCE.

POUR ce fils, votre orgueil, lui pourtant si modeste,
Pour ce fils, de vos pas l'élan et le soutien,
Vous donneriez vos jours, le peu qu'il vous en reste,
Pour ajouter aux siens, à l'instant ?—je crois bien !

Pour pouvoir écarter un caillou de sa route,
Et de son cœur un trouble, un sombre rêve, un rien,
Vous donneriez gaîment, et sans dire : « Il m'en coûte, »
La fortune et la gloire, à l'instant ?—je crois bien !

Et comme vous l'aimez, lui peut-être il vous aime
Quand mille autres amours sollicitent le sien ;
Pour vous joyeusement il donnerait de même
Sa jeunesse si belle, à l'instant ?—Je crois bien !

Jules de Rességuier.

LES CHANTS DE LA FAMILLE.

A UN ENFANT.

Enfant, vous avez pris un oiseau dans un champ,
Et vous voilà joyeux, et vous criez victoire ;
Et le pauvre petit dans une cage noire,
Se plaint, et vous prenez sa plainte pour un chant.

Déjà depuis longtemps votre désir l'assiége,
En écoutant son chant qui trahissait son vol ;
Vous vous couchiez tremblant tout au long, sur le sol,
Pour qu'il ne vous vît pas et qu'il se prît au piége.

Il va vous amuser ainsi jusqu'à demain
Et pour ce court plaisir vous lui coupez les ailes,
Tout en l'enfermant bien entre ces barreaux frêles,
Pour qu'il ne vole pas plus haut que votre main.

Et vous le regardez, enfant, depuis une heure,
Meurtrir son petit bec dans un étroit cachot,
Courir aux quatre coins, voler de bas en haut,
Avec le cri plaintif de tout âme qui pleure.

Et pourtant vous semez sa cage de bouquets,
Pour qu'il revoie encor quelques fleurs, ses compagnes
Comme hier où sa voix égayant les campagnes
Versait, parfum noté, ses chants sur les bosquets.

Vous ne savez donc pas, enfant, quel doux mystère
En becquetant partout remplit l'oiseau pieux
Ses petits sont dans l'arbre, au fond d'un nid joyeux,
Pour vous ce n'est qu'un chant, mais pour eux c'est un père.

C'est un père aussi bon que nos pères, enfant,
Instruisant ses petits à voler dans l'espace,
A louer le Seigneur à chaque jour qui passe,
En lui donnant toujours ses conseils dans un chant.

Puis il descend parfois du nid de mousse frêle
Chercher un peu de blé qu'il leur reporte en haut,
Pour les faire grandir, puis afin que bientôt
Leur cri devienne un chant et leur duvet une aile.

Le plus petit oiseau le Seigneur le bénit,
Il lui donne le blé que le moissonneur jette,
Et quand il pense à tous, le Dieu bon, il émiette
Un peu de son amour dans le plus humble nid.

Et quand votre captif qui fuit et vous évite,
S'arrête en écoutant, c'est qu'il entend la voix
Des petits qu'il laissa, dire du fond des bois :
Nous allons tous mourir si tu ne reviens vite.

Car ne recevant pas ce qu'il doit lui porter
La mère reste au nid auquel elle est fidèle,
Et malgré son amour, les couvant sous son aile
Tous les petits mourront sans avoir pu chanter.

Écoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,
Sans prendre celui-ci, sans cueillir celle-là,
Car toujours notre main à ce que Dieu créa,
Même en le caressant enlève quelque chose.

ALEX. DUMAS.

A MA FILLE.

Un livre à ma fille !... Eh ! pourquoi ?
Ma pauvre enfant, tu ne sais lire
Que dans mes yeux et mon sourire !
Que veux-tu, toi seule es ma lyre :
Ton charme dicte, et j'écris, moi.
Ce sont les hymnes de ton âge,
Des strophes au léger plumage,
Un livre d'enfants, une cage
Dont chaque oiseau chante pour toi.

Vois-tu bien, ma muse vermeille,
De tes jeunes traits fleurissants,
Les vers chastes et caressants
S'exhalent comme de l'encens !
J'aime à puiser dans ta corbeille ;
Car l'enfant encor plein du ciel,
Et la fleur que fit l'éternel,
Ont toujours des gouttes de miel
Pour le poète et pour l'abeille.

C'est toi, mon sylphe du foyer,
Dont chez moi le pied blanc se pose,
Qui jettes sur la page éclose
Le reflet de ta robe rose.
Si quelquefois tu fais briller
Ma feuille noircie et rebelle,
Et s'il y vole une étincelle,
Elle jaillit de ta prunelle,
Mon petit lutin familier !

C'est toi, mon ange, que j'appelle,
Quand il me faut un séraphin,
Pour me dicter l'hymne enfantin
Qui monte à Dieu soir et matin ;

Ta candeur si sainte et si belle,
La pureté de tes grands yeux,
M'inspirent ces hymnes pieux,
Et j'écris, mon ange des cieux,
Avec les plumes de ton aile!

Ton berceau fut un nid joyeux,
Tout plein de chansons pour ta mère,
Et ma poésie éphémère
Te caressa, tendre et légère.
Ma Bertile, enfant radieux,
Ce livre est un miroir limpide,
Sans cadre vermeil et splendide,
Mais où l'on voit, petite Armide,
Ton front, ton sourire et tes yeux.

Vous tous, anges de nos retraites,
Chantant le jour, priant le soir,
Enfants, c'est aussi le miroir
Où vous pourrez venir vous voir.
Bien des penseurs, graves prophètes,
Pesant le globe dans leur main,
Vous dédaignent, mon peuple nain;
Ils cherchent le cèdre en chemin,
Et moi, les humbles pâquerettes.

Vous sortez du ciel triomphant,
Aussi purs, aussi frais encore
Que la neige et la jeune aurore,
Avec la candeur qui s'ignore,
L'ange gardien qui vous défend.
Quand Dieu veut graver son empreinte,
Rallumer la croyance éteinte,
Il fait briller l'étoile sainte,
Et sourire un petit enfant.

Puis vous chérissez les chimères
Comme moi, les fleurs, les rayons ;
Nous aimons le ciel, nous prions ;
Vous poursuivez les papillons,
Je prends des strophes éphémères :
Venez donc à moi, légers faons,
Charmants amis aux jeunes ans ;
Mère, je vous adore, enfants ;
Poètes, je vous aime, ô frères.

Petits êtres étincelants,
Plus tard, vous deviendrez, je gage,
Vous, un savant, cet autre, un sage :
On n'en sait pas plus à votre âge
Que la rose et les cygnes blancs ;
Mais songeons bien, nous, âmes vaines,
Que les arbres sont dans les graines,
Et voyons toujours les grands chênes
Se cacher dans les petits glands.

MME. A. SÉGALAS.

À NOÉMI.

CHANT D'UNE MÈRE A SON ENFANT.

NOÉMI frais bouton de rose,
Enfin sur mon sein je te pose,
Tu fixes mes regards ravis.
Grâce aux souffrances de ta mère,
Tu boiras à la coupe amère ;
Je te vois, je te tiens ; tu vis.

Tu vis ! . . . et le bonheur m'enivre,
Comme s'il était bon de vivre,

Et qu'il fût doux de voir le jour.
Tu vis, et mon âme se noie
Dans des flots d'ineffable joie,
Et n'est plus qu'espoir et qu'amour.

Et toi, sur le courant perfide
Tu vas confiante et candide,
Lancer ton fragile vaisseau:
Et tu ris, comme dans les langes,
L'enfant divin riait aux anges
Veillant autour de son berceau.

Que ton sein doucement soupire!
Que de calme dans ton sourire!
Que d'innocence dans tes yeux!
Vois-tu donc ton ami céleste,
Protégeant ton berceau modeste,
Planer pur et silencieux?

Sais-tu que ton Dieu te contemple?
Sais-tu que ton âme est son temple?
Sais-tu que les cœurs innocents,
Comme toi, savent seuls lui plaire,
Et que d'une main tutélaire
Il bénit les petits enfants?

Sais-tu répondre à ma pensée,
Qui pour toi sans être lassée
Jour et nuit veille sans repos?
Dans mon âme saurais-tu lire
Qu'il te suffit d'un seul sourire
Pour me faire oublier mes maux?

Mais non... ton cœur sommeille encore;
Ignorante comme l'aurore

Qui sème ses fleurs sous les pas.
De l'heure dont elle est suivie,
Si tu souris à cette vie,
Enfant, c'est que tu ne sais pas.

Tu ne sais pas que l'existence
Pour charmer ta crédule enfance,
De roses a paré son seuil,
Et que les larmes, goutte à goutte,
Un jour arroseront la route
Qui finira par un cercueil!

Tu ne sais pas, ô petit ange!
Qu'ici tout nous trompe et tout change,
Excepté pleurer et souffrir;
Et que cette mère fidèle,
Qui te réchauffe sous son aile,
Un jour... tu la verras mourir!

Oui, ta douce béatitude
Fera place à l'inquiétude,
Et les sanglots soulèveront
Ce front maintenant si paisible,
Et de la douleur inflexible
La main sillonnera ton front.

Oh! ne crains pas que je t'éveille:
Sans rêve encor longtemps sommeille:
Repose en paix auprès de moi.
Ta joie est dans ton ignorance;
Ignore jusqu'à l'espérance,
Et souris sans savoir pourquoi.

MME. GUIMARD.

LE CHANT DU BERCEAU.

Au berceau paisible
Qu'un ange invisible
Bénit et défend,
Ce soir, en silence,
La mère balance
Son petit enfant.

Sa voix douce et tendre
Voudrait faire entendre
L'air accoutumé,
Mais elle soupire;
Le refrain expire
Sans être formé.

Qu'as-tu, pauvre mère?
Quelle idée amère
Pour ton nourrisson?
Quel chagrin te touche
Et vient sur ta bouche
Glacer ta chanson?

"—C'est qu'il est une heure
"Où mon âme pleure
"Par un vague effroi;
"Où l'avenir sombre
"Jette comme une ombre
"Tout autour de moi!

"Partout je découvre
"Un gouffre qui s'ouvre,
"Un abîme affreux!
"Cet enfant que j'aime,
"Lui, mon bien suprême.
"Sera-t-il heureux!...—"

Et la mère en larmes
Des airs pleins de charmes
Ne se souvient plus,
Tandis qu'auprès d'elle
L'enfant les appelle
Par des mots confus.

. . . .

Eh quoi! l'harmonie,
La langue bénie,
Ce trésor si pur,
Fuirait ta demeure,
Quand ton vol effleure
L'avenir obscur!

Veux-tu la connaître
L'aube qui doit naître
Pour ton nouveau-né?
Veux-tu voir la page
Où de son voyage
Tout est dessiné?

Ses maux sont les nôtres;
Comme tous les autres
Cherchant le bonheur,
Il voudra sans doute
Appaiser en route
La soif de son cœur.

Le premier des hommes
Aux lieux où nous sommes
Ne creusa pour nous
Qu'un puits dans le sable,
Source misérable
Où nous courons tous.

C'est l'humaine joie ;
Puits dont l'eau tournoie,
Et trouble toujours,
D'où, l'amphore pleine,
La Samaritaine
Partait tous les jours.

C'est l'eau de la terre
Qui nous désaltère
A peine un instant,
Gloire, amours, richesse,
Où l'homme sans cesse
Revient haletant !

Oui, tu peux le croire,
Si ton fils va boire
Au puits désiré,
La première aurore
Doit le voir encore
De soif dévoré.

Mais à la fontaine
La Samaritaine
D'un sage inconnu
Apprit le mystère
Du filet d'eau claire
En nous contenu.

Fais que cette eau sainte
Où la soif éteinte
Se perd dans l'amour,
Fais que cette eau vive
De toi-même arrive
A ton fils un jour.

Un peu d'eau céleste!....
Qu'importe le reste,
Si ton fils l'obtient!
La vie est féconde
Lorsqu'au lieu du monde
Dieu nous appartient.

Hippolyte Violeau.

PRIÈRE POUR DEMANDER LA BÉNÉDICTION DE DIEU.

Autrefois, car le temps vole,
On me portait dans les bras,
Ma langue était sans parole
Et mes pieds ne marchaient pas;
Mais j'ai commencé de vivre,
Mon Dieu, je lis dans le livre
Qui nous apprend votre loi;
Ma main déjà sait l'écrire,
Et du cœur je puis vous dire:
Mon père, bénissez-moi!

Bénissez, pour chaque année
Qui s'avance ou qui s'enfuit,
Mes soins de chaque journée,
Mon repos de chaque nuit;
Bénissez l'intelligence,
Dont le flambeau qui commence
Vacille encor incertain;
Et pour éclairer mon âme,
Laissez-en grandir la flamme
A l'ombre de votre main.

Pour que la route suivie
Tôt ou tard me mène au port,
Bénissez-moi dans la vie,
Bénissez-moi dans la mort.
Soit qu'un prompt trépas m'enlève,
Soit que mon destin s'achève
Dans l'ordre de vos desseins,
J'irai chanter vos louanges,
Jeune, au milieu de vos anges;
Vieux, au milieu de vos saints.

Mme. Amable Tastu.

L'ADIEU DE LA NOURRICE.

Voici l'heure!—Au seuil de ma porte
S'arrête l'âne du meunier;
A ta mère, dans son panier,
Pauvre ange, il faut qu'on te rapporte.
Hélas! tes frères affligés,
Autour de ton berceau rangés,
Pleurent et ne peuvent comprendre
Pourquoi celle qui m'a donné
Son petit enfant nouveau-né,
Veut aujourd'hui me le reprendre.

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Devant le fagot de bruyère
Où je réchauffais tes pieds nus,
Avec toi, je ne viendrai plus
M'asseoir au foyer, sur la pierre.

Ta mère prendra soin de toi ;
Mais saura-t-elle comme moi
D'eau bénite asperger tes langes,
Et renouveler chaque soir
Le petit morceau de pain noir
Qui préserve des mauvais anges ?

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Tu me regretteras sans doute,
Et, lorsqu'aux champs tu reviendras,
Peut-être tu reconnaîtras
Ma chaumière au bord de la route.
Si tu pouvais te souvenir ! . . .
Tiens, regarde bien le men-hir
Et la croix où l'oiseau se pose ;
Vois, mon amour, regarde encor ;
Là des genêts aux grappes d'or,
Ici des champs de trèfle rose.

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Mais ta mère craint ma tendresse ;
Ah ! tu ne reviendras jamais !
En disant combien je t'aimais
Elle accuserait sa faiblesse.
On ne voit point l'oiseau léger
Laisser aux soins d'un étranger

Son nid caché dans la charmille;
En vain tout refleurit aux champs,
Parmi les trésors du printemps
Il ne veut rien que sa famille.

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Mes larmes seraient trop amères
Si je n'espérais plus te voir,
A ta porte j'irai m'asseoir
Un jour, avec tes petits frères.
Devant nous tu devras passer,
Et tu voudras nous embrasser,
Retourner avec nous peut-être....
O mon Dieu! qu'il en soit ainsi!
Oui, j'irai bientôt.... mais aussi
Si tu n'allais plus nous connaître!...

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Adieu, qu'un ange t'accompagne,
Et te garde dans le chemin!
Adieu! tu chercheras demain
Ta pauvre mère de Bretagne.
Pourquoi n'es-tu pas mon enfant?
Ici le bon Dieu nous défend
D'éloigner les fils qu'il nous donne;
Pour eux il nous dit de souffrir;
Aussi nous aimons mieux mourir
Que de les céder à personne.

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

LA JEUNE FILLE ET L'OISEAU ENVOLÉ.

REVIENS dans ta cage déserte,
Petit oiseau, je plains ton sort :
Aujourd'hui je pleure ta perte,
Demain je pleurerai ta mort.

Aux maux épars dans la nature
En vain je voulus t'arracher ;
Je te donnais une pâture
Qu'il te faudra longtemps chercher.

Que feras-tu pendant l'orage,
Sous une feuille, épouvanté ?
Tu pleureras ton esclavage
En maudissant ta liberté.

Tu me charmais par ton ramage ;
Un oiseau qui chante est heureux,
Mais sa joie expire au bocage
Où vole un vautour dangereux.

Souviens-toi que de ton enfance
Ta maîtresse a toujours eu soin ;
Que, par elle, ton existence
Ne connut jamais le besoin.

De la liberté crains les charmes,
Vole vers moi, viens dans mes bras !
Vois mon chagrin, taris mes larmes !
Les oiseaux seraient-ils ingrats ?

Mais, sans écouter sa maîtresse,
Qui longtemps le suivit des yeux,
Porté sur une aile traîtresse,
L'oiseau se perdit dans les cieux.

Il eut raison, fuyant sa cage,
De préférer avec fierté
A l'ennui de son esclavage
Les périls de sa liberté.

J. Petit-Senn.

CHANT DU GRILLON.

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !
Dans mon palais, tout noir de suie,
Je ris de la pluie et du vent ;
En attendant que l'hiver fuie,
Je reste au coin du feu, rêvant.

C'est moi qui suis l'esprit de l'âtre !
Le gaz de sa langue bleuâtre
Lèche plus doucement le bois ;
La fumée en filet d'albâtre
Monte et se contourne à ma voix.

La bouilloire rit et babille ;
La flamme aux pieds d'argent sautille
En accompagnant ma chanson ;
La bûche de duvet s'habille ;
La sève bout dans le tison.

Le soufflet au râle asthmatique
Me fait entendre sa musique ;
Le tourne-broche aux dents d'acier
Mêle au concerto domestique
Le tic-tac de son balancier.

Les étincelles réjouies,
En étoiles épanouies,
Vont et viennent, croisant dans l'air
Les salamandres éblouies,
Au ricanement grêle et clair.

Du fond de ma cellule noire,
Quand Berthe vous conte une histoire,
Le chaperon, ou l'oiseau bleu,
C'est moi qui soutiens sa mémoire,
C'est moi qui fais taire le feu.

J'étouffe le bruit monotone
Du rouet qui grince et bourdonne ;
J'impose silence au matou ;
Les heures s'en vont, et personne
N'entend le timbre du coucou.

Pendant la nuit et la journée,
Je chante sous la cheminée ;
Dans mon langage de grillon,
J'ai, des rebuts de son aînée,
Souvent consolé Cendrillon.

Le renard glapit dans le piége ;
Le loup, hurlant de faim, assiége
La ferme au milieu des grands bois ;
Décembre met, avec sa neige,
Des chemises blanches aux toits.

Quel plaisir ! prolonger sa veille,
Regarder la flamme vermeille
Prenant à deux bras le tison ;
A tous les bruits prêter l'oreille ;
Entendre vivre la maison !

Tapi dans sa niche bien chaude,
Sentir l'hiver qui pleure et rôde,
Tout blême et le nez violet,
Tâchant de s'introduire en fraude
Par quelque fente du volet.

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !
Dans mon palais, tout noir de suie,
Je ris de la pluie et du vent ;
En attendant que l'hiver fuie,
Je reste au coin du feu, rêvant.

TH. GAUTIER.

CHANT DU GRILLON.

REGARDEZ les branches,
Comme elles sont blanches ;
Il neige des fleurs !
Riant dans la pluie,
Le soleil essuie
Les saules en pleurs,
Et le ciel reflète
Dans la violette,
Ses pures couleurs.

La nature en joie
Se pare et déploie
Son manteau vermeil.

Le paon qui se joue,
Fait tourner en roue,
Sa queue au soleil.
Tout court, tout s'agite,
Pas un lièvre au gîte ;
L'ours sort du sommeil.

La mouche ouvre l'aile,
Et la demoiselle
Aux prunelles d'or,
Au corset de guêpe,
Dépliant son crêpe,
A repris l'essor.
L'eau gaîment babille,
Le goujon frétille ;
Un printemps encor !
. . . .

Moi seul je suis triste ;
Qui sait si j'existe,
Dans mon palais noir ?
Sous la cheminée,
Ma vie enchaînée
Coule sans espoir,
Je ne puis, malade,
Chanter ma ballade
Aux hôtes du soir.

Si la bise tiède
Au vent froid succède ;
Si le ciel est clair,
Moi, ma cheminée
N'est illuminée
Que d'un pâle éclair ;

Le cercle folâtre
Abandonne l'âtre :
Pour moi c'est l'hiver.

Sur la cendre grise,
La pincette brise
Un charbon sans feu.
Adieu les paillettes,
Les blondes aigrettes ;
Pour six mois adieu
La maîtresse bûche,
Où sous la peluche,
Sifflait le gaz bleu.

Dans ma niche creuse,
Ma patte boîteuse
Me tient en prison.
Quand l'insecte rôde,
Comme une émeraude,
Sous le vert gazon,
Moi seul je m'ennuie ;
Un mur noir de suie
Est mon horizon.

TH. GAUTIER.

LA FLEUR ET LE PAPILLON.

La fleur disait au papillon céleste :
Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents, je reste,
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin !...Parmi des fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds !

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs,
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi !

Victor Hugo.

JEUNE ENFANT ET VIEUX CHAT.

Fillette de cinq ans,
Alerte et gracieuse,
Tenait, toute joyeuse,
Dans ses bras caressants,
Un chat aux yeux luisants,
A la mine grondeuse ;
Et sa petite main

Glissait, légère et fine,
Sur la robe d'hermine
Du sournois patelin
Qu'elle excitait en vain,
De sa voix enfantine,
A donner en retour
Un seul signe d'amour.
Oh ! pourquoi, disait-elle,
Être ainsi sérieux,
Quand maîtresse t'appelle
A partager ses jeux ?
Autrefois, si mignonne,
Ta patte de velours,
Sans offenser personne,
Jouait, jouait toujours.
Une robe qui frôle,
Une mouche qui vole,
Un insecte qui fuit,
L'ombre la plus légère
Qui glisse sur la terre,
Ou le plus petit bruit,
Tout excitait ta joie,
Et te faisait bondir
Sur le fauteuil de soie.
Te fallait-il grandir
Pour ainsi devenir
Un triste personnage
Qui, dans sa dignité,
Repousse la gaîté,
Et croit être bien sage ?
Bien autrement que vous,
Bonne maman est vieille ;
Pourtant, lorsqu'elle veille,
Elle joue avec nous.

Ce n'est point la vieillesse
Qui rend sombre et méchant,
C'est le hideux penchant
D'une âme sans noblesse.
Soyez libre, beau chat,
Dormez sur votre housse,
Maîtresse vous repousse,
Vous êtes un ingrat.

...

L'AMI DE L'ENFANT.

Enfant au cœur aimant, toujours ton front se penche,
Pur et mignon,
Sur ton doux épagneul dont la robe est si blanche,
Et l'œil si bon.

Dans mon logis, tout plein de ta joie enfantine,
O mes amours,
On entend son grelot et ta voix argentine
Vibrer toujours.

Laisse-le, viens à moi : je t'apporte à main pleine
De belles fleurs,
Dont l'une a ta blancheur, dont l'autre a ton haleine
Et tes couleurs.

Dieu te fit bonne et douce, et dans les fleurs il cache
Un peu de miel ;
Il te donna la foi, comme à ces fleurs sans tache
De l'eau du ciel.

Veux-tu ces muguets blancs ? ce sont les perles fines
De nos gazons,
Comme nos blonds enfants sont les perles divines
De nos maisons.

Veux-tu la rose encor, ta sœur aux mille grâces,
Si belle à voir,
Et qui, pour te fêter, balance, quand tu passes,
Son encensoir ?

J'ai cueilli l'herbe d'or, étincelle vermeille,
Astre des champs,
Le lis, vase de miel, ciselé pour l'abeille
Par le printemps.

Puis j'ai des papillons tout semés de paillettes,
D'or et de feu ;
Sylphes des airs, crées, non par d'humbles poètes,
Mais par ton Dieu !

J'ai l'argus bleu, plus frais que ces fleurs nuancées,
Bluet vivant,
Qui vole aussi léger que tes jeunes pensées
Et que le vent.

J'ai le flambé, les sphinx, qui te montrent leurs flammes,
Leurs vermillons ;
Ces rubis, ces saphirs, qu'enviraient bien des femmes,
Aux papillons.

J'ai le nacré charmant, qui vole et se dérobe,
Rapide et fou
Que le printemps coquet fait briller sur sa robe
Comme un bijou.



Vois, j'ai pris le gazé couleur de la topaze,
Frais passager,
Roi de cent fleurs, régnant, sous son manteau de gaze,
Libre et léger!

Veux-tu ce nid d'oiseau, logis d'herbe et de soie,
Dans les buissons;
Ce nid, seule maison toujours pleine de joie
Et de chansons?

Mais rien ne t'éblouit; tu caresses de même
Ton chien soyeux,
Moins beau qu'un papillon, mais qui te dit: "je t'aime,"
Avec ses yeux.

L'oiseau n'est qu'une lyre, et la fleur qu'une grâce
Qu'on foule au pié;
Mais ton épagneul blanc, que ton bras frais enlace,
C'est l'amitié.

MME. A. SÉGALAS.

L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE.

Cher petit oreiller! doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi!
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi!

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres, nus et sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir;
Ils ont toujours sommeil! O destinée amère!
Maman! douce maman! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien,
Seule dans mon doux nid, qu'à tes pieds tu m'arranges
Je te bénis, ma mère ! et je touche le tien.

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu ; c'est si gai de la voir !
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière ;
Donne encore un baiser, bonne maman ! bonsoir !

PRIÈRE, SUITE.

Dieu des enfants, le cœur d'une petite fille,
Plein de prière, écoute ! est ici sous mes mains ;
On me parle toujours d'orphelins sans famille ;
Dans l'avenir, mon Dieu ! ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir ;
Mets sous l'enfant perdu, que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fasse dormir.

MME. DESBORDES-VALMORE.

LES GRAND'MÈRES.

Vous tous, petits-enfants, aimez bien vos grand'mères ;
Entourez-les ; leur âge a des douleurs amères :
Oh ! formez devant l'âtre une riante cour,
Quand votre aïeule vient au cercle de famille,
Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille,
Son cœur à votre amour !

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore,
Est son rayon d'hiver, qui la ranine encore.

Son frais et vert printemps lui semble refleuri,
Quand son petit-enfant vient gazouiller près d'elle,
Comme un oiseau joyeux qui chante et bat de l'aile
Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses,
Sont pleines de jouets et pleines de caresses.
Baisez ses cheveux blancs, diadème béni;
Qu'il souffle un peu d'amour dans ses chemins arides:
Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides
A son front rajeuni!

Son navire est au port, et va plier ses voiles:
Hâtez-vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis,
Car déjà son pied touche au seuil du paradis.
L'ombre envahit ses jours, couverts de sombres voiles;
Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit;
Venez y rayonner: la vieillesse est la nuit;
Enfants, soyez-en les étoiles.

Mais un jour vous verrez sur la porte un drap noir:
L'aïeule manquera dans le cercle du soir;
Puis plus tard, votre mère et tous vos plus fidèles:
Nos logis sont des nids, d'abord pleins et joyeux,
Mais dont les habitants sont des oiseaux des cieux,
Qui tôt ou tard ouvrent leurs ailes.

Oh! quand vous serez tous plus tristes et plus grands;
Quand vous saurez penser, mes petits ignorants,
Le soir, en remuant le passé plein de flamme,
De l'aïeule, avec pleurs, vous parlerez encor:
Vos souvenirs d'enfants, comme autant de fils d'or,
L'auront enchaînée à votre âme!

Ma fille, quand tu vins ma mère était au ciel;
Il te manque un amour, un baiser maternel.
Oh! te voir dans ses bras, c'était là ma chimère!
Dieu bénit la maison, y plane et la défend,
Quand on y réunit le berceau de l'enfant
Et le fauteuil de la grand'mère.

Si, chez moi, j'avais pu vous avoir à la fois,
De l'oreille et de l'âme écouter vos deux voix,
Te tenir par la main, en m'appuyant sans crainte
Sur son cœur, près du tien voir son front adoré,
Le ciel m'aurait aimée, et mon logis sacré
Aurait eu son ange et sa sainte!

Ma pauvre mère!... Oh! va, mon âme est ton autel!
Tu manques à mon toit, et je manque à ton ciel!
Mais je veux pleurer bas, et voiler mes souffrances,
Te donner moins de chants, t'apporter plus de fleurs:
Adieu; je ne veux plus cristalliser mes pleurs,
Pour les enchâsser dans mes stances!

MME. A. SÉGALAS.

LES TOMBEAUX D'UNE FAMILLE.

DE MME. HEMANS.

Tous en beauté croissaient ensemble
Sous le toit qui leur était cher;
Cherchez quel tombeau les rassemble!...
Les monts, les fleuves et la mer!

Au soir, la même et tendre mère
Suivait sous l'ombre de leurs cils
De leurs rêves l'ombre éphémère!...
Hélas! les rêveurs où sont-ils?

Sous quelque cèdre solitaire,
Au bord de quelque noir torrent,
L'un d'eux est couché sur la terre
Que foule l'Indien errant.

L'autre dort aux belles campagnes
Où s'unit la vigne aux lauriers;
Le sol belliqueux des Espagnes
Est rouge de son sang guerrier.

La mer, la mer bleue et plaintive,
Garde le plus aimé de tous,
Et, comme la perle captive,
Le cache dans son sein jaloux!

La dernière, hélas! si jolie,
Clôt sous le myrte un œil lassé,
Et parmi les fleurs d'Italie,
Fleur elle-même, elle a passé.

Longtemps sous l'ombre hospitalière
Des mêmes arbres paternels,
Ils mêlaient la même prière
Autour des genoux maternels.

Tout entier du toit solitaire
Le groupe joyeux s'exila!
O malheur d'aimer sur la terre,
S'il n'était plus rien au delà!

MME. A. TASTU.

LES ENFANTS ENVOLÉS.

Mères, ils ne sont plus, vos beaux enfants candides;
Les logis sont muets et les berceaux sont vides;
Vos cris n'éveillent rien. Vos yeux, de pleurs voilés,
Semblent chercher parfois des trésors sous la terre,
Ou se lèvent au ciel qui sait le grand mystère,
Comme pour entrevoir des oiseaux envolés.

—Mère, que cherchez-vous?—Un front aux blondes tresses,
Une tête d'enfant pour poser mes caresses.
—Vous?—Un pauvre petit, plus vermeil que les fleurs,
Et qui me souriait comme sourit l'aurore.
—Et vous qui sanglotez, que cherchez-vous encore?
—Une petite main pour essuyer mes pleurs!

—Je cherche un nouveau-né, pauvre lis éphémère
Que j'allais voir fleurir sous mes baisers de mère;
C'était mon frais tyran et mon petit seigneur,
Un enfant né d'hier; mais cet être si frêle,
Si mignon qu'un oiseau l'eût caché sous son aile,
Fut tout un univers qui remplit tout un cœur!

—Moi, je pleure une enfant qui, joyeuse et mutine,
Égayait mon foyer de sa voix argentine;
Qui n'était que fraîcheur, grâce, joie et chanson,
Qui riait, qui causait, gazouillait à toute heure;
C'était tout un printemps vivant dans ma demeure:
C'était la fleur, le jour, l'oiseau de la maison!

O mères, que d'amour pour un trésor si frêle!
Vous appuyez vos cœurs sur l'enfant qui chancelle;
Un souffle en l'effleurant le brise en son berceau.
C'est si faible, un enfant, si mignon, si débile!
Le bonheur a toujours une forme fragile:
Le malheur est de fer, la joie est de roseau.

Ils sont morts, vos enfants . . . et le jour vient d'éclore !
Leurs regards sont éteints, le soleil brille encore !
Vous croyez, en voyant ces rayons triomphants,
Que le ciel raille avec son éclat et ses flammes ;
Non, non, le ciel est bon, et s'il sourit, ô femmes,
C'est qu'il vous garde, allez, tous vos petits enfants !

La mort ne détruit pas ; elle éternise et change :
Leur corps est une fleur et leur âme est un ange !
Ne les demandez plus, dans vos cris éperdus,
Aux berceaux, à la tombe, au monde plein de doute ;
Interrogez votre âme ; elle connaît la route
Que prennent ceux qu'on aime et que l'on croit perdus !

Vos colombes à peine ont passé sur nos branches ;
Au paradis Jésus les place à son côté ;
Car elles ont gardé leur duvet argenté,
Leur candeur ; et là-haut elles ont rapporté
Toutes leurs plumes blanches !

Dans des berceaux d'azur vos enfants sont posés ;
Ils n'ont plus votre amour ; mais la Vierge, ô merveille !
La Vierge, reine et mère, est près d'eux, et les veille :
Reine, elle a pour leurs fronts l'auréole vermeille ;
Mère, elle a des baisers.

Tandis que vous priez à la lueur d'un cierge,
Ils courent dans les cieux, vos petits voyageurs ;
Puis ils laissent tomber, pour leurs mères en pleurs,
La croyance et l'espoir, et, pour leurs jeunes sœurs,
Quelque fil de la Vierge.

Oh ! vous les reverrez ! rien n'est fixe et réel
Sur terre ; nos bonheurs ont des ailes légères !

Tout s'enfuit, nos enfants et nos belles chimères ;
Rien ne se perd pourtant, séchez vos pleurs, ô mères,
Tout se retrouve au ciel !

MME. A. SÉGALAS.

UNE MÈRE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour !
Voyez ce faible enfant que le trépas menace ;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse :
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux :
Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère ;
Bienfait du créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.

FLORIAN.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne, j'écoute... O regrets ! O douleurs !
Quand cette heure eut sonné je n'avais plus de père.
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : il dort ; et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée
Et je crus mourir à mon tour.

Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci,
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : "J'avais un père aussi !"
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
"O mon père ! je veux promener ma tristesse
"Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
"Sur ces bords que la Somme arrose,
"J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;"
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

MILLEVOYE.

L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissans sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à ma douleur et plait à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel ;
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là mes adieux ;
Moi je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

A. DE LAMARTINE.

MA SOEUR.

De ses lilas en fleurs Avril couvrait la terre,
Les oiseaux retrouvaient leurs chants et leurs amours,
Dans le val ombragé revenait le mystère,
Et pour les cœurs heureux se levaient les beaux jours.

La nuit allait jeter aux cieux son voile sombre :
C'était l'heure si douce où l'étoile apparaît.
Où d'amoureuses voix s'entretiennent dans l'ombre,
Où l'on prie en silence . . . et ma sœur se mourait !

Oh ! s'il est un triomphe au combat de la vie,
S'il est un lieu sublime ouvert à la vertu,
De gloire et de bonheur son épreuve est suivie,
Et de rayons divins son front s'est revêtu !

" Ne pleurez pas ; mêlez mon nom à la prière,
Puisque Dieu ne veut plus que je reste ici-bas . . . ."
Et déjà de leur sœur chantant l'hymne dernière,
Les anges répétaient en chœur : " Ne pleurez pas."

Autour du crucifix ses mains entrelacées,
Ce front pâle où respire encore la douceur,
Ce regard immobile et ces lèvres glacées,
Ce cœur qui ne bat plus ; c'est là, c'est là ma sœur !

"Oh! que ma volonté soit encore accomplie!
Disait sa pauvre mère. Oh! laissez-moi, je veux
La bénir! c'est ma fille!... Oh! je vous en supplie!
Oh! laissez-moi toucher son front et ses cheveux!

"Voilà ses bracelets, son rosaire, sa bible,
Gardez-moi ce trésor! son aiguille, son dé,
Le mouchoir qu'aux clartés de la lampe paisible
Ses caressantes mains pour ma fête ont brodé."

Et le vieux prêtre alors lui dit de ces paroles
Qui, dans les yeux éteints, font retrouver des pleurs;
Lui montra des élus les vives auréoles,
Fleurs du ciel qui n'ont rien de pareil à nos fleurs.

Ma mère s'apaisa; sa douleur fut tranquille.
Et moi, j'allai marquer, au sortir du saint lieu,
La place au cimetière où dans son lit d'argile
Notre sœur doit dormir jusqu'au réveil de Dieu.

A. de Beauchesne.

LE MONTAGNARD ÉMIGRÉ.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière

Nous pressait sur son sein joyeux,
Ma chère !
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours.

CHATEAUBRIAND.

LA FIANCÉE.

Le soir brunissait la clairière ;
L'oiseau se taisait dans les bois ;
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.

Au sein de la forêt obscure,
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,
N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier.

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du coteau :
" Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château ?"
—" Suivez le long de la fougère,
A la gauche du coudrier."
Elle était jeune, la bergère ;
Sa voix était douce et légère,
Et j'arrêtai mon destrier.

" Mais toi, pastourelle, à cette heure
Où vas-tu ? le ciel est si noir !
Reste un moment ; vers ta demeure
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse,
Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier."

"—Oh ! non pas, je suis fiancée :
Dans huit jours Roch m'épousera."
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
" Pauvre Lise ! poursuivit-elle.
—Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle,
Et diriger vers la chapelle
La course de mon destrier.

—Venez, repartit la bergère;
Mais vous me plaindrez.—Et pourquoi?
—J'avais un tendre ami... Son père
Lui défend de songer à moi.
De tes jours, triste pastourelle,
Que ce jour n'est-il le dernier!"
Je plaignis sa peine cruelle,
Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,
Je revins le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
" Où trouver Lise la bergère?
Dis-je à l'hermite hospitalier.
—Pas bien loin, dit le solitaire,
Pas bien loin.—Où donc?—Sous la terre
Que foule votre destrier."

MILLEVOYE.

LE COLPORTEUR VAUDOIS.

BALLADE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

OH! regardez, ma noble et belle dame,
Ces chaînes d'or, ces joyaux précieux.
Les voyez-vous ces perles dont la flamme
Effacerait un éclair de vos yeux?
Voyez encor ces vêtements de soie
Qui pourraient plaire à plus d'un souverain,
Quand près de vous un heureux sort m'envoie,
Achetez donc au pauvre pèlerin!

La noble dame, à l'âge où l'on est vaine,
Prit les joyaux, les quitta, les reprit,
Les enlaça dans ses cheveux d'ébène,
Se trouva belle, et puis elle sourit.
—" Que te faut-il, vieillard ? des mains d'un page
Dans un instant tû vas le recevoir.
Oh ! pense à moi, si ton pèlerinage
Te reconduit auprès de ce manoir."

Mais l'étranger, d'une voix plus austère,
Lui dit : " Ma fille, il me reste un trésor
Plus précieux que les biens de la terre,
Plus éclatant que les perles et l'or.
On voit pâlir aux clartés dont il brille
Les diamants dont les rois sont épris.
Quels jours heureux luiraient pour vous, ma fille,
Si vous aviez ma perle de grand prix !"

—" Montre-la-moi, vieillard, je t'en conjure ;
Ne puis-je pas te l'acheter aussi ?"
Et l'étranger, sous son manteau de bure,
Chercha longtemps un vieux livre noirci,
—" Ce bien, dit-il, vaut mieux qu'une couronne ;
Nous l'appellons la PAROLE DE DIEU.
Je ne vends pas ce trésor, je le donne ;
Il est à vous : le ciel vous aide ! adieu !"

Il s'éloigna, bientôt la noble dame
Lut et relut le livre du Vaudois.
La vérité pénétra dans son âme,
Et du Sauveur elle comprit la voix ;
Puis, un matin, près des tours crénelées
Loin des plaisirs que le monde chérit,
On l'aperçut dans les humbles vallées
Où les Vaudois adoraient Jésus-Christ.

G. DE F.

PLAINTE.

O MONDE ! ô vie ! ô temps ! fantômes, ombres vaines,
Qui lassez, à la fin, mes pas irrésolus,
Quand reviendront ces jours où vos mains étaient pleines,
Vos regards caressans, vos promesses certaines ?
Jamais, ô jamais plus !

L'éclat du jour s'éteint aux pleurs où je me noie,
Les charmes de la nuit passent inaperçus ;
Nuit, jour, printemps, hiver, est-il rien que je voie ?
Mon cœur peut battre, encor de peine, mais de joie
Jamais, ô jamais plus !

MME. A. TASTU.

LA BARQUE.

MON œil rêveur suit la barque lointaine
Qui vient à moi, faible jouet des flots ;
J'aime à la voir déposer sur l'arène
D'adroits pêcheurs, de joyeux matelots.
Mais à ma voix, nulle voix qui réponde !
La barque est vide, et je n'ose approcher.
Nacelle vagabonde,
A la merci de l'onde,
Pourquoi voguer sans rame et sans nocher ?

La mer paisible et le ciel sans nuage
Sont embellis des feux du jour naissant ;
Mais dans la nuit grondait un noir orage ;
L'air était sombre et le flot menaçant !...
Quand l'espérance, en promesses féconde,

Ouvrit l'anneau qui t'enchaîne au rocher,
Nacelle vagabonde,
A la merci de l'onde,
Pourquoi voguer sans rame et sans nocher ?

Oui, ton retour cache un triste mystère !
D'un poids secret il oppresse mon cœur.
Sur cette plage, errante et solitaire,
J'ai vu pleurer la femme du pêcheur !
Es-tu l'objet de sa douleur profonde ?
Ses longs regards allaient-ils te chercher ?
Nacelle vagabonde,
A la merci de l'onde,
Pourquoi voguer sans rame et sans nocher ?

MME. A. TASTU.

LE RETOUR DU MARIN.

—" PETITS enfants, vos jeunes yeux,
Entre l'eau qui gronde et les cieux,
Ont-ils vu blanchir une voile ?
Celle dont j'ai filé la toile,
Si mon rêve dit l'avenir,
Avant l'hiver doit revenir."

—" Oui tantôt sur la roche nue,
En regardant l'errante nue,
Nous avons vu là-bas, là-bas,
Rouler une voile sans mâts."

—" Enfants des pauvres matelots,
Dont les pères sont sur les flots,

Votre voix peut percer l'orage :
Criez de tout votre courage !
Dans l'éclair aux sombres couleurs,
Voit-on flotter nos trois couleurs !"

Non : du haut de la roche nue,
Quand l'éclair déchire la nue,
Sur ce pont qui flotte vers nous,
On ne voit qu'un homme à genoux.

—" C'est lui ! fidèle et courageux,
Au fond de mon rêve orageux,
Cette nuit je l'ai vu paraître ;
Descendez pour le reconnaître !
Moi, j'ai tant pleuré que mes yeux
Ne verront plus Jame qu'aux cieux !"

—" Ah ! la foudre, en crevant la nue,
L'a jeté sur la roche nue !
S'il n'a pas cessé de souffrir,
Descendons l'aider à mourir."

Et les enfants des matelots
Retirèrent Jame des flots.
C'était Jame ! et la fiancée
Vint toucher à sa main glacée
Son doux lien, son anneau d'or ;
Car Jame le portait encor !

Qu'ils sont bien sous la roche nue,
A l'abri de l'errante nue,
Oublieux de leurs mauvais jours,
Morts . . . Et mariés pour toujours !

MME. DESBORDES-VALMORE.

LE RUISSEAU.

JOLI ruisseau ! que mes années
Ont de rapport avec ton cours !
Sous de semblables destinées
S'écoulent tes eaux et mes jours.

Tu rencontres, dans tes voyages,
Des champs féconds, de frais bocages,
Et des bords chéris du berger ;
Quelquefois des plages désertes,
De ronces, d'épines couvertes,
Où l'homme craint de s'engager.
Joli ruisseau, etc.

Lorsqu'à midi, de leurs haleines,
Les vents d'été brûlent nos plaines,
Tu désaltères nos troupeaux ;
Mais, pour prix de ta bienfaisance,
Souvent leur ingrate imprudence
D'un noir limon couvre tes eaux.
Joli ruisseau, etc.

Une roche aride et sauvage
Parfois s'élève à ton passage,
Et voudrait suspendre ton cours ;
Laissant une lutte inutile,
Tu poursuis ta course fertile,
En prenant de légers détours.
Joli ruisseau, etc.

Crains ce fleuve qui, de son onde,
Dans le sein de la mer profonde

Porte les superbes tributs.
Loin de son passage rapide,
Fuis, ruisseau modeste et timide !
Si tu l'approches, tu n'es plus.
Joli ruisseau, etc.

Ah ! vois son faste sans envie·
En vain sa vague enorgueillie
Insulte à ton obscurité :
Il porte le luxe en nos villes ;
Dans nos champs tes dons plus utiles
Répandent la fécondité.
Joli ruisseau, etc.

Loin des jardins de l'opulence
Tu promènes ton inconstance
Sur un lit pur bordé de fleurs ;
Dans le marbre ton eau captive
Sans doute eût regretté sa rive,
Son sable d'or et ses erreurs.
Joli ruisseau, etc.

Longtemps, dans ta course inégale,
Éludant la pente fatale,
Tu fuis et reviens tour à tour ;
Mais enfin ton onde limpide
Tombe dans l'océan avide,
Où tu disparais sans retour.

Joli ruisseau ! que mes années
Ont de rapport avec ton cours !
Sous de semblables destinées
S'écoulent tes eaux et mes jours.

Constant Dubos.

SOUVENIR D'ENFANCE.

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut ! à vous, amis de mon jeune âge ;
Salut ! parents que mon amour bénit ;
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid ....

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas ! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon ;
Ici, ma voix mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse aux ailes de la colombe,
De mes sabots, là j'oubliais le poids ;
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objet d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis ma bercé l'espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

BÉRANGER.

ADIEUX AU COLLÉGE DE BELLEY

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

Trop tôt je t'abandonne, et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse
Guidaient mes faibles pas au sentier des vertus,
Aimables sectateurs, d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus!

Non, vous ne pourrez plus condescendre sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocents appas !
Sous le poids des chagrins, si mon âme soupire,
Vous ne la consolerez pas.

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue un instant, m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur, votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix !

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire !
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir ;
Et que des passions l'ivresse téméraire
Se calme à votre souvenir !

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée,
Y trouvera toujours un appui tout nouveau.
Sur l'océan du monde une route assurée
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon âme défaillante
Bénira les mortels qui firent mon bonheur ;
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur.

A. de Lamartine.

PRIONS.

Compter sur la joie est démence !
Dans ce monde cher et maudit,
Le nombre des maux est immense,
Et le nombre des biens, petit.

Il est plus de deuils que de fêtes,
Plus de tombes que de berceaux,
Plus d'imposteurs que de prophètes,
Et plus de mouches que d'oiseaux.

Tout, jour à jour, nous abandonne,
Ce que nous cherchons fuit nos pas ;
Nous voulons que ce monde donne
Un bonheur, hélas ! qu'il n'a pas.

Et nous demandons à la fange
Le brillant reflet des couleurs,
Au citron le jus de l'orange,
Au chardon le parfum des fleurs.

Nous voulons sur l'océan calme
Guider la nef sans gouvernail ;
Sans le martyre avoir la palme,
Le salaire sans le travail.

Nous voulons que sur notre tête
Un astre brille toujours pur,
Et que l'éclair dans la tempête
Nous montre un port facile et sûr.

Nous voulons . . . ô folie et rêve !
Nous voulons . . . mais que pouvons-nous ?
Prions, prions, l'âme s'élève
Lorsque le corps tombe à genoux.

Prions, et portons nos souffrances
Aux solitudes du saint lieu ;
Il est toujours plus d'espérances
Que de douleurs auprès de Dieu.

JULES DE RESSÉGUIER

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture,
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents.
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils, ainsi que sur la terre.

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

Alex. Soumet.

L'AUMONE.

Donnez à l'indigent ; donnez, heureux du monde ;
Vous êtes en tout point semblables à cette onde
Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours invariable
Pour se perdre dans les déserts.

Donnez, car de la mort l'inflexible fantôme
Ne nous laisse emporter, dans son fatal royaume,
Que nos crimes et nos vertus ;
Et parmi les vertus l'aumône est la plus belle,
La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
Sur la couronne des élus.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
Vous puissiez sans gémir regarder en arrière,

Et trouver moins amer le moment du trépas;
Afin de ne pas voir l'espérance bannie;
Quand vos jours passeront devant votre agonie,
Que vous ne les maudissiez pas!

Donnez, afin que, même aux terrestres demeures,
Le ciel de ses bontés accompagne vos heures,
Et vous rende en tout triomphants;
Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
Et qu'il tienne les eaux de la fausse science
Loin des lèvres de vos enfants.

Seigneur, notre misère est-elle assez profonde?...
Que ma faible parole, en charité feconde,
Rende tous les cœurs généreux!
Faites pleuvoir l'aumône aux accents de ma lyre;
La vanité n'a point commandé mon délire,
J'ai chanté pour les malheureux.

REBOUL.

L'ENFANT DE L'HOSPICE.

"Adieu, mes sœurs, voici l'aurore,
"Il faut vous quitter pour toujours;
"Mais je n'ai que douze ans, je suis bien jeune encore!
"Qui voudra désormais prendre soin de mes jours?

"Je n'ose plus vous demander ma mère,
"Vos yeux se baisseraient encore tristement;
"Vous m'avez dit, du moins, qu'au ciel j'avais un père,
"Qu'il fallait chaque jour le prier humblement,
"Et que sa bonté tutélaire
"Prendrait pitié de son enfant.

"Vous m'avez dit aussi : pour qu'il te soit prospère,
"Sers le riche ; au travail le pauvre est condamné.
"Eh bien ! j'obéirai, j'obtiendrai pour salaire
"Le pain, soutien de la misère . . .
"Que vous m'avez longtemps donné !"

L'enfant, à ces mots, s'achemine
Sans détourner les yeux, n'osant pas soupirer ;
Et quand il disparut derrière la colline,
Les sœurs, en se signant, se prirent à pleurer.

Le voilà donc, triste, sans guide,
Souffrant de froid et quelquefois de faim,
De la ville au village errant d'un pas timide,
Et demandant partout du travail et du pain.

Soit que la douce bienfaisance
Accueillît sa misère et lui tendît les bras,
Soit que l'orgueil de l'opulence
Sans pitié repoussât ses pas,
Des lieux témoins de sa première enfance
Le souvenir ne l'abandonnait pas.

Et quand, parfois, touché de sa misère,
Le passant, déplorant son abandon cruel,
Lui demandait : "Enfant, quel est ton père ?"
Il ne répondait pas, mais il montrait le ciel.

L'automne fuyait ; la campagne
S'attristait au retour des glaces de l'hiver.
Un jour la nue avait obscurci l'air,
La neige blanchissait le front de la montagne ;

Les vents au souffle impétueux
Mugissaient, déchaînés autour du saint hospice,
Et sur le vieux rocher, du gothique édifice
Agitaient en grondant l'airain religieux.

Une voix faible, lamentable,
Au bruit de l'ouragan tout à coup se mêla;
Elle invoquait la pitié secourable,
Et disait: "Dieu vous le rendra."

On ouvre au malheureux qui prie.
Il entre. O mortelles douleurs!
C'est lui, le pauvre enfant, près de perdre la vie,
Et rassemblant ces mots sur sa lèvre flétrie:
"Je vais mourir! bénissez-moi, mes sœurs!"

A ses côtés on accourt, on s'empresse:
Des saintes sœurs environné,
Le voilà qui sourit aux soins de leur tendresse;
Mais leurs soins seront vains, car son heure a sonné.

Bientôt il ferme la paupière
En murmurant ces mots si doux;
"Vous m'avez dit qu'au ciel j'avais un père,
Et je vais le prier pour vous."

AUDIFFRET.

L'ANGE GARDIEN.

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien; cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,

Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

A. DE LAMARTINE.

MA FILLE

C'ÉTAIT le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon.
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit;

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
Un rayon permanent de ma félicité;
Tous tes dons rassemblés, Seigneur, sur un visage;
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait!

Eh bien! prends! assouvis, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel;
Moi-même je l'étends sur Ton funèbre autel;
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice!

Ma fille ! mon enfant ! mon souffle ! la voilà !
La voilà ! j'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela ! . . .

A. de Lamartine.

LE BOUQUET SOUS LA CROIX.

D'ou vient-il, ce bouquet oublié sur la pierre ?
Dans l'ombre, humide encor de rosée ou de pleurs,
Ce soir, est-il tombé des mains de la prière ?
Un enfant du village a-t-il perdu ces fleurs.

Ce soir, fut-il laissé par quelque âme pensive
Sous la croix où s'arrête un pauvre voyageur ?
Est-ce d'un fils errant la mémoire naïve
Qui d'une pâle rose y cacha la blancheur ?

De nos mères partout nous suit l'ombre légère ;
Partout l'amitié prie et rêve à l'amitié ;
Le pèlerin souffrant sur la route étrangère
Offre à Dieu ce symbole, et croit en sa pitié :

Et moi, j'ai rafraîchi les pieds de la madonne
De lilas blancs si chers à mon destin rêveur ;
Et la Vierge sait bien pour qui je les lui donne
Elle entend la pensée au fond de notre cœur.

Mme. Desbordes-Valmore.

L'ORAGE.

—" Oh ! dites-moi pourquoi, ma mère,
" Je souffre depuis ce matin ?
" Pourquoi je ne suis plus légère ?
" Pourquoi j'ai dormi dans mon bain.

" Pourquoi mon aiguille résiste
" Sous mes doigts faibles et brûlants ?
" Et pourquoi je me sens si triste,
" Pourquoi mes pas sont si tremblants ?"

—" C'est l'orage, ma pauvre fille,
" Qui t'inspire ce vague effroi,
" Qui rouille en tes doigts ton aiguille,
" Qui te rend triste auprès de moi.

" Ne vois-tu pas ce gros nuage
" Qui marche, et s'avance vers nous ?
" Allons, laisse là ton ouvrage
" Et viens, dormir sur mes genoux."

Elle obéit ;—elle sommeille ;
L'orage ébranle sa maison.
Mais quand sa mère la réveille
Le soleil brille à l'horizon.

Alors sa tête se relève ;
Elle écarte ses longs cheveux ;
Sa tristesse n'est plus qu'un rêve ;
Et l'enfant a repris ses jeux.

Puis elle va mouiller dans l'herbe
Sa robe et son petit soulier,
Pour voir de près l'arbre superbe
Que la tempête a fait plier ;

Ou ramasse les coquillages
Que l'eau du torrent balaya ;
Tout l'amuse . . . jusqu'aux ravages
De l'orage qui l'effraya !

Son âme n'est plus oppressée,
Rien ne résiste à ses désirs;
Et de sa souffrance passée
Il ne reste que des plaisirs.

Oh! joyeuse enfance! heureux âge
Qu'un regard protége toujours!
Brillante saison, où l'orage
Est le seul chagrin des beaux jours!

Je veux ainsi couler ma vie!
Au sort je me résignerai;
Par la tempête poursuivie
Comme l'enfant je dormirai.

Poésie, ô sainte chimère,
Viens aussi garder mon sommeil,
Éveille-moi, comme sa mère,
Au premier rayon du soleil!

Mme. Émile de Girardin.

SONNET.

Quoi! toujours t'admirer dans ta glace fidèle!
Tout objet gracieux a du charme à se voir:
La fleur aime le lac et l'enfant le miroir,
Dans le fleuve en passant se mire l'hirondelle.

Pourtant, songes-y bien, la femme la plus belle
N'est rien qu'un ver luisant: par un divin pouvoir,
La beauté l'illumine, et luit dans son œil noir:
Le ver devient étoile avec une étincelle!

12

Oh ! ne prends pas d'orgueil de ce petit brillant,
Que le ciel sur ta tête a mis en souriant.
Les femmes n'ont qu'un jour ; Dieu renverse leurs trônes.

Ma coquette au berceau, tes grâces s'en iront ;
Car la beauté ressemble à toutes les couronnes ;
Un souffle en l'effleurant la fait tomber du front.

MME. ANAÏS SÉGALAS.

LA BEAUTÉ

LA beauté pour moi n'est qu'un voile,
Qu'une mystérieuse étoile
Qui nous conduit vers un berceau.
Oui ! c'est la lampe et non la flamme,
Oui, c'est l'enveloppe et non l'âme,
La cage d'or, et non l'oiseau.

De l'univers que j'envisage
La divinité se dégage
Sous mon regard contemplateur,
Et toute belle créature
Me fait songer dans la nature,
A la beauté du créateur.

A. R.

A MÀRIE R.

Vous voici désormais une grande personne,
Chère petite enfant : déjà votre main donne
Aux lettres qu'elle trace, un contour bien formé ;
Vous lisez couramment dans un livre imprimé ;

Enfin, vous pouvez faire, en belle broderie
Un double chiffre avec sa guirlande fleurie.

Vous savez mieux encor; car vous savez qu'aux cieux
Un Dieu puissant sur nous tient abaissés ses yeux;
Qu'il bénit les enfants; qu'il met près d'eux un ange,
Pour tenir leurs pieds blancs à l'écart de la fange,
Et que son fils Jésus, dans sa divine loi,
A dit: laissez venir les enfants près de moi!

Priez donc ce Dieu bon! votre voix caressante,
Lorsqu'elle sollicite, est près de lui puissante!
Avec miséricorde il vous écoutera.
De vos doigts purs frappez, et l'on vous ouvrira,
Et la Vierge dira, doucement attendrie:
Seigneur, elle a cinq ans et se nomme Marie!

Humblement, chaque soir, mettez vous à genoux
Signez vous de la croix; plus heureuse que nous,
Vous n'avez pas besoin de prier pour vous-même;
En vous, rien n'a souillé la blancheur du baptême.

Pour vos parents d'abord demandez le bonheur;
N'oubliez pas encor,—c'est presque votre sœur,—
D'obtenir pour l'enfant en qui j'aime et j'espère,
Des jours d'ombre et de paix dans les bras de son père.
Au bleu myosotis, sur le bord d'un ruisseau,
Il faut la solitude et la fraîcheur de l'eau;
Ou bien par l'ouragan sa tige est abattue,
Et l'ardeur du soleil le flétrit et le tue.

HENRI BERTHOUD.

LES CINQ SENS.

Vois, enfant nouveau-né, que l'existence étonne,
La nature qui luit, chante, embaume, te donne
Rayons, fleurs, rossignols, et n'est qu'enchantement;
C'est qu'elle est joyeuse, je gage,
D'avoir en toi fait un ouvrage
Si délicat et si charmant.

La lumière te dit: "Je suis le jour splendide;
Dieu me fit pour tes yeux; je suis l'aube timide,
Qui te ressemble: en nous rien ne peut éblouir,
Car nous sommes deux étincelles;
Mais, à nous voir déjà si belles,
On sent que le jour va venir.

"Oui, mon ange, je suis cette aurore vermeille
Qui frappe à tes rideaux, et te dit: Qu'on s'éveille!
Je suis ce beau soleil qui brille triomphant;
Je suis les étoiles, la lune,
Qui te disent, quand vient la brune:
Il faut dormir, petit enfant."

L'oiseau dit: "Moi, je suis la chanson, la fauvette:
Pour ton oreille Dieu fit ma voix pure et nette;
Moi, je suis l'alouette, à l'aurore on m'entend:
Pour que les jours que Dieu t'envoie
Te semblent venir pleins de joie,
Je te les annonce en chantant.

"Je suis le blond serin qui perle son ramage,
La lyre des foyers et l'hôte de la cage:
Les maisons m'ont toujours dans quelques petits coins,
Afin que l'homme en sa demeure,
Où souvent, hélas! sa voix pleure,
Ait une voix qui chante au moins!"

La fleur te dit: "Je suis le parfum: viens, respire;
Dieu pour ton odorat m'emplit d'ambre et de myrrhe.
Je suis la giroflée au bâton d'or; l'œillet
Qui se panache et se satine;
Le muguet, perle blanche et fine,
Qu'on trouve en mai dans la forêt.

"Dieu, comme vous, enfants, me fit riante et belle:
Il me fit la corolle en velours, en dentelle;
Il vous fit des teints frais, des contours ravissants:
Et puis, les deux œuvres écloses,
Il donna le parfum aux roses,
Il donna la grâce aux enfants.

"Retiens longtemps mon charme et mon humeur frivole;
Faisons notre bonheur d'un papillon qui vole;
Mais surtout, bel enfant qui descends du ciel bleu,
Gardons, toi, dans ton âme aimante,
Moi, dans ma corolle odorante,
Un peu d'encens pour le bon Dieu."

Et le vent du printemps dit: "Je suis la caresse;
Dieu m'a fait pour ton front: je touche avec mollesse
Ton visage et les lis, et j'aime à m'y poser
Sur ta peau de satin, plus fraîche
Que l'églantine et que la pêche,
Je glisse aussi doux qu'un baiser."

Le fruit te dit: "Je suis le goût, je suis l'orange;
Dieu m'a fait pour ta bouche; il pense à tout, mon ange;
Pour vous, ô nouveau-nés, il met bien des grands mois,
Du lait dans le sein de la mère,
Et pour l'enfant qui court sur terre
Il met des fraises dans les bois."

Tout cela c'est la vie, enfant qui viens de naître,
Ce n'est pas le bonheur. Si tu veux le connaître,
Ton père et moi, tous deux baisant ta joue en fleur,
Nous te dirons : "O ma charmante,
Nous sommes l'amitié constante,
Et Dieu nous a faits pour ton cœur."

MME. A. SÉGALAS.

PRIÈRES ENFANTINES

POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE.

LUNDI.

POUR DEMANDER A DIEU UNE BONNE SEMAINE.

MON Dieu, pendant cette semaine,
Dans mes leçons et dans mes jeux,
Gardez-moi de faute ou de peine,
Car qui dit l'un dit tous les deux.
Donnez-moi cette humeur docile
Qui rend le devoir plus facile ;
Et si ma mère m'avertit,
Au lieu de cet esprit frivole
Que distrait la mouche qui vole,
Seigneur, donnez-moi votre esprit.

MARDI.

A L'ANGE GARDIEN.

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit ;
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse,
A mes côtés marchez sans cesse ;

Parlez-moi le long du chemin,
Et, pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

MERCREDI.

POUR LES PETITS ENFANTS MORTS.

Comme on parle, dans leur absence,
Des amis qui sont loin de nous,
Mon Dieu ! l'enfant qui reste pense
A l'enfant qui retourne à vous.
Au ciel, pour chanter vos louanges,
Vous rappelez ces petits anges
Qu'on met coucher avant le soir.
Eux n'ont plus besoin de prières ;
Mais consolez leurs pauvres mères,
Qui sont si longtemps sans les voir !

JEUDI.

LA RÉCRÉATION.

Mon Dieu, ma tâche est terminée.
Vous vous contentez de si peu,
Que la fin de cette journée
Pour vos enfants n'est plus qu'un jeu.
S'ils font tourner la corde agile,
S'ils poussent le cerceau mobile
Qui roule et court sur les cailloux,
Vous les suivez d'un œil de père,
Et vous dites, comme ma mère :
" Allez, enfants, amusez-vous !"

VENDREDI.

A JESUS-CHRIST.

Jésus, que dès votre jeune âge
Le ciel bénit de ses faveurs ;

Jésus, si savant et si sage,
Que vous confondiez les docteurs;
Jésus qui fûtes sur la terre
Toujours soumis à votre mère,
Toujours pieux et plein de foi;
Quand je m'efforce de vous suivre,
Dites, comme en votre saint livre:
" Laissez l'enfant venir à moi."

SAMEDI.

A LA VIERGE.

Sainte mère des pauvres mères,
Vous, leur espoir et leur recours,
Vous, que leurs ardentes prières
Ont fait gardienne de nos jours;
Si les angoisses maternelles,
Hélas! ne vous sont pas nouvelles,
Soyez-leur propice ici-bas,
Et prêtez l'oreille, ô Marie!
A chaque mère qui vous prie
Avec un enfant dans les bras.

PRIÈRE DU DIMANCHE.

Mon Dieu, pour vous bénir, je m'éveille sans peine
Quand ma mère me dit: Dimanche est de retour.
Car, entre tous les jours que la lente semaine
    Tour à tour nous ramène,
    Ce jour est votre jour.

L'église nous attend brillante de lumière;
Tout bas, à deux genoux, plein d'amour et de foi,
Comme ceux qui sont grands j'y dirai ma prière
    A côté de ma mère,
    Qui vous priera pour moi.

Et puis j'irai courir sous quelques beaux ombrages,
Ou sur les gazons verts, de fleurs tout étoilés ;
Ou je ramasserai les mignons coquillages,
Pour les enfans bien sages,
Dans le sable mêlés.

Mme. A. Tastu.

PRIÈRE DE L'ORPHELIN.

Où sont, mon Dieu, ceux qui devaient sur terre
Guider mes pas ?
Tous les enfans ont un père, une mère !
Je n'en ai pas.
Mais votre voix murmure à mon oreille ;
Lève les yeux !
Pour l'orphelin un père est là qui veille
Du haut des cieux !

Mme. A. Tastu.

PRIÈRE A L'ENFANT JÉSUS.

Bon Jésus si doux et si sage,
Qui fûtes petit comme moi,
Vous qu'on vit marcher, avant l'âge,
Dans la science et dans la foi,
Veillez sur ma débile enfance,
Conservez-moi mon innocence,
Sur vos pas réglez tous les miens,
Afin qu'ils promettent d'avance,
A mes parents une espérance,
Un frère à mes concitoyens.

Mme. A. Tastu.

LA LEÇON.

Mais apprends donc à lire, ô mon beau lutin rose!
Tous nos livres jaseurs te diront mainte chose:
L'histoire, à deux battants t'ouvrant les vieux palais,
Te parlera des rois, de leur bonheur étrange,
De leurs couronnes d'or, moins douces, ô mon ange,
Que tes couronnes de bluets!

Tu les verras jouer à la pourpre, aux royaumes,
Aux combats, puis passer ainsi que des fantômes.
Tout ce royal pouvoir, tu le comprendras, toi,
Frêle et charmant tyran, souveraine légère,
A l'empire absolu: sous le toit d'une mère,
Le hochet d'un enfant est un sceptre de roi.

Puis on t'indiquera, dans des pages fidèles,
Les grands fleuves, les monts, escaliers des gazelles;
Le nord couvert de neige, ainsi que d'un manteau;
Et l'orient magique où le soleil de flamme
Luit dans le diamant, dans les yeux de la femme,
Et sur les plumes de l'oiseau.

D'autres livres plus frais, printanières corbeilles,
Te peindront les œillets, les grenades vermeilles,
Les fraises de corail, le saule au front tombant;
Et le cèdre géant dont la grandeur le raille:
L'aigle et le moucheron sont de la même taille
Sur ses larges rameaux qui couvrent le Liban.

Puis ailleurs, tu verras le daim sur la bruyère,
Le lion, souverain dont la fauve crinière
Est le manteau royal; le vautour furieux;
Le petit colibri dont la plume étincelle:
La main de Dieu jeta des rubis sur son aile,
Comme des brillants dans tes yeux.

Les maîtres apprendront à l'élève assouplie
La langue d'Angleterre ou celle d'Italie ;
Car, vois-tu bien, ma fille, on chante à vos berceaux
Avec des mots divers dans toutes les contrées :
On ne comprend partout que deux langues sacrées ;
C'est la langue du cœur et le chant des oiseaux.

Souvent, tu t'en souviens, tu m'as dit, ô ma belle :
Je voudrais voler, moi, plus haut que l'hirondelle,
Toucher la lune ! . . . Eh bien, folle que l'on chérit,
Tu pourrais t'élancer même aux cieux séraphiques :
C'est le grave savoir, ce sont les arts magiques,
Qui sont les ailes de l'esprit !

Apprends-nous quelque chose à ton tour, ma charmante ;
Enseigne le bonheur à notre âme ignorante ;
C'est le savoir que Dieu donne à vos premiers ans.
Oui, le bonheur fait signe à l'enfance fleurie,
Et dit, comme autrefois Jésus fils de Marie :
« Laissez venir à moi tous les petits enfants. »

Si tu verses des pleurs, un baiser les essuie ;
Et j'entends mon pinson qui chante après la pluie ;
Mais nos larmes, à nous, sont pleines de douleur ;
Car nous en répandons, nous autres grands et sages :
Nos pleurs sont un torrent grossi par les orages,
Et dont la source est dans le cœur !

Oh ! dis-nous comme on verse une larme aussi douce
Que l'eau du ciel, tombant sur les fleurs et la mousse,
Et comme on rit après, joyeux et triomphant !
Mais comment l'enseigner à nos âmes brisées ?
Pour pleurer sans souffrance et par fraîches rosées,
Il faut être, ô Seigneur, ou l'aurore ou l'enfant !

Mais qu'ai-je dit !... Merci, petite enchanteresse,
Tu m'apprends le bonheur avec une caresse !
Qui prétend que la vie est triste et sombre ?... Oh ! non !
Tout est frais, tout reluit, quand ta lèvre me touche :
Le monde tout entier me sourit sur ta bouche,
Et le bonheur porte ton nom !

MME. A. SÉGALAS.

L'ÉCHELLE DIVINE.

VOIS-TU ces vers luisants, étincelles vivantes,
Toutes mouvantes ?
Regarde, enfant, briller leurs petites lueurs,
Sur l'herbe en pleurs.
Ils parent les clochettes,
Les prés, les pâquerettes,
Et posent des paillettes
Sur les robes des fleurs.

Mais contemple là-haut ces planètes si belles ;
Laisse ce ver dans l'herbe, et vois ce monde aux cieux ...
On leur donne des noms aussi lumineux qu'elles :
L'une est Vénus, au front brillant et gracieux ;
L'autre, c'est Mars, montrant l'argent de son armure ;
Ce sont les yeux du soir :
Le savant les appelle ou Saturne, ou Mercure ;
Le cœur les nomme espoir.

Vois, leur regard de flamme argente la bruyère ;
Mais c'est que le soleil leur prête sa lumière.
Comme il les fait pâlir, dès que nous le voyons
Dans ses habits de pourpre, aux franges de rayons !

Quand le Seigneur eut fait, comme un divin poéme,
L'air, la terre, les eaux, les mondes radieux,
Il écrivit son nom avec le soleil même,
Signature de feu du grand livre des cieux !

Mais devant le Seigneur, que le soleil est pâle !
Ses rayons flamboyants sont blancs comme l'opale :
Auprès de l'œil de Dieu, qu'est-ce que l'œil du jour,
Et qu'un regard de feu près d'un regard d'amour !
Tous ces soleils géants, tous ces amis fidèles
Des mondes inconnus, vraiment je te le dis,
Près du Dieu lumineux sont d'humbles étincelles,
Ce sont les sables d'or qu'il sème au paradis !

Baisse les yeux, enfant, vois cette pâquerette
Frêle et coquette
Comme le ver luisant, des prés c'est le trésor,
Et l'astre encor :
L'une est la fleur qui penche,
L'autre, un feu sur la branche ;
L'une est l'étoile blanche,
L'autre, l'étoile d'or.

Mais qu'une fleur est humble au pied de ce grand chêne !
Trois siècles ont glissé sur son tronc vigoureux :
Il a vu les aïeux qui rêvaient dans la plaine :
Sa feuille en murmurant semble nous parler d'eux.
Il connut leurs enfants, qui dansèrent des rondes.
Sous ses rameaux tremblants,
Et, toujours jeune, il vit ces douces têtes blondes
Avec des cheveux blancs !

La terre qui le porte est plus ancienne encore :
La terre est notre mère à tous, et vit éclore
L'homme, les passions, les bois, d'oiseaux remplis,
La première innocence auprès du premier lis,

L'orgueil auprès du paon, de l'aiglon et du chêne.
Dans son frais vêtement Dieu la vit se drapant;
Mais triste, elle sentit sur son beau front de reine
Ramper le premier vice et le premier serpent.

Mais ces siècles, vois-tu, ne sont que des secondes
Près de l'éternité du Dieu qui fit les mondes:
Car c'est lui, le grand peintre et le divin sculpteur,
Qui te tailla le globe et te peignit la fleur;
C'est lui qui créa tout, ce qui rampe ou s'élève,
Flotte ou marche, et qui fit, artiste glorieux,
Poindre un premier sourire aux jeunes lèvres d'Ève,
Poindre la première aube au jeune front des cieux.

Vois-tu cette humble source: elle naît sur la mousse,
Et sa voix douce
Semble le premier mot d'un enfant. En longeant
Le bois changeant,
On la voit, solitaire,
Tenter avec mystère
Son premier pas sur terre,
Avec son pied d'argent.

Au loin c'est un long fleuve: il court par maint village,
Il passe par les champs, par les prés de velours,
Puis dans la ville encor se déroule et voyage:
C'est là, parmi les cris qui bourdonnent toujours,
Qu'il est doux, mon enfant, d'entendre le murmure
Du grand fleuve indompté,
Et d'écouter, rêveur, la voix de la nature
Parler dans la cité.

Eh bien, c'est un ruisseau près de la mer profonde;
Elle et la terre sont les majestés du monde:
L'une a des palais d'or où l'on prend tes joyaux,
Et l'autre a des palais de corail dans ses eaux;

C'est pour les couronner que le soleil s'allume ;
Sur le trône du globe étalant leurs splendeurs,
L'une y jette les plis de son manteau d'écume,
Et l'autre, le satin de son manteau de fleurs.

Si tu voyais la mer qui s'étend magnifique,
Et prend tout l'horizon !... Sa rive est un portique
Ouvert sur l'infini, la foi, la liberté !
Mais Dieu couvre ces flots de son immensité,
D'un souffle, à tous les bords, conduit toutes les voiles,
Remplit tous les pays connus par l'œil du jour,
Et l'infini du ciel, plein de milliers d'étoiles,
Et l'infini du cœur, plein de soleils d'amour !

Tu m'aimes, mon enfant, ton regard qui caresse
Le dit sans cesse.
Beaux anges, il nous faut, contre nos cœurs brisés,
Vos cœurs posés ;
Vos âmes enfantines,
Et vos bouches divines,
Pleines de perles fines
Et de petits baisers !

Ta céleste tendresse est pourtant bien légère
Près de la mienne à moi. Sais-tu bien, mon trésor,
Tout ce qu'il tient d'amour dans le cœur d'une mère !
Il donne sans compter, et puis il donne encor.
Notre amour est à vous, quand vous venez d'éclore :
Il veille à vos rideaux,
Et vient, comme l'oiseau devant la jeune aurore,
Chanter à vos berceaux.

Mais Dieu te donne aussi sa tendresse éternelle,
Et la mienne à côté n'est plus qu'une étincelle,
Car l'amour brille ainsi que le jour radieux ;
La terre a les rayons, les foyers sont aux cieux.

Tout descend du Seigneur, et mon âme qui t'aime,
Et l'arbre qui t'ombrage, et ton soleil de feu:
L'univers gigantesque est l'échelle suprême
Qui commence à la terre et monte jusqu'à Dieu.

Mme. A. Ségalas.

LES FÉES.

L'enfant dormait ; déjà, sous ses rideaux de soie,
Gazouillaient doucement ces rêves pleins de joie,
Qui font des contes d'or à nos petits amis,
Qui voltigent légers sur leurs têtes vermeilles,
Et, gais oiseaux des nuits, vont chanter aux oreilles
Des enfants endormis.

Tout à coup flamboya, devant l'alcôve noire,
Un palais d'escarboucle, aux fines tours d'ivoire,
Comme Armide ou Merlin en bâtissaient jadis ;
Un de ces beaux palais qui ne sont que mensonge,
Mais dont l'enfant qui dort, le poète qui songe,
Ont les clefs de rubis.

Puis ce fut un jardin plein d'enfants, plein de rondes,
D'oiseaux, ambassadeurs qui venaient des deux mondes:
L'Asie envoyait là son bengali chéri,
Un frais Sénégali représentait l'Afrique,
Un rossignol, l'Europe, et l'écrin d'Amérique
Donnait un colibri.

Une fée apparut, mais presque imperceptible:
Les œillets dépassaient son petit corps flexible ;
Son char frêle, où brillaient des perles pour essieux,
Allait glissant dans l'air, conduit par deux phalènes ;
Une araignée avait, pour leur servir de rênes,
Tissu deux fils soyeux.

Bonjour, enfant, dit-elle ; on m'appelle Mignonne :
J'ai pour couronne
Un bouton d'or ; j'ai pris pour sceptre et pour bouquet
Un fin muguet.

Je me suis fait hier ma tunique en dentelles
Avec les ailes
D'un papillon brillant, qui passait près de moi,
Mis comme un roi.

Dans le fond de la mer, c'est ma main qui satine
La perle fine ;
Je sors de sa coquille, et viens de la lustrer,
Pour t'en parer.

Vois encor par mon art les gouttes de rosées,
Cristallisées ;
J'en veux faire pour toi des colliers de brillants,
Tout scintillants.

Veux-tu que je te mène à la cité fleurie
De la féerie ?
Suis-moi, nous passerons par le pont immortel
De l'arc-en-ciel.

Un buisson de jasmin s'entrouvrit par merveille,
Une fée en sortit, comme d'une corbeille.

Enfant, je suis Fleur de jasmin,
Dit-elle ; entre mes sœurs, aucune
N'est si blanche que moi. Ma main
Tient la baguette et la fortune.
Aux nuages, en voyageant,
J'ai pris mon manteau voltigeant,
Et j'ai fait mon ruban d'argent
Avec un rayon de la lune.

Je veille à toute pureté ;
A la robe de la pervenche,
Au lac, à sa limpidité ;
Pour les protéger, je me penche
Sur l'enfant aux regards touchants,
Sur la marguerite des champs ;
J'empêche avec soin les méchants
D'effeuiller leur couronne blanche.

J'accours pour lever le filet,
Si la colombe est prise au piége ;
Et les cygnes, couleur de lait,
C'est encor moi qui les protége.
Mais ce qui me charme le mieux,
C'est un nouveau-né gracieux,
Dont l'âme nous descend des cieux
Comme un petit flocon de neige.

Je vins, plus vive que les faons,
Pour te douer comme une reine,
Car c'est moi qui suis ta marraine :
Dans ton berceau que je défends,
Toutes les grâces sont écloses.
Oh ! moi, j'aime les douces choses :
J'aime les corbeilles de roses,
Et j'aime les berceaux d'enfants !

Mais un rayon du jour vint argenter la chambre ;
Alors, palais, char, fée au corps de lis et d'ambre,
Tout se fondit ensemble, et puis s'évanouit.
Et l'enfant, en cherchant son palais diaphane,
S'éveilla, quand le rêve, ainsi que la sultane,
Eut dit le conte de la nuit.

Mais la mère entendit des larmes étouffées . . .
Allez, petits rêveurs, il est encore des fées

Qui chantent au berceau pendant vos premiers ans ;
Qui vous jettent des fleurs, des robes veloutées,
Des fruits d'or, et vous font des maisons enchantées . . .
Ce sont vos mères, mes enfants !

Ce sont là, voyez-vous, les célestes marraines
Qui répandent sur vous leurs dons de souveraines ;
Le savoir et les arts, ces talismans humains.
Leur baguette magique est leur amour de flamme,
Et vous donne en jouant des vertus pour votre âme,
Avec des hochets pour vos mains.

MME. A. SÉGALAS.

LE PETIT MÉCONTENT.

—Mère, je veux crier et faire un grand tapage.
Comment ! je ne peux pas tous les jours être sage ;
Non, mère, c'est trop long tous les jours, tous les jours !
Le monsieur l'a bien dit : Rien ne dure toujours.
Tant mieux ! je vais m'enfuir et crier comme George,
Qui m'en empêchera ?
—Personne. A pleine gorge
Vous pouvez, cher ami, vous donner ce régal.
Mais vous serez malade.
—Oh ! cela m'est égal ;
George ne meurt jamais.
—George afflige sa mère,
Un enfant mal appris est une joie amère.
—Non ! George n'a pas peur dans le cabinet noir.
Il dit que c'est tout brun comme quand c'est le soir,
Pas plus. Et puis il chante à travers la serrure,
Il se moque des grands, il fait le coq, il jure.

C'est brave de chanter sans lampe et sans flambeau !
Je veux être méchant pour l'éprouver.
—C'est beau !
—Je veux être grondé : gronde donc !
—Pourquoi faire ?
Vos cris me font pitié.
—C'est affreux de se taire.
J'ai cassé mon cheval ; j'ai mis de l'encre à tout ;
Regarde ma figure !
—Oui ; c'est laid jusqu'au bout.
Mais qui vous a donné ce faux air de courage ?
Hier encor, priant Dieu qu'il vous rendît bien sage,
Vous vouliez ressembler à notre vieux cousin ?
—Je n'avais pas été chez le petit voisin.
Il bat des pieds très bien quand on le contrarie ;
Il ne dit pas bonjour, même quand on l'en prie.
Ah ! ah ! c'est qu'on est fier d'être mis en prison !
—Beaucoup de grands enfants y perdent la raison,
Pour leurs mères surtout c'est une triste gloire !
Restez libre et soumis si vous voulez m'en croire.
Moi, je n'ai point de cage où mettre mon enfant,
Pas même mes oiseaux, le cœur me le défend.
Vous n'obtiendrez de moi ni prison, ni colère,
Et j'attendrai, de loin, que le temps vous éclaire.
—De loin !
—Battez des pieds, poussez des cris affreux,
Devenez, comme George, un petit malheureux ;
Vous en aurez la honte au grand jour.
—Quelle honte ?
George rit ; je rirai !
—Nous voici loin de compte :
Si vous ne craignez pas de rougir devant Dieu,
Il faudra, mon enfant, bientôt vous dire adieu ;
A vivre sans honneur, moi, je ne puis prétendre,
Et si vous n'êtes plus ma gloire la plus tendre,

A la mère de George il faut donc ressembler ?
—Oh ! non, ressemble-toi !
—Son sort me fait trembler :
Loin de la saluer, quand on voit qu'elle passe,
On se détourne d'elle, on lui fait de l'espace,
On va de porte en porte en répandant tout bas :
" Elle a gâté son fils, ne la saluons pas ;
Voyez comme elle est triste au fond de sa faiblesse ;
Son enfant la désole et le monde la blesse."
O mère humiliée en votre unique amour,
Je vous plains aujourd'hui : me plaindrez-vous un jour ?
—Pardon ! . . . je ne veux pas te voir humiliée.
Pardon ! pardon ! je veux que tu sois saluée,
Mère ! je serai bon comme le vieux cousin ;
Mère ! je n'irai plus chez le petit voisin !

La mère tressaillit dans une vive étreinte ;
L'enfant ne cria plus ; il fut bon sans contrainte ;
Et quand on saluait cette mère en chemin,
Il rougissait de joie et lui serrait la main !

Mme. Desbordes-Valmore.

LE PARADIS DES PETITS ENFANTS.

Que de brillantes fleurs tu cueilles,
En suivant les sentiers du bois !
Leurs tiges et leurs mille feuilles
Se pressent dans tes petits doigts.
Sur le gazon vert des allées,
Sais-tu qui répand ces bouquets,
Et dans les bois, dans les vallées,
Te les a semés pour jouets ?

Celui qui fait toutes ces choses,
C'est Dieu. De son palais du ciel,
C'est lui qui nuance les roses,
Et donne aux abeilles leur miel.
Il suspend tes bons fruits aux branches,
Il jette un gazon de satin
Sous tes pieds ; pour tes robes blanches,
Dans la plaine il sème du lin.

C'est lui, toujours lui, qui t'envoie
Les bluets, ces saphirs des blés,
Qui donne au ver sa longue soie,
Au rossignol ses chants perlés ;
C'est lui qui fait les corps si frêles
Des papillons frais et jolis,
Et qui pose encor sur leurs ailes
Ces points de nacre et de rubis.

Son ciel est tout plein de merveilles :
Là sont des vierges, blanches sœurs
Qui volent comme les abeilles,
Des saints aux manteaux de vapeurs,
Des voix qui chantent ses louanges,
Des bienheureux, que sais-je, moi ?
De purs esprits, de jolis anges,
Tout petits enfants comme toi.

Mais eux du moins ils sont dociles ;
On obéit au paradis ;
Leurs jeux sont choisis et tranquilles :
Si jamais des larmes, des cris,
Troublaient la divine demeure,
Parmi les grands saints on dirait :
" Chassez-nous cet enfant qui pleure !"
Et le bon Dieu se fâcherait.

Tu sais bien ta petite amie ?
Elle est, comme eux, près du Seigneur.
A peine s'est-elle endormie,
Qu'elle a fui comme une vapeur,
Plus loin que le soleil qui brille
Que la lune, que les éclairs,
Que la planète qui scintille,
Que l'arc-en-ciel, ruban des airs.

Parmi ses compagnes nouvelles
Elle est bienheureuse à présent !
Ainsi qu'un ange elle a des ailes,
Puis une auréole d'argent.
Et parfois, quand elle est bien sage,
Le bon Dieu lui permet encor
D'aller jouer dans un nuage,
Ou bien dans une étoile d'or !

L'enfant obéissant, comme elle,
En mourant s'envole dans l'air ;
Mais il tombe, s'il est rebelle,
Chez les hommes noirs de l'enfer !
Là, d'un ton sévère on commande ;
Si l'enfant joue, on le punit ;
Sa leçon est, dit-on, si grande
Que jamais il ne la finit.

Tu frémis, n'est-ce pas ? Prends garde !
Sois bien sage, car c'est affreux.
Obéis-moi : Dieu te regarde ;
Les saints et les vierges des cieux,
Sous un nuage qui les voile,
Quand tu pleures, viennent te voir ;
Et je sais que dans chaque étoile
Des anges se cachent le soir.

MME. A. SÉGALAS.

LE PETIT FRÈRE.

De ma sainte patrie
J'accours vous rassurer,
Sur ma tombe fleurie,
Mes sœurs, pourquoi pleurer?
Dans son affreux mystère,
La mort a des douceurs:
Je vous vois sur la terre,
Ne pleurez point, mes sœurs.

Dans les cieux je suis ange,
Et je veille sur vous;
Ma joie est sans mélange,
Car je suis humble et doux.
Des saintes immortelles
Je suis le protégé,
Dieu m'a donné des ailes,
Et ne m'a point changé.

Ma souffrance est passée,
Et mes pleurs sont taris:
Ma main n'est plus glacée,
Je joue et je souris;
Mon regard est le même,
Et j'ai la même voix,
Mon cœur d'ange vous aime,
Mes sœurs, comme autrefois.

J'ai la même figure
Qui charmait tant vos yeux;
La même chevelure
Orne mon front joyeux,

Mais ces boucles coupées
Au jour de mon trépas,
De vos larmes trempées,
Ne repousseront pas !

Le ciel est ma demeure,
J'habite un palais d'or ;
Nous puisons à toute heure
Dans l'éternel trésor.
Un fil impérissable
A tissu nos habits ;
Nous jouons sur un sable
D'opale et de rubis.

Là-haut, dans des corbeilles,
Les fleurs croissent sans art ;
Les méchantes abeilles,
Là-haut n'ont point de dard ;
Les roses qu'on effeuille
Peuvent encor fleurir,
Et les fruits que l'on cueille
Ne font jamais mourir.

Les anges de mon âge
Connaissent le sommeil ;
Je dors sur un nuage,
Dans un berceau vermeil ;
J'ai pour rideau le voile
De la mère d'amour,
Ma lampe est une étoile
Qui brille jusqu'au jour.

Le soir, quand la nuit tombe
Parmi vous je descends ;
Vous pleurez sur ma tombe,
Vos larmes, je les sens.

Caché parmi les pierres
De ce funeste lieu,
J'écoute vos prières
Et je les porte à Dieu.

Oh ! cessez votre plainte,
Ma mère, croyez-moi,
Vous serez une sainte,
Si vous gardez la foi ;
C'est un mal salutaire
Que perdre un nouveau-né ;
Aux larmes d'une mère
Tout sera pardonné.

MME. ÉMILE DE GIRARDIN.

LES ORPHELINS.

DÉJÀ fuyaient les giboulées,
Les bourgeons verdissaient les bois ;
Mais durant la nuit, les gelées
Gerçaient la terre parfois.

Au coin d'une roche isolée,
Deux enfants, frère et sœur, un soir,
L'une bien pâle, désolée,
L'autre calme, vinrent s'asseoir.

LE FRÈRE.

C'est qu'il est loin, notre village !
Vois-tu l'église ? Que j'ai faim !
Comme je suis las du voyage !
Petite sœur, du pain ! du pain !

LA SŒUR.

Voilà ! tiens, tiens, tu peux tout prendre,
Je n'ai pas encore faim, moi !
Jusqu'à demain je puis attendre,
Car j'ai quatre ans de plus que toi.

LE FRÈRE.

Mais, petite sœur, je t'en prie,
Apprends-moi pour quelle raison,
Quand dort notre maman chérie,
Nous courons loin de la maison ?

LA SŒUR.

C'est que notre mère si bonne
Dort pour ne point se réveiller,
Et que nous n'avons plus personne
Qui pour nous puisse travailler.

LE FRÈRE.

Un sommeil sans fin . . .

LA SŒUR.

Sous la terre
Maman dormira désormais,
Tu sais ? dans l'ombre solitaire . . .

LE FRÈRE.

Ne la verrai-je plus jamais ?

LA SŒUR.

Maman, aux lois de Dieu fidèle,
Aux chants des saints mêle ses chants ;
Et nous aurons place auprès d'elle
Si nous ne sommes pas méchants.

LE FRÈRE.

Petite sœur, je serai sage,
Tu verras, je te le promets;
Mes yeux déjà, comme d'usage,
Me piquent; dis, si je dormais?

LA SŒUR.

Oui, comme à toi la nuit m'apporte
Du sommeil; oui, jusqu'à demain
Dormons, et puis de porte en porte
Nous irons tendre notre main.

Et, lorsque reparut l'aurore,
L'herbe, les bois étaient gelés,
Les orphelins dormaient encore...
Ils ne se sont pas éveillés.

EDOUARD D'ANGLEMONT.

L'AUMÔNE.

TA vie est belle, à toi: Dieu te fit pour fleurir,
O ma rose nouvelle;
Cours, bondis, les enfants semblent faits pour courir,
Ma petite gazelle;
Allons, que dans tes yeux de flamme et de velours
Tout soit joie et délire;
Souris, car les enfants sont comme les beaux jours,
Et sont faits pour sourire.

Mais vois-tu près de toi ces petits indigents?
La faim ternit leurs charmes;
Ils sont comme les jours de pluie et d'ouragans,
Et sont faits pour les larmes.

A leurs tristes berceaux on entend sangloter,
Tout est bonheur aux vôtres ;
La même heure en sonnant, pour vous semble chanter,
Semble gémir pour d'autres !

Que t'importe l'hiver ! toujours dans ta maison
Le printemps rit et brille :
Tu gazouilles chez moi, si le petit pinson
Se tait dans la charmille ;
Si l'arbre est tout perlé de givre et de frimas,
Qu'un vent âpre secoue,
Ton âtre a du soleil ; si la neige est là-bas,
La rose est sur ta joue !

Mais l'hiver vient, chez eux, glacer leur corps tremblant,
Roidir leurs pieds de biche :
L'enfant pauvre n'a pas ton âtre étincelant,
Second printemps du riche.
Tu portes du velours, lui, des haillons hideux ;
Mais Dieu dans sa balance
Vous trouve tout pareils ; car vous avez tous deux
Vos robes d'innocence.

Dieu sourit quand l'hiver les pauvres sont contents :
Cours donc avec vitesse ;
Que ta main à ton frère apporte en même temps
L'aumône et la caresse ;
Donne une larme aussi, puis un mot d'amitié
Qu'il emporte en son gîte :
Vois-tu, mon séraphin, les pleurs de la pitié
Sont des pleurs d'eau bénite !

On dit qu'il faut pour plaire un front blanc, des cheveux
De couleur noire ou blonde,
Des cils de soie au bord de grands yeux lumineux :
C'est la beauté du monde ;

Mais il faut avant tout un front plein de douceur,
A l'enfant, à la femme ;
Un regard qui console, et qui parle au malheur :
C'est la beauté de l'âme.

Il faut souvent chercher la mansarde et l'autel ;
Nos bienfaits nous couronnent ;
Car la porte du pauvre est la porte du ciel :
Dieu rend à ceux qui donnent.
La charité, la foi, c'est moi qui vous le dis,
Ces vertus immortelles,
Nous portent, mon enfant, jusques au paradis,
Comme deux blanches ailes.

MME. A. SÉGALAS.

PRIÈRES DES ENFANTS.

VOICI l'heure de Dieu, la nuit sainte et voilée.
Chaque buisson, avec ses roses de satin,
Ses vers luisants, posés sur la feuille étoilée,
Son petit rossignol, harpe de séraphin,
A, comme un autel saint jeté dans la vallée,
Son encens, ses flambeaux, son cantique argentin.

Et vous, petits enfants, n'avez-vous rien à dire
Au Dieu qui vous donna vos mères et vos sœurs ?
Il écoute, il est bon, et vers lui vous attire.
On vous aime là-haut : Dieu, penché sur vos cœurs,
Recueille chaque soir leurs parfums qu'il respire ;
Des prières d'enfants, c'est un encens de fleurs !

Oh ! laissez à ses pieds brûler vos chastes flammes !
Sous la pourpre, la soie, ou les haillons poudreux,
Sur les coussins, la pierre, enfants des pauvres femmes,

Des rois, des laboureurs, des riches, des heureux,
Priez : Dieu vous bénit, et lui qui voit vos âmes,
Vous trouve tous pareils, comme les lis entre eux.

Enfants royaux, fronts purs qu'une couronne brise,
Dites : Dieu des enfants et des rois, sauvez-nous !
Sur le peuple orageux nos berceaux voguent tous ;
Ils sont abandonnés sur les flots en courroux,
Comme le berceau de Moïse !

. . . .

Et vous, heureux enfants, à l'abri du tonnerre,
Toi, ma fille, avec eux, dites : Merci, mon Dieu,
Vous avez mis nos toits loin des sommets en feu ;
On chante dans un nid, mais jamais dans une aire,
Nos logis sont plus doux que les ruches de miel ;
Nous avons le bonheur, cette étoile du ciel,
Qui parfois tombe sur la terre.

Oh ! laissez-nous longtemps la joie à la maison,
Le père au coin du feu, le rire et la chanson ;
Nos jardins pleins de fruits, et nos cœurs pleins de sèves ;
La mère à nos rideaux, nous veillant avec vous.
Et nos chevets bénis, où chaque nuit, sur nous,
Comme on sème des fleurs, vous semez de beaux rêves !

Conservez-nous, Seigneur, les lits pleins de sommeil,
La prière à leur pied, le sourire au réveil ;
Nos regards purs, levés vers le ciel qui pardonne,
Ou baissés vers le pauvre et cherchant son grenier :
Que nos mains tous les soirs se joignent pour prier,
S'ouvrent tous les jours pour l'aumône.

Dis, toi, ma fille : ô Vierge ! appui des chastes cœurs,
Qui sans doute veillez sur toutes les blancheurs,

Sur les cygnes, la neige et sur les jeunes âmes,
Gardez-moi bien, à moi, lis de votre vallon,
La sainte pureté qu'on appelle, dit-on,
Candeur chez les enfants, et vertu chez les femmes.

Vous, petits indigents, dites : Jésus, c'est nous,
Les pauvres, les petits, qui prions à genoux.
S'il passe un riche enfant, léger comme la biche,
Montrez-lui nos lambeaux, notre froide pâleur ;
Qu'il donne un peu d'argent, nous rendrons du bonheur :
C'est l'aumône du pauvre au riche !

. . . .

Dites dans la chaumière : oh ! laissez-nous, Seigneur,
Dans nos champs pleins de nids et de bluets en fleur,
Devant ce large ciel où l'aurore est si belle !
Là, les petits oiseaux prennent un libre essor,
Là, les petits enfants sont plus pieux encor,
Et la prière vole auprès de l'hirondelle.

Gardez à nos fronts purs, à notre blé vermeil,
Le baiser de la mère et celui du soleil :
Le moissonneur est gai lorsque la gerbe est blonde.
Pour les grands, les petits, les bons et les méchants,
Faites mûrir, Seigneur, les épis, car nos champs,
Ce sont les corbeilles du monde.

Laissez-nous ignorants : chez nous il ne faut pas
Le savoir et l'esprit, mais le cœur et le bras.
Oh ! ne nous ôtez point de ces prés où nous sommes !
La ville parle bien, mais l'oiseau chante mieux :
Le fils du laboureur a le livre des cieux,
Les enfants des cités ont les livres des hommes.

Et l'orphelin dira: Vous êtes bon, Seigneur,
Guidez-moi par pitié, car je n'ai plus de père;
Que votre bras me reste; et les jours de douleur
Séchez mes pleurs, mon Dieu, car je n'ai plus de mère!

Mais je dors confiant sous mes rideaux de lin,
Car je sais qu'au réveil toujours le Seigneur jette
La goutte de rosée à l'humble pâquerette,
Et son amour céleste au petit orphelin.

Oh! consolez encor ceux qui là-haut me pleurent!
Ils marchent lumineux, loin des sentiers maudits,
Sur le sol étoilé que les anges effleurent;
Mais leur petit enfant manque à leur paradis!

Ma pauvre mère!... On dit, ô mon Dieu, qu'une mère
Qui va dans vos cités, près des saints radieux,
Et laisse son enfant dans cette vie amère,
Attend toujours quelqu'un à la porte des cieux.

Je veux prier souvent, à genoux sur leur tombe,
Et mes soupirs iront à leur divin séjour;
Car la prière ailée est la douce colombe
Qui porte au paradis nos messages d'amour.

Priez tous, car Dieu vient à tous ceux qui l'appellent
Innocents ou pécheurs marchant le front courbé:
C'est lui qui tend la main quand un homme est tombé,
Et c'est lui qui soutient les enfans qui chancellent.

Priez: pour lui porter votre encens précieux,
Tous vos anges gardiens déjà battent des ailes:
Et, pour vous écouter, cœurs simples et fidèles,
Jésus, qui fut enfant, se penche dans les cieux.

MME. A. SÉGALAS.

LE PETIT FRÈRE.

Tantôt notre mère est sortie
En disant : je vais revenir.
Et moi, depuis qu'elle est partie,
Près de vous j'ai dû me tenir.
Je ne puis, pour vous satisfaire,
Vous porter encor dans mes bras . . .
Ne pleurez-pas mon petit frère,
Petit frère, ne pleurez-pas !

Que voulez-vous que je vous donne ?
Faut-il vous montrer le beau jour,
Ou, sur la vitre qui résonne,
Imiter le bruit du tambour ?
Quoi, monsieur, rien ne vous fait taire ?
Cessez bien vite, ou je m'en vas,
Ne pleurez-pas mon petit frère,
Petit frère, ne pleurez pas !

Je sais une histoire bien belle ;
Taisez-vous, je vous la dirai.
Je sais une chanson nouvelle ;
Taisez-vous, je la chanterai,
De cris, de pleurs et de colère,
Méchant, vous devez être las !
Ne pleurez-pas mon petit frère,
Petit frère, ne pleurez pas !

Que faire, à moins que je ne prie ?
Voyez, je me mets à genoux
Devant cette Vierge Marie,
Qui porte un enfant comme vous.

O bonheur ! voici notre mère ;
L'entendez-vous hâter ses pas ?
Ne pleurez-pas mon petit frère,
Petit frère, ne pleurez pas !

MME. A. TASTU.

PIGEON-VOLE.

Je ne veux pas vieillir, l'avenir me désole ;
Comme on doit s'ennuyer alors qu'on a quinze ans !
Moi, je cours tout le jour, je joue à pigeon-vole,
Et maman prend plaisir à mes jeux innocents.

Je ris, lorsqu'à ma sœur je fais donner un gage,
Et qu'au nom d'un oiseau sa main ne vole pas,
Puis, j'instruis ma poupée, et lui dis d'être sage,
Pour que Dieu nous bénisse et nous parle tout bas.

Mais quand on a quinze ans, dites, que doit-on faire ?
On ne peut plus courir dans les prés et les bois,
Le front doit être pâle et le regard sévère :
On a, comme un vieillard, des larmes dans la voix.

Adieu, mon écureuil, et toi, ma bonne chèvre,
Tu ne prendras plus part à mes jeux enfantins.
Tu n'approcheras plus ta mamelle à ma lèvre,
Après avoir brouté des fleurs dans mes deux mains.

Quand j'aurai mes quinze ans, je ne devrai plus rire ;
Maman ne pourra plus me bercer sur son cœur ;
J'aurai, soir et matin, de grands livres à lire
Et deviendrai souffrante, ainsi qu'a fait ma sœur.

A quinze ans la gaîté disparaît et nous quitte ;
Durant les soirs d'hiver s'il vient quelqu'un vous voir,
Ceux qui vous embrassaient en vous voyant petite
A peine à vos côtés osent venir s'asseoir.

Ainsi qu'a fait ma sœur, quelquefois à la brune
J'irai seule pleurer sur le bord d'un ruisseau,
Et là je confierai mes chagrins à la lune
Quand elle vient mirer son front pâle dans l'eau.

Et toi, mon petit chien, qui traînais ma voiture,
Et que j'ai vu grandir auprès de mon berceau,
Nous n'irons plus tous deux courir à l'aventure,
Tu ne mangeras plus ta part de mon gâteau.

Mon Dieu ! console-moi, c'est ta sainte parole ;
Tu chéris le jeune âge et bénis les enfants ;
Que quelquefois encor je joue à pigeon-vole,
Et que bien lentement j'arrive à mes quinze ans.

MARIA DU BOST.

L'ENFANCE.

A BLANCHE ***.

OH ! vous avez raison : à quoi bon se hâter
Quand un âge est si beau, si pur, de le quitter
Pour un autre âge qu'on ignore ?
L'ardent midi plus tard arrivera pour vous ;
Mais vous le devinez les rayons les plus doux
Brillent au lever de l'aurore.

Restez encore enfant, courez, jouez toujours ;
Soyez la fleur d'Avril, la fleur des meilleurs jours,

La violette, la pervenche ;
Gardez à vos amis ce trésor de gaîté,
Cet ensemble de grâce et de simplicité
Qu'on nomme la petite Blanche.

Laissez-nous nos plaisirs, nos rêves, nos tourments,
Et prolongez en paix les rapides moments
De votre enfance radieuse.
Votre âge est un flambeau rayonnant de clarté,
Plus l'âme s'en éloigne et plus la vérité
Devient sombre et mystérieuse.

Quittez le papillon dont l'éclat vous séduit
Pour une demoiselle, émeraude qui luit
Sur les roseaux des marécages ;
Volez plus loin ! allez, revenez tour à tour,
Vos blonds cheveux au vent, et fière tout un jour
D'un chapelet de fleurs sauvages.

Puis, rouge de fatigue, au seuil de la maison,
Tandis que les senteurs de la jeune saison
Arrivent à vous par bouffées,
Écoutez ces récits qu'on n'inventerait pas,
Et que le bon Perrault, jadis, apprit tout bas.
De la bouche même des fées.

Dans ce livre chéri, vous vous en souvenez,
Quelques pauvres petits, au bois abandonnés,
Après des angoisses sans nombre,
Échappés par la ruse à l'Ogre qui les suit,
Errent à l'aventure et frissonnent au bruit
D'un pas qui chemine dans l'ombre.

Ce pas, vous l'entendez, ô Blanche, c'est le temps,
L'Ogre que vous fuyez et qui dans peu d'instants

S'applaudira de sa capture.
Dieu! s'il se reposait!... s'il cherchait à dormir!
Si vous pouviez aussi l'approcher sans frémir,
Et lui dérober sa chaussure!...

Car—vous avez raison, à quoi bon se hâter
Quand un âge est si beau, si pur, de le quitter
Pour un autre âge qu'on ignore?
L'ardent midi bientôt arrivera pour vous;
Mais, vous le devinez, les rayons les plus doux
Brillent au lever de l'aurore.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

A LA MÊME.

LE maître a dit: "Sans qu'on l'abrite,
"Parmi les herbes du vallon
"Quand la plante est toute petite,
"Elle ne craint pas l'aquilon.

"Mais, dès qu'elle croît et s'élève,
"Il faut un appui protecteur,
"Ou le vent la brise et l'enlève
"Avant qu'elle ait porté sa fleur.

"De même en sa seule innocence
"L'enfant peut trouver un secours;
"Mais au temps de l'adolescence
"Je prévois l'orage et j'accours,

"Vous faire un appui salutaire
"Contre tous les vents du chemin."
O Blanche, voilà le mystère
Du jour qui se lève demain.

Dieu vient à vous, petite plante,
Vous soutenir, vous protéger!
Il songe à la saison brûlante,
Il songe à l'heure du danger.

Ah! vous pouvez grandir encore
Sans craindre l'ouragan jaloux.
Liseron, demain à l'aurore
La force du chêne est à vous.

H. Violeau.

A Mlle. FANNY DE P.

O vous que votre âge défend,
Riez! tout vous caresse encore.
Jouez! chantez! soyez l'enfant!
Soyez la fleur! soyez l'aurore!

Quant au destin, n'y songez pas.
Le ciel est noir, la vie est sombre.
Hélas! que fait l'homme ici-bas?
Un peu de bruit dams beaucoup d'ombre.

Le sort est dur, nous le voyons.
Enfant! souvent l'œil plein de charmes
Qui jette le plus de rayons
Répand aussi le plus de larmes.

Vous, que rien ne vient éprouver,
Vous avez tout! joie et délire,
L'innocence qui fait rêver,
L'ignorance qui fait sourire.

Vous avez, lis sauvé des vents,
Cœur occupé d'humbles chimères,
Ce calme bonheur des enfants,
Pur reflet du bonheur des mères.

Votre candeur vous embellit,
Je préfère à tout autre flamme
Votre prunelle que remplit
La clarté qui sort de votre âme.

Pour vous ni soucis, ni douleurs.
La famille vous idolâtre,
L'été, vous courez dans les fleurs;
L'hiver, vous jouez près de l'âtre.

La poésie, esprit des cieux,
Près de vous, enfant, s'est posée;
Votre mère l'a dans ses yeux,
Votre père dans sa pensée.

Profitez de ce temps si doux!
Vivez!—La joie est vite absente;
Et les plus sombres d'entre nous
Ont eu leur aube éblouissante.

Comme on prie avant de partir,
Laissez-moi vous bénir, jeune âme,
Ange qui serez un martyr!
Enfant qui serez une femme!

VICTOR HUGO.

LE PETIT SAVOYARD.

CHANT PREMIER.

LE DÉPART.

PAUVRE petit, pars pour la France;
Que te sert mon amour? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici dans la souffrance:
Pars, mon enfant; c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire:
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve, on perd la force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? Chez des pauvres aussi;
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Vois-tu ce grand chêne là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère;
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense:
Que je vais prier Dieu pour toi!...

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir?...
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi ; nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant :
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant !

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne ;
Prie, et demande au riche, il donne au nom de Dieu ;
Ton père le disait : sois plus heureux, adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines :
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

CHANT II.

PARIS.

J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir,
Voyez, la neige tombe et la terre est glacée ;
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée...
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent;
Donnez, peu me suffit, je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain:
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines:
Eh bien! moi je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire:
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai:
Ma voix tremble de froid; eh bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit,
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée!
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit quand j'ai fui ta demeure:
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas! et tout petit faudra-t-il que je meure,
Sans avoir rien gagné pour toi?...

Non, l'on ne meurt pas à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer? que puis-je attendre enfin?...
J'avais une marmotte, elle est morte de faim.

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;
Lorsqu'une douce voix à travers la tempête
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

"Qu'il vienne à nous celui qui pleure,"
Disait la voix, mêlée au murmure des vents ;
"L'heure du péril est notre heure,
"Les orphelins sont nos enfants."

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère ;
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit à leurs doigts
Briller la croix d'argent, au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

CHANT III.

LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin de la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant . . . il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier ;
Il a mis ce matin la bure du dimanche ;
Et dans un sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà . . . tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage ;
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours,
Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive, il regarde . . . mais quoi ?
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ;
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi . . .

La porte cède, il entre ; et sa mère attendrie,
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie :
N'est-ce pas mon fils qui revient ?

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle,
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.

Mais lui : De votre enfant vous étiez éloignée ;
Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;
Vivez, je suis grandi, vous serez bien soignée,
Nous sommes riches pour longtemps.

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine,
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

" C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
" Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
" Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
" Appelaient mon fils de si loin.

" C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
" Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
" Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent,
" Nos fils s'en vont tout seuls . . . et reviennent enfin.

" Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
" Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
" Elle mourrait sans toi."—L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant: Que le bon Dieu vous fasse de longs jours!

A. Guiraud.

LE PRINTEMPS DU PAUVRE ENFANT.

Oh! comme l'hiver était dur!
Combien j'ai vu souffrir ma courageuse mère!
Combien j'ai déploré, dans notre asile obscur,
Mon impuissance et sa misère!

Cependant nous avons vécu,
Nous avons traversé cette saison terrible;
Une providence visible
A nos pressants besoins chaque jour a pourvu.

Et voici maintenant qu'a cessé la froidure,
Voici revenir le printemps,
Et la douce chaleur, et la fraîche verdure,
Nouveaux bienfaits de Dieu pour les pauvres enfants.

Soleil, dont la chaleur doucement me pénètre,
Que tu me fais plaisir, que tu nous fais de bien!
Près de sa petite, fenêtre;
Maman va se chauffer sans qu'il en coûte rien.

Tes rayons sont pour tout le monde,
Tu n'exiges nul prix pour tes nouveaux bienfaits,
Et tu verses les feux de ta clarté féconde
Sur la cabane et le palais.

La commune fontaine, ouverte à l'indigence
Ne présentera plus ses arides glaçons;
Librement nous y puiserons
Cette eau, premier besoin qu'ignore l'opulence.

Que ce printemps nouveau nous promet de douceurs,
Que j'aime ce naissant feuillage,
Le pauvre se console en dormant sous l'ombrage,
Bercé par le zéphir que parfument les fleurs.

Et voici près de ma croisée
Les bons petits oiseaux qui vont faire leurs nids;
Ils ne me fuiront pas, car la saison passée,
Alors qu'ils avaient faim, mon pain les a nourris.

Il faut si peu pour satisfaire
Aux modestes besoins du petit passereau!
Tout pauvre que je suis, hélas! dans ma misère,
J'avais encor de quoi secourir un oiseau.

Que grâce en soit rendue au Dieu de la nature,
Qui veille sur tous ses enfants,
Au Dieu qui donna la pâture
A l'insecte, au lion, aux faibles, aux puissants.

Dieu qui m'as conservé ma mère,
Dieu qui m'as exaucé lorsque je t'ai prié,
Quand tu rends le printemps aux pauvres de la terre,
Que ton nom soit glorifié!

DE JUSSIEU.

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O PÈRE qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux, dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître!

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare;
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet ;
La chèvre s'attache au cytise;
La mouche au bord du vase, puise
Les blanches gouttes de mon lait ;

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don,
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom, des anges redouté.
Un enfant même est écouté,
Dans le chœur qui te glorifie !

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité,
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse!

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi.

A. DE LAMARTINE.

HYMNE DU MATIN.

L'OISEAU chante et l'agneau bêle,
L'enfant gazouille au berceau,
La voix de l'homme se mêle
Aux bruits des vents et de l'eau.
L'air frémit, l'épi frissonne,
L'insecte au soleil bourdonne;
L'airain pieux qui résonne
Rappelle au Dieu qui le donne,

Ce premier soupir du jour;
Tout vit, tout luit, tout remue.
C'est l'aurore dans la nue,
C'est la terre qui salue
L'astre de vie et d'amour.

A. de Lamartine.

LE NID DE FAUVETTE.

Je le tiens ce nid de fauvette!
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris!

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'est en vain:
Vous n'avez pas encore d'ailes,
Comment vous sauver de ma main?

Mais, quoi! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Eh ! je serais assez barbare,
Pour vous arracher vos enfans !
Non, non, que rien ne vous sépare ;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage
Pour former des sons aussi doux ;

Et moi dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

ADIEUX A UN RUISSEAU.

CHARMANT ruisseau, vous fuyez cet ombrage
Et ce vallon protégé par les cieux,
Comme si l'on pouvait être, ailleurs plus heureux.
Vous avez tort de quitter ce bocage
Et ces bords paisibles et purs.
Imprudent, vous courez aux cités d'où j'arrive !
Ah ! pendant vos succès futurs,
Vous regretterez cette rive
Et vos rochers déserts et vos antres obscurs.
Sans retour, onde fugitive,
On vous voit renoncer à des charmes si doux !
Je ne ferai pas comme vous.

COMTE ANATOLE DE MONTESQUIOU.

LES FLEURS.

Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Aux doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là, croît l'œillet si fier de ses mille couleurs ;
Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille,
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin,
Le lis tout éclatant des feux purs du matin,
Le tournesol, géant de l'empire de flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore ;
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix :
Ta fleur, moins célébrée, a pour moi plus de charmes ;
L'aurore te forma de ses plus douces larmes.
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs ; ami du malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie ;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie ;
Et le sage indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

Michaud.

IDYLLE A LA VIOLETTE.

O fille du printemps ! douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ces gazons tu remplis ce bocage
De tes parfums délicieux.

Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour !
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour.

Mais ne redoute pas cette main généreuse :
Sans te cueillir, j'admire ta fraîcheur ;
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.

Ah ! comme ton parfum, dont la suave odeur
S'exhale dans les airs sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur !

Timide comme toi, je veux dans ma retraite
Et dans l'oubli passer mes jours ;
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète ?

Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon âme satisfaite ;
Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète.

L'avenir m'oubliera ; mais, chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant ce monde à ce que j'aime,
Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux.

Oui, comme toi, cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ses vallons déserts,
J'y viens rêver, et soupirer ces vers,
Qui ne doivent rien à l'étude.

MME. LA COMTESSE D'HAUTOUL.

LA ROSE.

Mais, au souffle embaumé des brises matinales,
Déployant de son sein les couleurs virginales
Emblême ravissant de pudeur et d'amour,
La rose, au front de mai, vient briller à son tour.
Salut, reine des fleurs ! salut, vermeille rose !
A peine le matin a vu ta fleur éclose,
Que les jeunes zéphirs, d'un doux zèle emportés,
Racontent ta naissance aux bosquets enchantés ;
Et le printemps ravi, que ton éclat décore,
Te remet la couronne et le sceptre de Flore.
Oh ! tu mérites bien la douce royauté
Que la main du printemps décerne à la beauté !
N'es-tu pas de l'amour le riant interprête,
L'ornement de la vierge, et l'amour du poète ?
O fleur ! tu fais briller d'un éclat enflammé
Le sein vermeil et frais du printemps parfumé,
Au front de la pudeur tu souris et reposes,
Et le char du matin est rougi de tes roses.
Mais, hélas ! combien peu vont durer ses couleurs !
L'aube en vain lui versa le tribut de ses pleurs ;
Deux soleils, en passant, ont hâté sa vieillesse ;
Ce matin riche encor de grâce et de jeunesse,
Elle était du jardin l'espérance et l'amour ;
Mais la rose a vieilli dans l'espace d'un jour.
De cette tête, en vain par les grâces ornée,
Le soir j'ai vu tomber la couronne fanée :
Et les zéphirs ingrats, sur les gazons fleuris,
De la rose, à mes pieds, ont roulé les débris.

CHÊNEDOLLÉ.

LA FILLE DU CIMETIÈRE.

QUELLE est cette fille qui passe
D'un pied léger, d'un air riant ?
Dans son sourire que de grâce,
De bonté dans son œil brillant ?
Elle est modeste et désespère
Ses compagnes par sa fraîcheur ;
Sa beauté fait l'orgueil d'un père...
C'est la fille du fossoyeur.

Claire habite le cimetière.
Ce qu'au soleil on voit briller,
C'est sa fenêtre, et sa volière,
Qu'on entend d'ici gazouiller.
Là-bas voltigent sur les tombes
Un couple éclatant de blancheur,
A qui ces deux blanches colombes ?
A la fille du fossoyeur.

On l'entend rire dès l'aurore
Sous les lilas de ce bosquet
Où les fleurs humides encore,
A sa main s'offrent en bouquet.
Là, que les plantes croissent belles !
Que les myrthes ont de vigueur !
Là toujours des roses nouvelles
Pour la fille du fossoyeur.

Sous son toit, demain, grande fête,
Son père va la marier,
Elle épouse, et la noce est prête,
Un jeune et beau ménétrier.

Demain, sous la gaze et la soie ;
Comme en dansant battra son cœur !
Dieu donne, enfants, travail et joie
A la fille du fossoyeur !

Béranger.

LA VIE DE LA CAMPAGNE.

Heureux qui, de ses mains rustiques
Traçant de modestes sillons,
Loin des tempêtes politiques
Vit inconnu dans ces vallons !

Du mûrier cher à sa patrie
Il nourrit au fond de ses toits
Les vers changeants, dont l'industrie
Fit un tissu digne des rois.

Des fleurs que lui-même il cultive
L'abeille extrait son doux trésor,
Et de l'arbre où fleurit l'olive
Il fait couler de longs flots d'or.

Le chaume où s'élèvent ses gerbes,
Un épi, dit plus à ses yeux
Que l'éclat des cirques superbes
Dont Rome avait orné ces lieux.

De ces lieux même il sait à peine
Les mémorables changements ;
A ses pieds la grandeur romaine
Étale en vain ses monuments.

Qu'importe à sa douce ignorance?
Il bannit les vœux indiscrets.
Sur les bords qu'aima son enfance
Il vieillit et meurt sans regrets.

Puissé-je ainsi, loin des orages
Qui m'ont si longtemps agité,
Vivre et mourir sur ces rivages
Où mes aïeux ont habité!

FONTANES.

SPECTACLE RASSURANT.

Tout est lumière, tout est joie.
L'araignée au pied diligent
Attache aux tulipes de soie
Ses rondes dentelles d'argent.

La frissonnante Libellule
Mire les globes de ses yeux
Dans l'étang splendide où pullule
Tout un monde mystérieux!

La rose semble, rajeunie,
S'accoupler au bouton vermeil;
L'oiseau chante plein d'harmonie
Dans les rameaux pleins de soleil.

Sa voix bénit le Dieu de l'âme
Qui, toujours visible au cœur pur,
Fait l'aube, paupière de flamme,
Pour le ciel, prunelle d'azur!

Sous les bois où tout bruit s'émousse,
Le faon craintif joue en rêvant;
Dans les verts écrins de la mousse
Luit le scarabée, or vivant.

La lune au jour est tiède et pâle,
Comme un joyeux convalescent;
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale
D'où la douceur du ciel descend!

La giroflée avec l'abeille
Folâtre en baisant le vieux mur;
Le chaud sillon gaiement s'éveille,
Remué par le germe obscur.

Tout vit et se pose avec grâce,
Le rayon sur le seuil ouvert,
L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,
Le ciel bleu sur le coteau vert!

La plaine brille heureuse et pure;
Le bois jase; l'herbe fleurit...
Homme! ne crains rien! la nature
Sait le grand secret, et sourit.

VICTOR HUGO.

LA MÈRE ET SES DEUX FILS.

ÉCOUTEZ un mot, mes amis,
Qui me paraît beau de tendresse.
D'une veuve entre ses deux fils,
L'un de huit ans, l'autre de dix,
Les soins se partageaient sans cesse.
A leur tour ces objets chéris,

A celle qui les intéresse,
Rendaient caresse pour caresse.
“ Maman lui dit un jour l'aîné,
Vous m'avez sûrement donné
Des preuves d'un amour extrême ;
Malgré tout votre attachement,
Vous ne pouvez pas, cependant,
M'aimer autant que je vous aime.
Quoi ! mon fils, de mes sentiments
Méconnais-tu le caractère ?
Non ; mais vous avez deux enfans ;
Moi, je n'ai qu'une seule mère.

PH. LAMADELEINE.

LA PETITE VOYAGEUSE.

MON chardonneret s'est sauvé,
Et m'a fait songer au voyage,
Mère, je veux quitter ma cage,
Moi qui suis ton oiseau privé.

Allons bien loin . . . plus loin encore !
La terre est pleine de bouquets ;
Viens . . . je veux cueillir des bluets
Dans tous les blés que le ciel dore.

Je bondirai par les sillons,
Légère avec ma blanche robe,
Et sur toutes les fleurs du globe
J'irai prendre des papillons.

Voilà ce que tu dis, ma folle aux pieds agiles,
Tu veux courir toujours ; car nos enfants joyeux
Qui, sveltes et légers, vont par bonds gracieux
Et par fougueux élans, sont les chevreuils des villes !

Mais tu ne sais pas, toi, comme le monde est grand :
Ce sont des mers, des cieux, à fatiguer, ma belle,
Les voiles d'un vaisseau, l'aile d'une hirondelle ;
Des chemins à lasser les pieds du Juif errant !

Puis, ce sont des enfants sans nombre ;
Le petit Nègre couleur d'ombre,
L'Arabe au reflet de vermeil ;
Figures noires ou cuivrées,
Peintes dans leurs mille contrées
Avec le pinceau du soleil.

Là c'est la petite Créole,
Dans son hamac, berceau qui vole :
Elle dort sur ce doux chevet,
Couverte de gaze légère,
Et semble, sous la moustiquaire,
Un colibri dans un filet.

Elle a son nègre qui ramasse
Son mouchoir et sa calebasse ;
Pour elle, des plongeurs tremblants
Pêchent du corail sous les ondes,
Et l'océan, roi des deux mondes,
Vient baiser ses petits pieds blancs.

Ailleurs c'est l'enfant du sauvage
Il n'a que sa hutte au rivage,
Et que le soleil pour manteau ;
Son hochet est un coquillage,
Il porte une robe en plumage,
Ainsi que le petit oiseau.

Le pauvre ignorant, je te jure,
N'a pour livre que la nature :

Il épelle, faible écolier,
Ce livre plein de grandes choses,
Écrit sur les feuilles des roses
Et sur les feuilles du palmier.

Le sol, l'enfant, le cadre et le tableau, tout change,
Tout, excepté le cœur des mères : va, mon ange,
Dans la case ou la tente, aux mornes, au Carmel,
Dans la froide Russie ou dans l'Inde fleurie,
Les amours maternels ont la même patrie,
Ils viennent tous du ciel.

Tu dis encor : Partons. Viens donc, mon intrépide,
Voir la Suisse, ses monts, ses prés, jardins d'Armide,
Et ses filles au corset noir ;
Voir Schaffhouse, le Rhin, ce lion qui la garde ;
Lucerne, qui toujours dans son lac se regarde,
Comme une coquette au miroir.

Tu verras la cascade immense, échevelée,
Comme un fleuve de l'air tomber dans la vallée.
La nature à l'enfant parle toujours un peu,
Et ta prière, au ciel, montera plus fervente,
Quand tu contempleras la montagne géante,
Ce piédestal si grand qu'il semble attendre Dieu.

Tu verras les torrents bondissants jusqu'aux plaines,
Et tu sauras plus tard que nos passions vaines
Ont, hélas ! le même courant ;
Mais pour franchir leurs flots qui bouillonnent sans cesse,
Il faut que nous jetions en travers la sagesse,
Ainsi qu'un pont sur le torrent.

Tu graviras les monts, et, te montrant leur chaîne
Et l'immense horizon, je te dirai : Ma reine,

Dieu t'a donné ces lacs, ces Alpes, ces bois frais,
Il est riche et prodigue, il donne sans mesure:
Le tout petit enfant a la grande nature,
Le petit roitelet a les vastes forêts.

Tu verras les glaciers nacrés, pleins de merveilles,
Les vallons à tes pieds, te montrant leurs corbeilles,
Et le printemps t'ouvrant les bras.
C'est ainsi, vois-tu bien, que la vieillesse avance
Sur un sommet de neige, et regarde l'enfance
Qui germe et qui fleurit en bas.

Mais tu voudrais dans l'air suivre, chère infidèle,
L'hirondelle ou la nue!.. O mon papillon frêle!..
Va, je sais quelque chose au plus rapide essor,
C'est la pensée, enfant, qui va plus vite encor
Que le léger nuage et la vive hirondelle!

Fais un double voyage, et dans l'horizon bleu
Que ta pensée, ouvrant ses deux ailes de feu,
Vole au Seigneur: c'est là l'unique voyageuse
Qui connaisse du ciel la route lumineuse,
Et c'est le seul oiseau qui vole jusqu'à Dieu!

Mme. A. Ségalas.

SONNET.

Enfants napolitains, accourez, l'orgue chante:
C'est la boîte aux concerts, aux sonores tuyaux;
C'est l'orgue d'Italie, à la voix si vibrante:
On dirait d'une cage où jasent mille oiseaux.

Venez, puisque aujourd'hui l'harmonie ambulante
S'arrête à votre porte, et dit les airs nouveaux;
Répétez ces refrains que votre chant brillante;
Car Dieu mit la cadence au fond de vos berceaux.

Vous êtes nés chanteurs ainsi que la fauvette,
Enfants italiens; votre voix fraîche et nette
Est un clavier perlé, plein de merveilleux sons.

Sous votre ciel, tout est mélodie et lumière!
Mais l'orgue est déjà loin... Rentrez dans la chaumière,
Ce nid de rossignols, tout rempli de chansons.

Mme. A. Ségalas.

LA PETITE VIEILLE.

Le carnaval a mis ses paillettes qui brillent,
Son fard, ses oripeaux que l'on suit à grand bruit,
Et tous ses masques noirs où les regards scintillent
Comme les étoiles, la nuit.

Avec rires et chants la foule est accourue,
Et les sages d'hier passent en divaguant;
Viens voir le carnaval qui reluit dans la rue
Avec son soleil de clinquant!

Viens vite... où donc es-tu, ma charmante lutine?
Mais que vois-je! une vieille, au casaquin soyeux,
Aux cheveux tout couverts de poudre blanche et fine,
Cette neige de nos aïeux!

Vous ressemblez, madame, à mon enfant candide:
C'est bien son air naïf, ses yeux au doux rayon;
Cette petite vieille est une chrysalide
Qui doit cacher mon papillon.

Votre peau satinée a le duvet des pêches ;
Votre costume sort d'un tiroir du vieux temps,
Mais vos grâces d'enfant sont prises toutes fraîches
Dans la corbeille du printemps.

Marquise, vous voulez paraître grave et sage ;
Sous un rouge de cour voiler votre candeur ;
Vous avez à la fois le fard sur le visage,
Et l'innocence dans le cœur.

Sous votre mante noire et ses hautes dentelles,
Votre corps si léger, qui glissait et volait,
Se fait roide et pesant : on dirait d'un filet
Où vous laissez prendre vos ailes.

En quittant le hochet qui vous séduit encor,
Il vous faut la béquille, et votre pas chancelle ;
Mais vos souliers de vieille, à larges boucles d'or,
Renferment deux pieds de gazelle !

Mais partons, ô marquise ; au loin tout est chanson...
Une chaise à porteurs sera votre équipage,
Et vous y pèserez comme un petit pinson
Que l'on porte dans une cage.

Nous verrons le pierrot et l'arlequin joyeux ;
La folie, en sonnant, viendra sur ton passage,
Le grelot à la main, la paillette au corsage,
Et l'étincelle dans les yeux !

Oh ! courons, me dis-tu, car après la journée,
Adieu le carnaval et mes masques chéris !
O l'innocente vieille ! hélas ! toute l'année,
Le carnaval dure à Paris !

Des arlequins sans batte et sans pourpoint de soie,
Esprits aux cent couleurs, sont parfois nos héros;
Et plus d'une folie en passant nous coudoie,
Sans faire sonner ses grelots!

Tous les masques (un jour vous le saurez, madame,)
Ne sont pas en carton, en soie, en velours noir;
Le visage, qui doit en être le miroir,
Est souvent le masque de l'âme.

Mme. A. Ségalas.

A L.

Toute espérance, enfant, est un roseau,
Dieu dans ses mains tient nos jours, ma colombe;
Il les dévide à son fatal fuseau,
Puis le fil casse et notre joie en tombe:
Car dans tout berceau
Il germe une tombe.

Jadis, vois-tu, l'avenir pur rayon,
Apparaissait à mon âme éblouie,
Ciel avec astre, onde avec l'alcyon,
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie;
Cette vision
S'est évanouie!

Si, près de toi, quelqu'un pleure en rêvant,
Laisse pleurer sans en chercher la cause.
Pleurer est doux, pleurer est bon souvent
Pour l'homme, hélas! sur qui le sort se pose.
Toute larme, enfant,
Lave quelque chose.

Victor Hugo.

LE BAL D'ENFANTS.

Quels regards triomphants !
C'est donc le jour du bal, des fleurs, de la dentelle ? . . .
Viens, mêts tes vêtements de papillon, ma belle.
Surtout moi, je défends
Les bijoux à ton front ; ce n'est pas là leur place :
La candeur, la gaîté, la fraîcheur et la grâce,
C'est l'écrin des enfants.

Tes bouquets éphémères,
Tes rubans de satin, ta tunique aux grands plis
Tout est blanc ; voilà bien ta corolle de lis.
Moi, je ne songe guères
Aux couronnes de bal, aux joyaux, aux splendeurs,
Quand je t'ai près de moi : les enfants sont les fleurs,
Et les brillants des mères.

Viens . . . oh ! quels joyeux cris,
Quel bal bruyant ! On danse, on rit, on rit encore ;
Chez les enfants la joie a son grelot sonore.
Frais danseurs, nains chéris,
Gais oiseaux, vous avez vos plumes les plus belles ;
Vous êtes tout brillants, tout légers et tout frêles,
Mes petits colibris !

O charmants infidèles,
Vous nous oubliez, vous ! mais dans ces tourbillons,
Nos yeux suivent le vol de nos chers papillons ;
Nos âmes maternelles
S'y suspendent : quels pas légers, capricieux !
Mes petits séraphins, même en quittant les cieux,
Vous gardez donc vos ailes ?

Toi, jeune et frais esprit,
Joyeuse enfant, comme eux, jette aussi par volées
Ton beau rire argentin, plein de notes perlées.
Le plaisir se flétrit,
Et nous rions mal, nous ; mais, en attendant l'heure
Où les déceptions t'apprendront comme on pleure,
Apprends-nous comme on rit !

Sous les lustres de flammes,
On voit s'épanouir des beautés de six ans :
Que leurs cœurs sont heureux ! ce sont bien des enfants !
Mais, dans leurs jeunes âmes,
Le lever de l'orgueil vient poindre doucement,
Et pour leurs yeux coquets les miroirs sont d'aimant ;
Ce sont déjà des femmes.

Comme de jeunes faons,
Bondissez, petits fous, qu'aucun chagrin n'effleure ;
Demain est loin, dansez sans compter avec l'heure,
Sans voir les pas du temps.
Demain, c'est là le mot des hommes ; mot étrange,
Tout chargé de soucis ; mais aujourd'hui, mon ange,
C'est le mot des enfants !

MME. A. SÉGALAS.

L'ENFANT BÉNI.

A MARIE B.

PUISQUE la Vierge vous défend,
On va là-bas, mon doux enfant,
Vous chercher des choses jolies,
Les fuseaux, les perles polies,
Qu'on donne aux anges d'ici-bas ;
Vous en aurez : ne criez pas !

Laissez couver le feu qui dort;
Jouez loin de ses rayons d'or:
Il consumerait vos dentelles
Et vous, nos espérances belles!
Le feu ne doit pas se toucher;
Il ne vient que trop nous chercher!

En prière il faut vous tenir,
Pour m'entendre au loin revenir,
Gardez-vous d'ouvrir à personne?
Aussi fort que la cloche sonne,
Quand même ce serait le roi:
N'ouvrez qu'à Dieu! n'ouvrez qu'à moi!

La Vierge aime à suivre des yeux
L'âme qu'elle a bercée aux cieux;
Et quand votre mère est sortie,
Près de l'enfant Jésus blottie,
Vous n'avez qu'à bien écouter;
Votre âme l'entendra chanter!

Mme. Desbordes-Valmore.

LA PETITE FILLE.

Allons, dans les jardins, suis tes compagnes blondes,
Enfant, va te mêler aux tournoyantes rondes,
Et les mains dans les mains, dansez, sautez, riez,
Ou bien saisis ta corde, et bondis intrépide;
Forme ce double tour qui passe si rapide
Sous tes deux petits pieds.

J'aime tes mouvements si souples quand tu joues;
J'aime à voir les couleurs qui nuancent tes joues;

Tes pas légers, glissant sur les gazons foulés,
Ta bouche qui sourit, et ta grâce ingénue,
Et tes cheveux tombant sur ton épaule nue,
Tout blonds et tout bouclés.

Tout est céleste en toi ; l'enfant candide et rose,
Nouveau venu du ciel, en garde quelque chose ;
Un regard d'ange luit dans ton bel œil d'azur ;
Ta voix faible n'est pas encor la voix humaine ;
Ton corps si petit semble appartenir à peine
A notre monde impur !

Eh quoi ! tu viens à moi les yeux en pleurs ! Ta mère
T'aura parlé peut-être avec un ton sévère ?
Est-ce un jeu qu'on défend, un devoir imposé ?
Est-ce un oiseau captif qui t'échappe et s'envole,
Une leçon bien longue à dire dans l'école,
Quelque jouet brisé ?

Tu devrais les bénir, ces larmes passagères ;
Car le bon Dieu t'a fait des peines si légères !
Qu'une image, une fleur, un rien frappe tes yeux,
Qu'une petite amie arrive et te console,
Tes pleurs vont s'arrêter, et puis, rieuse et folle,
Tu vas courir aux jeux !

Chaque année en fuyant doit leur ôter des charmes,
Attrister à la fois ton sourire et tes larmes,
T'avancer pas à pas dans ce monde souffrant,
Apprendre quelque chose à ta jeune ignorance,
Puis enlever un peu de joie et d'innocence
A ton beau front d'enfant.

Oh ! cours dans les jardins, lance l'escarpolette
Jusqu'aux grands maronniers ; ou bien fais la toilette

De ta poupée aux yeux d'émail, au frais chapeau ;
Ou lance ce volant qui glisse entre les branches,
Et que tu vois dans l'air, avec ses plumes blanches,
Passer comme un oiseau !

Tu connaîtras plus tard nos amères pensées,
Les ennuis, les dégoûts de nos âmes lassées,
Nos chagrins de fortune, ou d'orgueil, ou d'amour ;
Notre sommeil troublé, nos rêves fantastiques,
Où passent chaque soir sous des traits chimériques
Tous nos soucis du jour.

Tes nuits n'ont maintenant que de riants mensonges ;
Des souvenirs de jeux viennent dorer tes songes ;
Sur tes beaux yeux un doux sommeil vient se poser,
Lorsqu'on ne t'a pas dit quelque parole austère,
Quand ta prière est faite, et quand ta bonne mère
T'a donné son baiser.

Comme il va s'écouler, ton âge d'innocence !
Adieu rire éclatant et jeune insouciance,
Et folâtres pensers, rayonnant dans l'esprit !
Tout cela fuit avec nos premières journées,
Et, comme le visage, au souffle des années,
L'âme aussi se flétrit !

Oh ! retourne bien vite à la ronde bruyante !
Tu vas grandir . . . qui sait, la gloire scintillante
Peut mettre son étoile à ton front triomphant.
Tu pourras devenir belle à t'en rendre vaine,
Être, dans nos salons, enchanteresse et reine . . .
Mais plus jamais enfant !

MME. A. SÉGALAS.

SUR LE TOMBEAU D'UN PETIT ENFANT.

Vieux lierre, frais gazon, herbe, roseaux, corolles ;
Eglise où l'esprit voit le Dieu qu'il rêve ailleurs ;
Mouches qui murmurez d'ineffables paroles
A l'oreille du pâtre assoupi dans les fleurs ;

Vents, flots, hymne orageux, chœurs sans fin, voix sans nombre ;
Bois qui faites songer le passant sérieux,
Fruits qui tombez de l'arbre impénétrable et sombre ;
Étoiles qui tombez du ciel mystérieux ;

Oiseaux aux cris joyeux, vagues aux plaintes profondes ;
Froids lézards des vieux murs, dans les pierres tapis ;
Plaines qui répandez vos soufles sur les ondes ;
Mer où la perle éclot, terre où germe l'épi ;

Nature d'où tout sort ; nature où tout retombe,
Feuilles, nids, doux rameaux que l'air n'ose effleurer
Ne faites pas de bruit autour de cette tombe ;
Laissez l'enfant dormir et la mère pleurer !

Victor Hugo.

LES ENFANTINES.

O mes légers feuillets, quittez l'ombre et les voiles ;
Partez : vous ne pourrez briller
Comme les grands soleils et les belles étoiles,
Mes étincelles du foyer !
Allez vers les berceaux, les fronts aux blondes tresses,
Les enfants naïfs et rosés ;
Vers mes petits amis, chants tout pleins de caresses,
Volez comme autant de baisers !

Enfantine cherchez l'enfance gracieuse:
Ma *fée* aérienne, adieu,
Suis mon *fil de la vierge;* adieu, ma *voyageuse,*
Et mon *follet* au pied de feu.
Prenez l'essor, ouvrez vos ailes si petites,
Et voyagez en tourbillons:
Sur les enfants en fleur, qui parfument nos gîtes,
Voltigez, ô mes papillons!

De ces êtres si purs, allez, vous êtes dignes;
Mes hymnes, vous êtes comme eux,
Frêles comme des nains, mais blancs comme des cygnes,
Volez sous le ciel lumineux,
Non comme des feuillets que la gloire protége,
Des éclairs tout étincelants.
Des aiglons; mais ainsi que des flocons de neige,
Qui sont tout légers et tout blancs.

Oh! ce sont d'humbles chants! mais à l'enfant candide
Ils font connaître un Dieu puissant;
Ils n'ont qu'un vol d'un jour, mais dans ce vol rapide
Ils montrent le ciel en passant;
Ils ne renferment point des orages terribles,
Mais ils sont pleins d'un chaste feu,
Ce sont des grains d'encens, parfums imperceptibles,
Mais que je brûle devant Dieu.

Quand vous aurez grandi, troupe folle et nouvelle,
Petits enfants que j'aime tant,
Pensez à votre amie, et dites-vous: "c'est elle
Qui vint nous bercer en chantant;
Qui nous faisait rêver de l'ange, notre frère,
Du paradis tout merveilleux,
Et nous disait: Priez; les rêves de la terre
Sont les réalités des cieux."

Mais quand on est plus grand la vie est plus amère,
On est grave, on a d'autres soins;
On laisse le poète à la chanson légère;
On pense plus, on rêve moins!...
Et pourtant votre enfance étoilera ces pages;
Au doux passé vous sourirez,
Si vous trouvez ces chants dans un coin, pauvres sages,
Auprès de vos hochets dorés.

Pour toi, ce livre est plus qu'un hochet éphémère;
Pour toi, ma fille, ange adoré,
Cette voix de poète est une voix de mère:
Le chant est faible, mais sacré.
Quand je serai bien loin... quand tu seras plus grande,
Ces hymnes fleuris sous tes pas,
Humbles myosotis dont je fais ta guirlande,
Te diront: ne l'oubliez pas.

MME. A. SÉGALAS.

L'HIRONDELLE ET LE ROSSIGNOL.

PRÊTE à s'élancer, joyeuse,
Aux libres plaines des cieux,
L'hirondelle voyageuse
A la saison pluvieuse
Jetait un long cri d'adieu.

Sous un chêne solitaire,
Elle entend le rossignol,
Sa voix lui fut toujours chère;
Et la jeune passagère
Écoute, et suspend son vol.

Elle recueille, attentive,
L'accent qui cherche le cœur;
Mais ce chant qui la captive,
Dans sa mesure moins vive,
N'exprime plus le bonheur.

" A quoi rêvez-vous, dit-elle,
Les zéphirs sont au beau temps;
Sur la rive maternelle
Le doux printemps vous appelle
N'aimez-vous plus le printemps?

" —Sauvez-vous, pauvre petite,
Sans me demander pourquoi
J'ai choisi ce sombre gîte:
L'oiseleur, qu'en vain j'évite,
Vous l'apprendrait mieux que moi."

Alors, autour du grand chêne,
Elle entrevoit des réseaux.
Gémissante, et hors d'haleine,
Elle veut briser la chaîne
Du roi des petits oiseaux.

" Vous n'êtes pas assez forte,
Dit-il, mais consolez-vous,
Du monde il faut que tout sorte:
Dieu n'y plaça qu'une porte,
Et la mort l'ouvre pour tous.

" Si votre pitié naïve
Ne craint pas de nouveaux pleurs,
Cherchez, au bord de la rive,
Une feuille fugitive
Où sont gravés mes malheurs."

Sous l'ombre mystérieuse
La feuille alors murmura ;
Et, longtemps silencieuse,
Plus triste que curieuse,
L'hirondelle soupira.

" Adieu donc, s'écria-t-elle,
Puisqu'il faut partir sans vous !
Puisse une feuille nouvelle,
Quelque jour à l'hirondelle
Révéler un sort plus doux !"

MME. DESBORDES-VALMORE.

LA FEUILLE.

" DE ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?"—" Je n'en sais rien ;
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien,
De son inconstante haleine
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier."

A. V. ARNAULT.

LA FLEUR.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fus l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.
  La même faux nous moissonne,
Nous cédons au même dieu:
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.
  L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur.

Millevoye.

LE BLUET.

De nos guérets modeste fleur,
De ta corolle demi-close
S'exhale une suave odeur:
Joli bluet, d'où vient cette métamorphose?
—Ce matin par Chloé cueilli pour son bouquet,
Je m'y plaçai près de l'œillet,
Entre le jasmin et la rose;
Du doux parfum qui d'abord t'a surpris
Déjà tu devines la cause:
Rappelle-toi qu'à choisir ses amis
On gagne toujours quelque chose.

A. Naudet.

LA RENONCULE ET L'OEILLET.

La renoncule, un jour, dans un bosquet,
Avec l'œillet se trouva réunie :
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet...
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

BÉRANGER.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE.

Tandis que sa main droite achevait un tableau,
Certain professeur en peinture
Gourmandait sa main gauche, et disait : " La nature
T'a fait là, pauvre peintre ! un assez sot cadeau.
Jamais une esquisse, une ébauche,
Un simple trait peut-il partir de ma main gauche ?
Sait-elle tenir un pinceau ?"
Non, pas même un crayon ! Cependant, maladroite,
N'as-tu pas cinq doigts bien comptés ?
Pour faire en tout mes volontés,
Qu'as-tu de moins que ma main droite ?
—Beaucoup, monsieur, répond pour le membre accusé
L'un des cinq doigts ; le petit doigt, sans doute ;
Doigt très instruit, doigt très rusé,
Doigt qui sait ce qu'il dit comme tel qui l'écoute.
La main gauche à la droite est semblable en tous points,
Dans l'état de nature ou l'état d'ignorance,
Car c'est tout un ; mais quelle différence
Entre ces sœurs bientôt s'établit, par vos soins
Vers la droite en tout temps portés de préférence !
La main droite est toujours en opération,
La main gauche en repos, voilà toute l'affaire :
On ne peut devenir habile à ne rien faire.

Au seul défaut d'instruction
Attribuez, monsieur, l'impuissance où nous sommes ;
Croyez-vous l'éducation
Moins nécessaire aux mains qu'aux hommes ?

A. V. Arnault.

LE LIÈVRE, LA TAUPE ET LE HÉRISSON.

Un lièvre avait son gîte auprès de la tanière
D'un maussade et vieux Hérisson.
Chacun de son côté, vivait à sa manière,
A l'abri du même buisson,
Quand une taupe y vint creuser sa taupinière.
Entre les gens de certaine façon
Nous savons tous qu'il est d'usage
Que le dernier venu, dans tout le voisinage,
Promène sa personne, ou tout au moins son nom.
En habit de velours, notre taupe au plus vite
Fait donc au lièvre sa visite.
Après la révérence, après maint compliment,
(Ceux des bêtes, dit-on, ressemblent fort aux nôtres)
Après avoir parlé de soi fort longuement,
On parla tant soit peu des autres
Et du voisin conséquemment.
Quel esprit ! dit la taupe ; y peut-on rien comprendre ?
Est-il rien de moins amusant ?
Est-il rien de moins complaisant ?
Savez-vous par quel bout le prendre ?
Il vit toujours triste et caché ;
Une sombre humeur le dévore ;
Il blesse quand il est fâché,
Et quand il joue il blesse encore :

Et c'est pourtant chez lui que je cours de ce pas!—
Madame, dit le lièvre, assurément badine.
—Et le bon ton, voisin!—Et le bon sens, voisine,
M'assure que vous n'irez pas;

Plains et fuis, nous dit-il, ces personnes chagrines
Qu'on ne peut aborder avec sécurité,
Et qui, même dans la gaîté,
Ne quittent jamais leurs épines.

A. V. Arnault.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Pataud jouait avec Raton;
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère.
Les chiens sont bonnes gens, mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Raton, bien qu'il jurât toujours,
Avoir fait patte de velours,
Raton, (et ce n'est pas une histoire apocryphe,)
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant;
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
"—Eh quoi! Pataud, tu fais la mine:
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot
De se fâcher quand on badine?"
Ne suis-je pas ton bon ami?
"—Prends le nom qui convient à ton humeur maligne,
Raton, ne sois rien à demi:
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne."

A. V. Arnault.

LE PETIT ÉCUREUIL.

Un petit écureuil, bien vif, bien sémillant,
Avait son nid sur un vieux hêtre ;
Vivant heureux, libre et content,
Dans le bois qui l'avait vu naître.
Au milieu de ce bois, une ferme, un verger,
Un magnifique potager,
Lui fournissaient en abondance
Des fruits à savourer et des noix à ronger.
C'était assez pour lui, car dès sa tendre enfance,
Ses parents, par nécessité,
Ou peut-être par prévoyance,
Avaient formé ses goûts à la sobriété.
Rien n'était si doux que sa vie...
Liberté tout entière, et plaisirs innocents,
N'est-ce pas de quoi faire envie ?
Il était le premier, au retour du printemps
A voir la forêt embellie
De jeunes fleurs et de bourgeons naissants ;
Aucun souci, dans sa retraite,
Ne venait troubler son sommeil ;
Et le matin, à son réveil,
Il allait faire sa toilette
Aux premiers rayons du soleil,
Se peignait, s'arrangeait, se redressait l'oreille,
De sa queue en panache il ombrageait son dos,
Et se réchauffait en repos,
Sans crainte pour demain, sans regret pour la veille ;
C'était charmant. Voilà qu'un beau matin,
Le museau propre, et les pattes bien nettes,
Notre écureuil, allant à la chasse aux noisettes,
Trouve un gros rat sur son chemin.
Il salue avec politesse ;

Le rat l'accoste, et veut nouer un entretien:
" Mon cher enfant, dit-il, sans que cela paraisse,
" D'être utile j'ai le moyen.
" Votre figure m'intéresse,
" Et je serais charmé de vous faire du bien,
" Que cherchez-vous ici ? parlez avec franchise,
" Je suis tout prêt à vous servir;
" Voulez-vous que je vous conduise
" Où vous trouverez à choisir
" Sucre, biscuits, gâteaux, fromage de Hollande,
" Pour vous régaler à loisir ?"
" —Monsieur, dit l'écureuil, une petite amande
" Est tout ce qu'il me faut pour mon simple repas;
" Je vous suis obligé, mais je ne connais pas
" Les mets dont vous parlez."—" Vous plaisantez, je pense;
" Le sucre vous est inconnu ?"
" —Vraiment oui."—" Se peut-il ? vous n'avez pas vécu,
" Mon cher, vous ignorez ce que la providence
" A fait pour nous
" De plus doux.
" Et les biscuits, et le fromage ?"
" —Moi, je ne les connais, monsieur, pas davantage.
" —Ah ! pauvre enfant, que je vous plains !
" Suivez-moi dans cette chaumière,
" C'est là que vous verrez."—" Oh ! non, monsieur, je crains
" De désobéir à mon père,
" Il m'a bien souvent défendu
" D'entrer dans la maison des hommes ;
" Ils sont nos ennemis de tous, tant que nous sommes ;
" Fuis-les bien, m'a-t-il dit, ou tu serais perdu !"
" —Votre père a voulu vous effrayer sans doute,
" Reprit le rat ; mais voyez,moi,
" J'y vais sans cesse, et par ma foi
" Je n'y vois rien que je redoute.

" Vous croyez ?—je vous jure.—Eh bien donc, je vous suis."
L'écureuil, en tremblant, trotte jusqu'à l'office ;
Le sucre lui parut exquis.
Le rat riait avec malice :
" A présent, dit-il, mon cher fils,
" Goûte à ce morceau de fromage !"
L'écureuil mord ... Soudain avec un grand tapage
Un trébuchet tombe, il est pris !
Le rat se sauve ; on vient, on met dans une cage
Le pauvre écureuil confondu ...
Il pleure, il se désole, et dit en son langage :
" Adieu, nid paternel, liberté, frais ombrage !
" Un mauvais conseil m'a perdu !"

De Jussieu.

LE LABOUREUR.

Allons, bœuf, et toi bouvillon,
Quand serez-vous, cœurs sans courage,
Plus las de sentir l'aiguillon
Que d'avancer ce labourage ?

Le jour s'enfuit ; voici le tard,
Et ces deux paresseux, en somme,
De l'arpent n'ont pas fait le quart !
Il faut demain qu'on les assomme.

—Dieu soit loué ! dit le plus vieux,
Aussi bien ce travail nous tue.
Une mort prompte nous plaît mieux
Que votre éternelle charrue.

La maudite au pauvre animal
Attire et menace et piqûre.
Parlez-lui : je ferais gageure
Que c'est elle ici qui va mal.

—Eh bien, dit l'homme, allez, charrue !
Allez donc ! n'entendez-vous pas !
Pour vous traîner on s'évertue,
Et vous ne pouvez faire un pas ?

—On se plaint de moi ! quelle injure !
Répondit-elle en gémissant.
Je vais de mon mieux, je vous jure,
Voyez ce fer obéissant ;

Il est poli comme une glace,
Et brûlait moins sous le marteau ;
Mais comment emporter morceau
D'un sol si dur et si tenace ?

—Ainsi, champ fatal c'est donc toi
Qui dois encourir ma colère !
Dit le rustre en frappant la terre ;
Songe un peu que je suis ton roi !

—Pourquoi ces barbares caprices ?
Toujours trempé de mes sueurs,
Tu veux l'être encor de mes pleurs,
Et mon sang ferait tes délices.

A ces mots, du sein des guérets,
Une voix s'élève et lui crie :
" Mets donc un terme à ta furie,
Ou j'en vais mettre à mes bienfaits.

Insensé, tes bœufs, ta charrue,
Ton champ font très bien leur devoir ;
Les défauts qu'en eux tu crois voir,
C'est chez toi qu'ils frappent ma vue.

Tu veux gronder, apprends d'abord,
Apprends des experts du village
A bien guider ton attelage ;
Et tais-toi, car toi seul as tort.

J. J. PORCHAT.

L'ÉCOLIER, L'ABEILLE ET L'ABSINTHE.

QUE fais-tu donc sur cette plante ?
Disait un écolier, paresseux et mutin,
A l'ouvrière diligente
Qui butinait de grand matin.
—Du miel.—Y penses-tu ? quoi, du miel de l'Absinthe ?
—Sans doute.—Ah ! pour le coup c'est se moquer de moi !
De ton rare talent, à te parler sans feinte,
Tu fais, ma chère, un sot emploi.
—Ainsi l'âge de l'ignorance
Toujours juge à tort, à travers !
Quand mon utile prévoyance
De cette plante aux sucs amers
Tire un miel aussi doux que celui de la rose,
Du travail, mon ami, c'est la métamorphose.
Mets à profit, crois-moi, la leçon d'aujourd'hui :
Pour la trop paresseuse enfance
L'Absinthe est la peine et l'ennui
Qu'un long travail traîne après lui ;
Le miel c'est le doux fruit que produit la science.

A. NAUDET,

L'ABEILLE ET LA FOURMI.

A JEUN, le corps tout transi,
Et pour cause,
Un jour d'hiver, la fourmi,
Près d'une ruche bien close,
Rôdait, pleine de souci.
Une abeille vigilante
L'aperçoit, et se présente.
" Que viens-tu chercher ici ?"
Lui dit-elle.—" Hélas ! ma chère,"
Répond la pauvre fourmi,
" Ne soyez pas en colère ;
" Le faisan, mon ennemi,
" A détruit ma fourmilière ;
" Mon magasin est tari ;
" Tous mes parents ont péri
" De faim, de froid, de misère.
" J'allais succomber aussi,
" Quand du palais que voici
" L'aspect m'a donné courage ;
" Je le savais bien garni
" De ce bon miel, votre ouvrage ;
" J'ai fait effort ; j'ai fini
" Par arriver sans dommage.
" Oh ! me suis-je dit, ma sœur
" Est fille laborieuse ;
" Elle est riche et généreuse,
" Elle plaindra mon malheur ;
" Oui, tout mon espoir repose
" Dans la bonté de son cœur.
" Je demande peu de chose ;
" Mais j'ai faim, j'ai froid, ma sœur !"

"—Oh ! oh !" répondit l'Abeille,
" Vous discourez à merveille,
" Mais, vers la fin de l'été
" La cigale m'a conté
" Que vous aviez rejeté
" Une demande pareille—
" —Quoi ! vous savez ?—mon Dieu, oui ;
" La cigale est mon amie.
" Que feriez-vous, je vous prie,
" Si, comme vous, aujourd'hui,
" J'étais insensible et fière ;
" Si j'allais vous inviter
" A promener ou chanter ?
" Mais rassurez-vous, ma chère !
" Entrez, mangez à loisir,
" Usez-en comme du vôtre,
" Et surtout, pour l'avenir,
" Apprenez à compatir
" A la misère d'une autre."

De Jussieu.

LA FONTAINE ET LE SAULE.

Au pied d'une colline aride
Une fontaine jaillissait,
Et de temps en temps remplissait
Un frais bassin creusé par son onde limpide.
Rarement elle suffisait
Pour former un ruisseau qui baignât la vallée ;
Car le soleil la tarissait,
Et nulle ombre, nulle feuillée,
Des feux brûlants du jour ne la garantissait.
Dans le temps qu'elle en gémissait,

Voilà qu'un jeune saule, enfant de la nature,
Non loin d'elle dépérissait,
Abaissant sa pâle verdure
Que nulle eau ne rafraîchissait.
La fontaine compatissante
Elle-même s'oublie en le voyant souffrir,
Et pour aller le secourir,
Elle fait un effort et détourne sa pente.
Tout à l'entour du tronc, déjà mort à moitié,
Bientôt le doux ruisseau serpente;
Il baigne la racine, il humecte le pied,
Il renouvelle enfin la sève nourrissante
Qui monte, qui circule en maint vaisseau caché,
Et reporte la vie à la tige mourante
Du pauvre saule desséché.
Soudain il reverdit, il étend son feuillage,
Il se penche, non plus par défaut de vigueur,
Mais pour couvrir de son ombrage
La fontaine, sa tendre sœur,
Sa bienfaitrice, son amie,
Celle qui lui rendit la vie
Et dont il peut enfin être le protecteur.
A son tour, il veille sur elle;
Son ombre de la source entretient la fraîcheur;
S'échappant du bassin, l'onde à grands flots ruisselle,
Et va courir dans le vallon,
Parmi les fleurs et le gazon
Qu'elle embellit et renouvelle.
C'est ainsi qu'il se faut l'un l'autre secourir:
La bienveillance mutuelle
Est pour nous tout profit, comme elle est tout plaisir.

De Jussieu.

LA CHENILLE.

Une petite chenille
Était née, un beau matin,
Sur une antique charmille
Qui bordait un grand chemin.
C'était, du moins je le pense,
Vers le milieu du printemps.
Dans le lieu de sa naissance
Trouvant paix et subsistance,
Ma chenille quelque temps
Vécut heureuse en silence;
Le bruit des chars, des chevaux,
Éloignant de sa retraite
Ses ennemis les oiseaux.
Lui garantissait repos
Et sécurité complète.
Mais voilà l'été brûlant
Qui vient dessécher la terre
Et sur les chemins le vent
Soulève au loin la poussière.
Ma chenille, en son berceau,
Tout d'abord en fut couverte;
Ah! dit-elle, "quel fléau!
Là-bas, dans la forêt verte
Cherchons un autre arbrisseau,
Et la voilà qui déserte:
Un fil s'attache au rameau,
La suspend et la balance
Et puis le zéphir la lance
Sur une branche d'ormeau;
Alors elle recommence,
D'un arbre à l'arbre voisin
Petit à petit s'avance,

Et s'éloigne du chemin.
Elle en était tout en joie,
Quand un gros oiseau malin
Vient pour en faire sa proie;
Elle échappe à ce destin
En se laissant choir soudain.
" Allons nous cacher sous terre;
" Là nous serons à l'abri
" Des oiseaux, de la poussière,
" Et de tout autre ennemi."
Elle dit et s'aventure
Dans la petite ouverture
Du trou d'un taupe-grillon:
Cet animal n'est pas bon;
A l'aspect de l'étrangère
Il accourt tout en colère,
Et fait mine, avec sa serre,
De l'étrangler sans façon.
" Ah! dit alors la chenille,
" Retournons à la charmille:
" Hélas vouloir être exempt
" De tous maux, c'est un délire
" Et pour fuir un mal souvent
" On court en chercher un pire."

De Jussieu.

LE CHIEN, LE LAPIN ET LE CHASSEUR.

BIBLIOTHÈQUE DU COMTE DE WEIMARS.

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin de peur inanimé.
Rends-toi, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre,

Qui fit au loin trembler les peuplades des bois.
Je suis César, connu par ses exploits,
Et dont le nom remplit toute la terre.
A ce grand nom, Jeannot lapin
Recommandant à Dieu son âme pénitente
Demande d'une voix tremblante:
Très sérénissime mâtin,
Si je me rends, quel sera mon destin?—
—Tu mourras.—Je mourrai! dit la bête innocente,
Et si je fuis?—Ton trépas est certain.—
Quoi! reprit l'animal qui se nourrit de thym,
Des deux côtés je dois perdre la vie?
Que votre illustre seigneurie
Veuille me pardonner, puisqu'il faut mourir,
Si j'ose tenter de m'enfuir.—
Il dit et fuit, en héros de garenne.
Caton l'aurait blâmé: Je dis qu'il n'eut pas tort,
Car le chasseur le voit à peine
Qu'il l'ajuste, le tire, . . . et le chien tombe mort!
Que dirait de ceci notre bon La Fontaine?
Aide-toi, le ciel t'aidera.
J'approuve fort cette morale-là.

Napoléon Bonaparte,
Écolier à Brienne.

LE GRILLON.

Au coin de l'âtre où je tisonne
En rêvant à je ne sais quoi,
Petit Grillon, chante avec moi,
Qui, déjà vieux, toujours chansonne,
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :
Si l'enfant s'amuse à ta voix,
Artisan, soldat, villageois,
A la mienne ont charmé leurs veilles,
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite
Un lutin n'est-il pas caché ?
Vient-il voir si quelque péché
Tient compagnie au vieil ermite ?
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page
De quelque fée au doux pouvoir
Qui t'adresse à moi pour savoir
A quoi le cœur sert à mon âge ?
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Non ; mais en toi, je le veux croire,
Revit un auteur qui jadis,
Mourut de froid dans son taudis
En guettant un rayon de gloire ;
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, homme de secte,
On veut briller, l'auteur surtout.
Dieu, servez chacun à son goût ;
De la gloire à ce pauvre insecte,
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace.
Guerre à tout nom qui retentit !
Au fait plus ce globe est petit,
Moins on y doit prendre de place.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Ah ! si tu fais ce que je pense,
Ris du lot qui t'avait tenté.
Ce qu'on gagne en célébrité
On le perd en indépendance.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise,
Chantant l'un par l'autre égayés.
Prions Dieu de vivre oubliés,
Toi dans ton trou, moi sur ma chaise.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

BÉRANGER.

JE N'AI PAS DE CES RENOMMÉES.

Je n'ai pas de ces renommées
Troublant l'envie en son sommeil,
De ces gloires par vous aimées
Comme l'aigle aime le soleil.

Je n'ai pas ces voix qui font taire
Le rossignol au fond des bois ;
Je n'ai pas ces chants que la terre
Trouve aux cieux et dans votre voix.

Et pourtant c'est moi qu'à tout autre
Vous préférez, je le soutiens;
C'est qu'un autre n'est pas le vôtre,
Et que moi je vous appartiens.

On aime tout bien davantage,
Lorsqu'on peut dire: C'est à moi.
On aime bien mieux son village
Que la capitale du roi;

Son bateau sur le flot qu'il rase
Que le vaisseau d'un amiral,
Sa petite fleur dans un vase
Que la serre d'un parc royal.

On aime mieux, quoiqu'on le gronde,
Son vieux chien ployant les jarrets,
Que la biche élégante et blonde
Qui vole au milieu des forêts.

On aime mieux l'image sainte
De sa mère, en un vieux pastel,
Que la plus belle toile peinte
Par Le Guide ou par Raphaël.

On aime mieux qu'un grand cortége
L'ami qui suit notre malheur:
Mieux sa couronne de collége
Qu'un diadème d'empereur;

Mieux la voix tremblante et bénie,
Qui près du berceau murmura,
Que la délirante harmonie
De l'orchestre de l'opéra;

Mieux son bon livre de prière,
Où la foi brille comme l'or,
Que la grande énigme de pierre
De l'obélisque de luxor.

J. de Rességuier.

AU ROSSIGNOL.

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis !

Tu ne sais pas que mon oreille,
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre longtemps sous les bois !

Tu ne sais pas que mon haleine
Sur mes lèvres n'ose passer,
Que mon pied muet foule à peine
La feuille qu'il craint de froisser !

Et qu'enfin un autre poète
Dont la lyre a moins de secrets,
Dans son âme envie et répète
Ton hymne nocturne aux forêts !

Mais si l'astre des nuits se penche
Aux bords des monts pour t'écouter,
Tu te caches de branche en branche
Au rayon qui vient y flotter.

Et si la source qui repousse
L'humble caillou qui l'arrêtait,
Élève une voix sous la mousse,
La tienne se trouble et se tait!

Ah! ta voix touchante ou sublime
Est trop pure pour ce bas lieu!
Cette musique qui t'anime
Est un instinct qui monte à Dieu.

Tes gazouillements, ton murmure,
Sont un mélange harmonieux
Des plus doux bruits de la nature,
Des plus vagues soupirs des cieux!

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,
De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant!

Tu prends les sons que tu recueilles
Dans les gazouillements des flots,
Dans les frémissements des feuilles,
Dans les bruits mourants des échos,

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte
Du rocher nu dans le bassin,
Et qui résonne sous sa voûte
En ridant l'azur de son sein;

Dans les voluptueuses plaintes
Qui sortent la nuit des rameaux,
Dans les voix des vagues éteintes
Sur le sable, ou dans les roseaux!

Et de ces doux sons où se mêle
L'instinct céleste qui t'instruit,
Dieu fit ta voix, ô Philomèle!
Et tu fais ton hymne à la nuit!

Ah! ces douces scènes nocturnes,
Ces pieux mystères du soir,
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes
Comme l'urne d'un encensoir,

Ces feuilles où tremblent des larmes,
Ces fraîches haleines des bois,
O nature! avaient trop de charmes
Pour n'avoir pas aussi leur voix!

Et cette voix mystérieuse,
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi!

Oh! mêle ta voix à la mienne!
La même oreille nous entend;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend!

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été!

Et nous, dans cette voix sans charmes,
Qui gémit en sortant du cœur,
On sent toujours trembler des larmes,
Ou retentir une douleur!

A. DE LAMARTINE.

LA CHÂTELAINE DE LA VENDÉE.

Châtelaine
Vendéenne,
Devant la croix d'or et d'ébène,
A genoux, pour son roi récite l'oraison ;
Anges qui l'écoutez, protégez sa maison,
Et délivrez de toute peine
Châtelaine
Vendéenne.

Châtelaine
Vendéenne,
De ses troupeaux file la laine,
Élève ses enfans dans la crainte de Dieu,
Conte autour du foyer . . . Et l'on cite en tout lieu,
Pour grâce et vertu surhumaine,
Châtelaine
Vendéenne.

Châtelaine
Vendéenne,
Entre le lis et la verveine,
Et la vigne qui pend aux gothiques arceaux,
Reçoit avec amour chacun de ses vassaux ;
Et tous servent comme leur reine
Châtelaine
Vendéenne.

Châtelaine
Vendéenne,
Quand l'aube naît sombre ou sereine,
Cherche les malheureux jusques au fond des bois.

Ils ignorent son nom et connaissent sa voix;
Partout un ange leur amène
Châtelaine
Vendéenne.

JULES DE RESSÉGUIER.

A MA PETITE MAISON.

ADIEU, ma petite maison,
Près des rochers qui m'ont vu naître,
Où j'aimais tant à voir paraître
Le soleil d'or à ma fenêtre,
La neige blanche à l'horizon.

Adieu, ma petite maison,
Où de mes vitres de Bohême
L'éclat luit comme un diadème;
Où tout est prestige, où l'on aime
A la folie . . . avec raison.

Adieu, ma petite maison,
Qui par ma tribu fut choisie,
Où chacun, à sa fantaisie,
De l'amoureuse poésie
Goûta le baume ou le poison.

Adieu, ma petite maison,
Étroite, longue et toute blanche,
Où la vigne enlace sa branche,
Où l'on dort bien mieux sur la planche
Qu'ailleurs sur la molle toison.

Adieu, ma petite maison,
Où les fleurs qui ploient leurs corolles,
Les guitares, les barcarolles,
Les sentiments et les paroles
Ont le même diapason.

Adieu, ma petite maison,
Où l'amour plus fort dans sa sève,
Pense à ceux que l'absence enlève,
Les entend ou les voit en rêve,
Jour et nuit, en toute saison.

Adieu, ma petite maison ;
Vers toi la foule qui se porte,
Bénit l'aumône qu'elle emporte ;
Et la croix qui brille à ta porte
Est ton seul signe de blason.

Adieu, ma petite maison ;
Pour te revoir toute fleurie,
Je te promets, ô ma chérie,
De faire à la Vierge Marie
Chaque matin une oraison.

JULES DE RESSÉQUIER.

MA CHAMBRE.

QU'EST-CE donc à présent ce qu'on nomme une fête ?
—C'est un tumulte, un bruit à vous fendre la tête ;
C'est un lustre au plafond comme un soleil aux cieux,
Et des milliers d'éclairs à vous crever les yeux ;
Ce sont mille propos, et pas une pensée.

Oh ! que chez moi je trouve un bien-être plus sûr !
Le portrait de ma mère incliné sur le mur

Me tient sous son regard ; et cette image aimée
Protége mes loisirs dans ma chambre fermée.
Mes secrets douloureux j'aime à les lui donner,
J'aime ce souvenir qui semble pardonner.
J'aime mes arts à moi : musique, poésie,
Mon chapelet de Rome et mes coussins d'Asie.
Rêvant alors de tout, et de moi-même un peu,
Je pense à ma famille, à mes amis, à Dieu.
Ce bonheur par degrés s'éteint comme une flamme,
Mais il laisse longtemps un rayon dans mon âme.

—Demandez à demain ; il vous le dira, lui,
Ce qui vous restera des fêtes d'aujourd'hui !

JULES DE RESSÉQUIER.

MON ROYAUME.

UN jour aussi je voulus être reine :
D'ambition quel cœur n'est entaché ?
Je me suis fait un empire caché,
Monde inconnu, hors à sa souveraine :
Mon trône est humble et n'a rien d'éclatant ;
Mais nul péril aussi qu'on me le prenne :
Combien de rois n'en diraient pas autant ?

J'ai dans ma cour, aux autres cours pareilles,
Des ennemis qui se font mes flatteurs,
Les vanités et les rêves menteurs ;
Mais j'ai près d'eux un conseiller qui veille.
Que je faillisse, il me tance à l'instant ;
Rien à sa voix n'interdit mon oreille !
Combien de rois n'en diraient pas autant ?

Ne croyez pas ma puissance exposée
A se briser dans ses vouloirs mouvants,
Comme un drapeau qui flotte au gré des vents;
A son caprice une borne est posée.
Oui, j'obéis, non au joug qu'on me tend,
Mais à la loi par moi-même imposée;
Combien de rois n'en diraient pas autant?

J'ai mon spectacle, et souvent s'y déploie
Un drame sombre, ou fantasque, ou riant;
Chants d'Italie et luxe d'Orient,
Fleurs et parfums, murs d'or, tapis de soie:
Fête où jamais nul ennui ne m'attend,
Où nul impôt n'a dû payer ma joie!...
Combien de rois n'en diraient pas autant?

Qu'on ait vécu sous le marbre ou le chaume,
Au même but nous arrivons, hélas!
Rois et sujets, il faut, plus ou moins las,
Tomber aux pieds de l'éternel fantôme.
Mais quels regrets me suivraient en partant,
Sûre avec moi d'emporter mon royaume!
Est-il un roi qui puisse en dire autant?

MME. A. TASTU.

MARGUERITE DE VALOIS.

VERS COMPOSÉS PAR ELLE-MÊME.

Cette brillante fleur de l'arbre des Valois,
En qui mourut le nom de tant de puissants rois,
Marguerite pour qui tant de lauriers fleurirent,
Pour qui tant de bouquets chez les muses se firent,
A vu fleurs et lauriers sur sa tête sécher
Et par un coup fatal, les lis s'en détacher.

Las ! le cercle royal dont l'avait couronnée,
En tumulte et sans ordre un trop prompt hymenée
Rompu du même coup, devant ses pieds tombant,
La laisse comme un tronc dégradé par le vent ;
Épouse sans époux et reine sans royaume,
Vaine ombre du passé, grand et noble fantôme !
Elle traîna, depuis, les restes de son sort,
Et vit jusqu'à son nom mourir avant sa mort.

RÊVE DE JEANNE D'ARC DANS SA PRISON.

Je reconnais les fleurs que vos pas ont foulées ;
Compagnes du hameau, venez, c'est votre sœur,
Votre sœur, libre enfin, qui de l'air des vallées
N'a point oublié la douceur !

Pendant qu'on travaillait à la moisson vermeille,
La moisson de lauriers s'est faite.... oh ! venez voir !
Je reviens sous mon toit, comme une jeune abeille
Rentre dans sa ruche le soir.

Je verrai mes troupeaux chercher, à chaque aurore,
L'onduleuse vapeur qui suit le cours des eaux,
Mes mains travailleront le lin qui pend encore
A ma quenouille de roseaux.

Doux vallons où passa mon enfance inconnue
Comme une jeune fleur que l'on cache aux autans,
Comme sur un beau lac qui réfléchit la nue
Passe une hirondelle au printemps,

De vos prés, de vos champs une image adorée
Me suivait sous l'azur flottant de mon drapeau!
Et je reviens mourir où je serai pleurée;
Mes sœurs, vous aurez mon tombeau!

Gardez, oh! gardez-moi ma place au cimetière,
Un peu d'ombre, et la pierre où retrouvant mon nom,
Le voyageur dira sa plus longue prière
A genoux sur le haut gazon!....

ALEXANDRE SOUMET.

BONAPARTE.

BONAPARTE! ce nom, quand la main le crayonne,
Sur le grossier velin comme un astre rayonne.
Jamais nom de mortel n'eut des destins si beaux.
Si la France perdait l'éclat qui la décore,
Ce nom étincelant l'embraserait encore,
Comme un soleil sur des tombeaux.

Ce nom! le grenadier dans les sables humides
L'incrustait en veillant auprès des pyramides.
L'Anglais le dessina sur le roc de l'exil;
Et lorsque le burin manquait aux sentinelles,
Elles le ciselaient en lettres éternelles
Avec la pointe du fusil.

Le sauvage le dit d'une voix ingénue,
Sur l'île où toute langue est encore inconnue,
Où l'océan du sud murmure de doux sons;
Les peuples endormis sous les ombres du pôle
Ont buriné ce nom sur l'immense coupole,
Arrondie avec des glaçons.

Allez à Tombouctou, la ville fabuleuse
Où le Niger étend son onde nébuleuse,
Prononcez de grands noms, des noms grecs et romains,
Aucun ne touchera le stupide sauvage ;
Demandez Bonaparte à l'écho du rivage ;
Le rivage battra des mains.

Partout il est connu : cherchez bien sur la carte
Un seul peuple oublieux du nom de Bonaparte ;
Notre globe le sait de l'un à l'autre bout.
Les peuples périront ainsi que leurs histoires ;
Les temples, les cités, le bronze des victoires ;
Ce nom seul restera debout.

MÉRY.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois il passa.
Voilà bien longtemps de ça :

Je venais d'entrer en ménage.
A pied, grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai,
Il me dit: Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
—Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortége.
Chacun disait: Quel beau temps!
Le Ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux:
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
—Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne:
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre: bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,

S'écriant: Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
—Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte;
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
—Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

BÉRANGER.

LE PASSÉ.

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline,
Semble précipiter son cours.
En avançant dans sa carrière,
Plus faible, il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit;
Et de l'horizon qu'il colore,
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

. . . .

Ami, qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau.
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pèlerinage
Qu'un même sort nous a tracé:
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours si tu l'oses;
Jamais l'espoir des matelots
Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots?
Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin?
Jamais d'un œil perçant d'audace
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin?

En vain sur la route fatale,
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort.
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin.
Nous nous asseyons sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Helas ! entre hier et demain !

. . . .

Ici, sur la scène du monde
Se leva ton premier soleil.
Regarde : quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil !
Tout sous les cieux semblait sourire :
La feuille, l'onde, et le zéphire,
Murmuraient des accords charmants.
Écoute : la feuille est flétrie ;
Et les vents, sur l'onde tarie,
Rendent de sourds gémissements.

. . . .

Hélas ! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort,
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord !
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas ! ne recueillera pas.
Là, l'oubli perdit ta mémoire ;
Là, l'envie étouffa ta gloire ;
Là, ta vertu fit des ingrats.

. . . .

Levons les yeux vers la colline,
Où luit l'étoile du matin,
Saluons la splendeur divine,
Qui se lève dans le lointain ;
Cette clarté pure et féconde,
Aux yeux de l'âme, éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite ;
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé.
Viens : où l'éternité réside,
On retrouve jusqu'au passé.
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus.
Là refleuriront nos jeunesses ;
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont dissipé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois :
Suivant le soleil dans sa course
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours ;
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

A. DE LAMARTINE.

LE RETOUR A LA CHAPELLE.

Je te salue, ô Vierge tutélaire !
Ton humble autel reconnait-il ma voix ?
Est-ce bien là ce degré solitaire
Où, jeune encor, j'ai prié tant de fois ?

Oui, la voilà cette image gothique
Qui souriait, son enfant dans les bras ;
Voici la nef et le pavé rustique
Qui résonnaient au seul bruit de mes pas.

Non, ce n'est point un de ces vains mensonges,
Dont si souvent fut bercé mon sommeil ;
Je vois ces lieux qu'appelaient tous mes songes,
Ces lieux témoins de mon premier réveil.

Ici, mon œil, du long fleuve des âges,
Poursuit au loin quelques flots écoulés,
Ou redemande à de nouveaux ombrages
Quelques rameaux par le temps dépouillés.

Je reconnais l'airain mélancolique
Qui m'éveillait de son glas matinal,
Ou proclamait la prière angélique,
De mon repos fidèle et doux signal.

Qu'ils étaient purs les vœux que mon enfance
Offrait alors à la Reine des cieux !
Qu'ils étaient beaux les jours que l'espérance
Laissait briller à mes regards joyeux !

Comme un essaim dont les rapides ailes
D'un bruit confus troublent longtemps les airs,
Elles ont fui, ces heures infidèles,
Et m'ont ravi mes trésors les plus chers.

Combien de fois, sur un autre rivage,
D'un long soupir j'appelai ce séjour!
Des bords lointains, vers ce riant village,
Combien de fois j'ai rêvé mon retour!

Hélas! j'ai cru, dans ma vaine allégresse,
En revoyant ces abris protecteurs,
Y retrouver les biens de ma jeunesse,
La paix, la joie et les nobles erreurs!

Songes trompeurs, illusions menteuses,
Dont le réveil est douloureux et prompt,
L'âge a détruit vos images flatteuses,
Comme il pâlit les roses de mon front!

Partout l'oubli, le deuil, le froid silence,
Tous mes amis dispersés ou perdus,
Et par le temps, le trépas et l'absence
Tous mes liens dénoués ou rompus!

Coteaux fleuris, bosquets, vallon fertile,
Sentier connu, de feuillage ombragé,
Bois que j'aimais, fleuve pur et tranquille,
Pour moi du moins vous n'avez pas changé!

Vous, murs sacrés, des jours de mon jeune âge
Vous me rendez un plus doux souvenir!
Comme autrefois, antique et sainte image,
Tu peux encor m'entendre et me bénir!

Le sort jaloux, Vierge mystérieuse,
N'a pu m'ôter ma constance et ma foi;
Et ma prière, humble et silencieuse,
D'un vol pieux s'élève encor vers toi!

MME. A. TASTU.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul peut-être
Que ma voix daignât rappeler!
Mais des ans la fuite m'étonne;
Leurs adieux oppressent mon cœur;
Je dis: C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur;

C'est une ombre ajoutée à l'ombre,
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours !
Écoutons !... le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ;
Il se tait... je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait, en vain je l'appelle,
Adieu !... Salut sa sœur nouvelle,
Salut !... Quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets :
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante ;
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets !
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés ;
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide, d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

MME. A. TASTU.

LE BUT DU VOYAGE.

ÉPITAPHE.

Jeune ou vieux, imprudent ou sage,
Toi qui, de cieux en cieux errant comme un nuage,
Suis l'appel d'un plaisir ou l'instinct d'un besoin,
Voyageur, où vas-tu si loin ?
N'est-ce donc pas ici le but de ton voyage ?

Passant, comme toi j'ai passé.
Le fleuve est revenu se perdre dans sa source,
Fais silence : assieds-toi sur ce marbre brisé.
Pose un instant le poids qui fatigue ta course :
J'eus de même un fardeau qu'ici j'ai déposé.

Si tu veux du repos, si tu cherches de l'ombre,
Ta couche est prête : accours ! loin du bruit on y dort,
Si ton fragile esquif lutte sur la mer sombre,
Viens, c'est ici l'écueil, et c'est ici le port

Ne sens-tu rien ici dont tressaille ton âme ?
Rien qui borne tes pas d'un cercle impérieux ?
Sur l'asile qui te réclame,
Ne lis-tu pas ton nom en mots mystérieux ?

Éphémère histrion qui sait son rôle à peine,
Chaque homme, ivre d'audace ou palpitant d'effroi,
Sous le sayon du pâtre ou la robe du roi,
Vient passer à son tour son heure sur la scène.

Ne foule pas les morts d'un œil indifférent ;
Comme moi, dans leur ville, il te faudra descendre :
L'homme de jour en jour s'en va pâle et mourant,
Et tu ne sais quel vent doit emporter ta cendre.

Mais devant moi ton cœur à peine est agité !
Quoi donc ! pas un soupir ! pas même une prière !
Tout ton néant te parle, et n'est point écouté !

Tu passes.—En effet, qu'importe cette pierre ?
Que peut cacher la tombe à ton œil attristé ?
Quelques os desséchés, un reste de poussière.
Rien, peut-être,——Ah ! l'éternité !

VICTOR HUGO.

ÉPITAPHE.

L'INFORTUNÉ qui dort sous cet humble tombeau
N'a pas vu des faux biens sa carrière embellie ;
Mais la noble science et la mélancolie
L'accueillirent ensemble au sortir du berceau.

Son cœur du malheureux partageait les alarmes ;
Jamais de ses refus le pauvre n'a gémi ;
Tout ce qu'il possédait, il le donna : des larmes.
Tout ce qu'il désirait, il l'obtint ; un ami.

Laisse en paix ses vertus dans leur dernier refuge ;
Passant ! vois ses erreurs sans haine, sans courroux.
Plein d'un timide espoir, loin d'un monde jaloux,
Il attend son arrêt, et Dieu seul est son juge.

SOULIÉ.

LES DERNIERS MOMENTS D'UN JEUNE POÈTE.

J'AI révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant, ont dit dans leur colère;
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage:
Tout trompe la simplicité;
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine,
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

GILBERT.

UNE LARME, OU CONSOLATION.

TOMBEZ, larmes silencieuses,
Sur une terre sans pitié ;
Non plus entre des mains pieuses,
Ni sur le sein de l'amitié !

Tombez comme une aride pluie
Qui rejaillit sur le rocher,
Que nul rayon du ciel n'essuie,
Que nul souffle ne vient sécher.

Qu'importe à ces hommes mes frères
Le cœur brisé d'un malheureux ?
Trop au dessus de mes misères,
Mon infortune est si loin d'eux !

Jamais, sans doute, aucunes larmes
N'obscurciront pour eux le ciel ;
Leur avenir n'a point d'alarmes,
Leur coupe n'aura point de fiel.

Jamais cette foule frivole,
Qui passe en riant devant moi,
N'aura besoin qu'une parole
Lui dise : Je pleure avec toi !

Hé bien ! ne cherchons plus sans cesse
La vaine pitié des humains ;
Nourrissons-nous de ma tristesse,
Et cachons mon front dans mes mains.

A l'heure où l'âme solitaire
S'enveloppe d'un crêpe noir,
Et n'attend plus rien sur la terre,
Veuve de son dernier espoir ;

Lorsque l'amitié qui l'oublie
Se détourne de son chemin
Que son dernier bâton, qui plie,
Se brise et déchire sa main ;

Quand l'homme faible et qui redoute
La contagion du malheur,
Nous laisse seul sur notre route,
Face à face avec la douleur ;

Quand l'avenir n'a plus de charmes
Qui fasse désirer demain,
Et que l'amertume des larmes,
Est le seul goût de notre pain.

C'est alors que ta voix s'élève
Dans le silence de mon cœur,
Et que ta main, mon Dieu ! soulève
Le poids glacé de ma douleur.

On sent que ta tendre parole
A d'autres ne peut se mêler,
Seigneur ! et qu'elle ne console
Que ceux qu'on n'a pu consoler.

Ton bras céleste nous attire
Comme un ami contre son cœur,
Le monde qui nous voit sourire,
Se dit : d'où leur vient ce bonheur ?

Et l'âme se fond en prière
Et s'entretient avec les cieux,
Et les larmes de la paupière
Sèchent d'elles-mêmes à nos yeux,

Comme un rayon d'hiver essuie,
Sur la branche ou sur le rocher,
La dernière goutte de pluie
Qu'aucune ombre n'a pu sécher.

A. DE LAMARTINE.

L'AMITIÉ.

NOBLE et tendre amitié, je te chante en mes vers ;
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines ?

D'un zéphir indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,

Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé ?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel ! avec quel transport je l'embrasse au rivage !
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.

Oui, contre deux amis la fortune est sans armes ;
Ce nom répare tout : sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte ? il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteur, et ce mot de bienfaits.

Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami ! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui ;
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma raison sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille ;
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

Ducis.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses jeunes ans:
" Bois que j'aime! adieu... je succombe;
" Votre deuil me prédit mon sort;
" Et dans chaque feuille qui tombe
" Je vois un présage de mort.
" Fatal oracle d'Epidaure,
" Tu m'as dit: Les feuilles des bois
" A tes yeux jauniront encore,
" Mais c'est pour la dernière fois.
" L'éternel cyprès t'environne;
" Plus pâle que la pâle automne,
" Tu t'inclines vers le tombeau.
" Ta jeunesse sera flétrie
" Avant l'herbe de la prairie,
" Avant les pampres du coteau.
" Et je meurs?... De leur froide haleine
" M'ont touché les sombres autans:
" Et j'ai vu comme une ombre vaine
" S'évanouir mon beau printemps.
" Tombe, tombe, feuille éphémère!
" Voile aux yeux ce triste chemin;
" Cache au désespoir de ma mère
" La place où je serai demain.
" Mais, vers la solitaire allée,
" Si mon amante désolée

" Venait pleurer quand le jour fuit,
" Éveille par ton léger bruit
" Mon ombre un instant consolée."
Il dit, s'éloigne . . . et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe . . .
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

DANS LE CIMETIÈRE DE ....

LA foule des vivants rit et suit sa folie,
Tantôt pour son plaisir, tantôt pour son tourment;
Mais par les morts muets, par les morts qu'on oublie,
Moi, rêveur, je me sens regarder fixement.

Ils savent que je suis l'homme des solitudes,
Le promeneur pensif sous les arbres épais,
L'esprit qui trouve, ayant ses douleurs pour étude,
Au seuil de tout le trouble, au fond de tout la paix !

Ils savent l'attitude attentive et penchée
Que j'ai parmi les buis, les fosses et les croix ;
Ils m'entendent marcher sur la feuille séchée ;
Ils m'ont vu contempler des ombres dans les bois.

Ils comprennent ma voix, sur le monde épanchée,
Mieux que vous, ô vivants, bruyants et querelleurs !
Les hymnes de la lyre en mon âme cachée,
Pour vous ce sont des chants, pour eux ce sont des pleurs.

Oubliés des vivants, la nature leur reste.
Dans le jardin des morts, où nous dormirons tous,
L'aube jette un regard plus calme et plus céleste,
Le lis semble plus pur, l'oiseau semble plus doux.

Moi, c'est là que je vis!—cueillant les roses blanches,
Consolant les tombeaux délaissés trop longtemps,
Je passe et je reviens, je dérange les branches,
Je fais du bruit dans l'herbe, et les morts sont contents.

Là je rêve! et, rôdant dans le champ léthargique,
Je vois, avec des yeux dans ma pensée ouverts,
Se transformer mon âme en un monde magique,
Miroir mystérieux du visible univers.

Regardant sans les voir de vagues scarabées,
Des rameaux indistincts, des formes, des couleurs,
Là, j'ai dans l'ombre, assis sur des pierres tombées,
Des éblouissements de rayons et de fleurs.

Là, le songe idéal qui remplit ma paupière;
Flotte, lumineux voile, entre la terre et nous;
Là, mes doutes ingrats se fondent en prière;
Je commence debout et j'achève à genoux.

Comme au creux du rocher vole l'humble colombe,
Cherchant la goutte d'eau qui tombe avant le jour,
Mon esprit altéré, dans l'ombre de la tombe,
Va boire un peu de foi, d'espérance et d'amour!

VICTOR HUGO.

LA DERNIÈRE ESPÉRANCE.

Les pins sont ébranlés et leurs cimes funèbres
Répondent en sifflant au bruit de l'aquilon,
Et de pâles éclairs courent dans le vallon,
Comme de blancs esprits au milieu des ténèbres.

Et toi, tu dors, ma mère, au pied de ce coteau,
Tu dors, tu n'entends pas le vent du nord qui gronde ;
Le bruit des orages du monde
Ne trouble pas le calme du tombeau.

Et sur le frais gazon de la tombe que j'aime,
Lorsqu'au déclin du jour ma douleur vient pleurer
Mes pleurs sont moins amers, et la mort elle-même
Me parle d'avenir et me dit d'espérer !

Il existe au delà de ces demeures sombres
D'invincibles liens entre mon cœur et toi ;
Ton ombre quelquefois fuit la rive des ombres,
Et revient doucement errer autour de moi.

Oh ! quelle douce voix m'appelle dans mon rêve ?
Au fond de mon exil, oh ! qui vient me chercher ?
Dans mon abattement quelle main me relève,
Me soutient et me guide, et m'invite à marcher ?

C'est la main dont les soins délièrent les chaînes
Qui retenaient mes premiers pas ;
La voix qui me disait dans mes premières peines :
Oh ! mon enfant, ne pleure pas.

Non, non, tu ne m'es pas devenue étrangère ;
Tu descends quelquefois du séjour immortel.

Dans l'humide vapeur comme toi passagère,
Le soir je vois blanchir ton image légère
Et mon œil suit ton vol dans les plaines du ciel.

C'est en vain qu'à mes yeux ce prestige s'efface,
Je souffre, mais j'espère, et j'attends tous les jours,
J'attends l'heure où vers toi m'élançant dans l'espace,
J'irai te voir au lieu où l'on se voit toujours ;

Dans ces lieux où notre âme, en extase, ravie,
Brûle comme un parfum sur l'autel allumé
Dans ces lieux éternels où l'amour est la vie,
Où l'on aime encor plus ce qu'on a tant aimé !

JULES DE RESSÉGUIER.

LE TOMBEAU D'UN ENFANT.

CE marbre éclatant de blancheur
M'annonce d'un mortel la fin prématurée.
C'est un enfant ; d'un lis il avait la fraîcheur,
Comme lui, d'un soleil il a vu la durée.
Faible et timide il ne s'est arrêté
Qu'un seul moment aux portes de la vie ;
Du berceau dans la tombe au gré de son envie,
Il s'est bientôt précipité.
A peine il entrevit ce monde de misère,
Il en trouva la coupe trop amère !
Et, détournant la tête, il s'enfuit pour jamais,
Loin des baisers et des chants d'une mère,
Dans le séjour d'une éternelle paix.
Heureux enfant ! l'ambition perfide,
Les noirs chagrins, les peines, les remords,
Ne t'ont point infecté de leur souffle homicide
Tu n'as point souffert et tu dors !

Et vous, tristes parents, séchez enfin vos larmes !
Quittez ces longs habits de deuil !
L'objet de votre amour, soustrait à tant d'alarmes,
Se repose dans ce cercueil.
Que lui reprochez-vous ? c'est une fleur timide
Qui, dans ses feuilles se cachant,
D'une fraîche rosée encore toute humide,
A prévenu l'orage du couchant.

BAOUR-LORMIAN.

L'ENFANT HEUREUX.

ÉLÉGIE.

UN ange aux plumes argentées
Au chevet d'un berceau qu'ombrageaient à demi
Ses aîles dans les airs mollement agitées,
Planait d'un vol léger sur l'enfant endormi.
L'immortel, incliné vers la douce figure
Où brillait un sourire et d'amour et de paix,
Comme au miroir d'une onde pure,
Croyait voir son image et contempler ses traits.

De cette illusion entretenant l'ivresse,
Vers la couche tranquille il approche, il se baisse,
Oh ! combien ce sommeil lui paraît gracieux !
Le pur souffle échappé de ses lèvres de rose
Respire le calme des cieux,
Sur ce front argenté l'innocence repose,
Et son éclat en cercle radieux,
Semble briller autour de ses boucles flottantes,
Dont l'or en ondoyeux replis,
Voile deux mains éblouissantes,
Jointes paisiblement sur un beau sein de lis.

L'immortel souriait à cette aimable image.
Soudain son front pensif s'est voilé d'un nuage;
Il détourne les yeux et pousse un long soupir.
Déjà des jours à venir
Il avait entrevu l'orage
Qui fait ployer le chêne et brise l'humble fleur;
Il entendait siffler la flèche du malheur,
La flèche au vol mortel, qu'inutile défense,
N'écartent la justice, hélas! ni l'innocence.

Ces yeux clos doucement allaient s'ouvrir aux pleurs;
Ce sein paisible et pur qu'à peine
Agite en s'exhalant une légère haleine,
Devait être brisé sous le poids des douleurs...
L'esprit céleste ému d'une sainte tristesse,
Consulte, l'œil aux cieux, l'éternelle sagesse;
Le tout puissant fait signe, et, d'un facile effort,
Soulevant dans ses bras l'innocent qui sommeille,
Il presse sa paupière et sa lèvre vermeille;
" Sois heureux," lui dit-il; et l'enfant était mort!

CHARLES LOYSON.

A DU PERRIER.

SUR LA MORT DE SA FILLE.

TA douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas;
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier ;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille à la porte du Louvre,
N'en défend point nos rois.

MALHERBE.

LA JEUNE CAPTIVE.*

L'ÉPI naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été
Boit les doux présents de l'Aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble, d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

* Mademoiselle de Coigny, prisonnière, ainsi que Chénier, à Saint-Lazare.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort;
Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'Espérance:
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps; je veux voir la moisson;
Et, comme le soleil, de saison en saison
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore:
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Muses, des concerts:
Je ne veux pas mourir encore.

—Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et, secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours:
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

André Chénier.

ODE TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉSÉCHIAS.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant;
La mort déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu ! votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os :
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ces lugubres cachots.
Victime faible et tremblante
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour ;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir :
Et mes yeux noyés de larmes
Étaient lassés de s'ouvrir,
Je disais à la nuit sombre :
"O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours."
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon âme est dans les ténèbres ;
Mes sens sont glacés d'effroi.

Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours ;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments ;
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprête
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.

J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

J. B. Rousseau.

LE CRUCIFIX.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche,
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix,
"Voilà le souvenir, et voilà l'espérance:
"Emportez-les, mon fils."

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage:
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur, parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse, où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi ;
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds ! que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir:
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour!

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix.

A. DE LAMARTINE.

LA PRIÈRE POUR TOUS.

MA fille, va prier!—Vois la nuit est venue;
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume, des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre . . . Écoute!
Tout rentre et se repose; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour!

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident animait sa frange de carmin;
La nuit, de l'eau dans l'ombre argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions: voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

Et puis ils dormiront.—Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaie et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solonnelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

Ma fille va prier!—D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle
Pour celle qui te prit, jeune âme, dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel!

Puis ensuite pour moi! j'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié, nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piége ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connait pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

. . . .

Moi je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard!

L'âme en vivant s'altère; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit, sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute,
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison et l'homme sa vertu!

Va donc prier pour moi !—Dis pour toute prière :
—Seigneur, Seigneur, mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie ;
Ne t'inquiète pas, toute chose à sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend . . .

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente,
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente ;
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel
Toute aile vers son but incessamment retombe
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel !

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
Je me sens plus léger ; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs, qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main !

. . . .

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment !
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire ?
Enfant ! regardons sous la terre !
Il faut avoir pitié des morts !

. . . .

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,

Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

. . . .

Oh! dis-moi, quand tu vas, jeune et déjà pensive,
Errer au bord d'un flot qui se plaint sur la rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise:
—Enfant! quand vous prîrez, prîrez-vous pas pour moi?

C'est la plainte des morts!—Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie;
Ils entendent du ciel le cantique lointain.
Ceux qu'on oublie, hélas!—leur nuit est plus épaisse,
Un ver dans leur cercueil les dévore sans cesse,
Et l'orfraie à côté fait l'hymne du festin!

Prie! afin que le père, et l'oncle et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer!

. . . .

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne aux riches à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne aux pauvres, à la veuve, au crime, au vice immonde.
Fais en priant le tour des misères du monde;
Donne à tous! donne aux morts!—Enfin donne au Seigneur.

VICTOR HUGO.

POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre dor, sonnant dans vos demeures,
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres,
Aux vitres du solon doré?

Songez-vous qu'il est là, sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas: "Pour un seul que de biens?
" A son large festin que d'amis se récrient!
" Ce riche est bien heureux, ses enfans lui sourient!
" Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens!"

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines:
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: jouissez! aux autres: Enviez!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache,
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant.
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : " buvez, mangez ! c'est ma chair et mon sang."

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perle, saphirs, joyaux, toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles !
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse:
Vos aumônes là-haut vous font une richesse;
Donnez! afin qu'on dise: "Il a pitié de nous!"
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux!

Donnez! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayiez la prière
D'un mendiant puissant au ciel.

VICTOR HUGO.

LA RETRAITE.

A M. VICTOR HUGO.

Je sommeillais sans rêve,
Comme Écho dans mes bois;
Mais qu'une voix s'élève,
Soudain la mienne achève;
Un son me rend la voix.

Que celle qui m'éveille
A de touchants concerts!
Jamais à mon oreille
Harpe ou lyre pareille
N'enchanta ces déserts.

. . . .

C'est la voix fraîche et pure
D'un enfant des cités,
Qui, las de leur murmure,
Demande à la nature
Des jours plus abrités,

Un toit où se repose
L'ombre des bois épais,
Un ruisseau qui l'arrose
Et le buisson de rose
Où l'oiseau chante auprès !

L'uniforme habitude
Qui lie au jour le jour,
Point de gloire ou d'étude,
Rien que la solitude,
La prière et l'amour !

Ah ! ton rêve est un rêve,
Ami, ce rien est tout !
Ta vie a trop de sève ;
Mais attends, l'âge enlève
L'ivresse et le dégoût !

Plus, hélas ! sur la terre
L'homme compte de jours ;
Plus la route est sévère,
Et plus le cœur resserre
Sa vie et ses amours !

Je sais sur la colline
Une blanche maison ;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser ;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour,
Sa voix, comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour !

Signal de la prière
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers ;

C'est la pauvre orpheline,
Pour qui le jour est court,
Qui déroule et termine
Pendant qu'elle chemine
Son fuseau déjà lourd ;

C'est l'aveugle que guide
Le mur accoutumé,
Le mendiant timide
Et dont la main dévide
Son rosaire enfumé ;

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur,
Le vieillard qui se presse :
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur !

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée
Couvre après la journée
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance
Ce voile du sommeil ;
Là tout fut innocence,
Là tout dit : espérance !
Tout parle de réveil !

Mon œil, quand il y tombe,
Voit l'amoureux oiseau
Voler de tombe en tombe,
Ainsi que la colombe
Qui porta le rameau,

Ou quelque pauvre veuve
Aux longs rayons du soir
Sur une pierre neuve,
Signe de son épreuve,
S'agenouiller, s'asseoir ;

Et l'espoir sur la bouche,
Contempler du tombeau,
Sous les cyprès qu'il touche,
Le soleil qui se couche
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts,
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords !

A. de Lamartine.

A Mme TASTU.

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand après une longue absence
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon ;
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom !

Maintenant, quand j'entends encore
Ses sourds tintements sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi ? dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin ;
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin.

Ah ! c'est que depuis le baptême,
Le mélancolique instrument
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement !

C'est qu'au lieu des jeunes prières
Ou du *Te Deum* triomphant,
Il fait vibrer les froides pierres
De ma mère et de mon enfant !

Ainsi quand ta voix si connue
Revint hier me visiter,
Je crus que du haut de la nue
L'ancienne joie allait chanter.

Mais, hélas ! du divin volume
Où tes doux chants m'étaient ouverts,
Je ne sais quel flot d'amertume
Coulait en moi dans chaque vers.

C'est toujours le même génie !
La même âme, instrument humain !
Mais avec la même harmonie
Comme tout pleure sous ta main.

Ah ! pauvre mère ! ah ! pauvre femme !
On ne trompe pas le malheur ;
Les vers sont le timbre de l'âme ;
La voix se brise avec le cœur.

Toujours au sort le chant s'accorde.
Tu veux sourire en vain ; je vois
Une larme sur chaque corde
Et des frissons sur tous tes doigts.

A ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu ;
Pour sécher les pleurs du génie
Que peut la lyre ?... Il faut un Dieu.

A. de Lamartine.

RÉPONSE A Mr. DE RESSÉGUIER.

Non, cette suave harmonie
Qui dompte et caresse tes sens,
Poète, n'est pas mon génie;
Tu m'embaumes de ton encens!

Je ne suis que la folle brise
Qui court sur la plaine et les bois,
Souffle d'air que chaque herbe brise,
Et qui, par lui-même, est sans voix.

Mais s'il rencontre dans l'enceinte
Des vieux temples aux vents ouverts,
Près de l'autel la harpe sainte,
On entend de divins concerts.

Je suis cette haleine qui joue
Sur la harpe à l'accord dormant.
Est-ce donc la brise qu'on loue,
Ou l'harmonieux instrument?

Je suis le doigt et toi le livre;
Mon cœur te révèle le tien;
Mais chaque note qui t'enivre,
C'est ton encens et non le mien.

Ton cœur sonore de poète
Est semblable à ces urnes d'or
Où la moindre aumône qu'on jette
Résonne comme un grand trésor.

Des fleurs qu'à nos lyres tu donnes
Nous ne prenons que la moitié;
Mais les roses de nos couronnes,
Tu les parfumes d'amitié!

A. de Lamartine.

RÉPONSE A Mr. DE LAMARTINE.

Triste et morne sur le rivage
Où l'espoir oublia mes jours,
J'enviais à l'oiseau sauvage
Les cris qu'il pousse dans l'orage,
Et que je renferme toujours.

Et quand l'eau s'enfuyait semée
De tant d'heures, de tant de mois,
Sous ma voile sombre et fermée,
D'une vie autrefois aimée
Je ne traînais plus que le poids !

J'osais, au fond de ma misère,
Rêvant sous mes genoux pliés,
Sans haleine pour ma prière,
Murmurer à Dieu ; " Dieu, mon père !
Mon père vous nous oubliez !

" Vous ne donnez repos, ni trêve,
Ni calme à notre errant esquif,
Tantôt échoué sur la grève,
Tantôt emporté comme un rêve,
Perdu dans l'orage ou captif !

" Partout où le malheur l'égare,
Une mère a peur de mourir ;
J'ai peur . . . j'ose nommer barbare
Le destin, mobile et bizarre,
Qui fit mes enfants pour souffrir !

" Qui prendra la rame affligée
Quand la barque, sans mouvement,
De mon faible poids allégée,
Leur paraîtra vide, changée
Et sur un plus morne élément?

" Sans char, sans prêtre, au cimetière
Leur piété me conduira;
Puis, d'un peu de buis ou de lierre,
Doux monument de sa prière,
Le plus tendre me couvrira!"...

Tout passe! et je vis disparaître
L'orage avec l'oiseau plongeur;
Et sur mon étroite fenêtre
La lune, qui venait de naître,
Répandit sa douce blancheur.

J'étendis mes bras devant elle,
Comme pour atteindre un ami
Dont le pas, vivant et fidèle,
Tout à coup au cœur se révèle
Sur le seuil, longtemps endormi.

Je ne sais quelle voix puissante
Retint mon souffle suspendu;
Voix d'en haut, brise ravissante,
Qui me relevait languissante,
Comme si Dieu m'eût répondu!

Mais pour trop d'espoir affaiblie,
Et voilant mes pleurs sous ma main,
J'ai dit dans ma mélancolie:
" Lorsque tout m'ignore ou m'oublie,
Quel ange est donc sur mon chemin?"

C'était vous ! j'entendis des ailes
Battre au milieu d'un ciel plus doux ;
Et sur le sentier d'étincelles
Que formaient d'ardentes parcelles,
L'ange qui venait, c'était vous !

Oui, du haut de son vol sublime
Lamartine jetait mon nom,
Comme, d'une invisible cime,
A la barque, au bord de l'abîme,
Le ciel ému jette un rayon !

Doux comme une voix qui pardonne,
Depuis que ton souffle a passé
Sur mon front pâle et sans couronne,
Une sainte pitié résonne
Autour de mon sort délaissé !

Jamais, dans son errante alarme,
La Péri, pour porter aux cieux,
Ne puisa de plus humbles larmes
Que le pleur, plein d'un triste charme,
Dont tes chants, ont mouillé mes yeux !

Mais, dans ces chants que ma mémoire
Et mon cœur s'apprennent tout bas,
Doux à lire, plus doux à croire,
Oh ! n'as-tu pas dit le mot gloire ?
Et ce mot, je ne l'entends pas ;

Car je suis une faible femme,
Je n'ai su qu'aimer et souffrir,
Ma pauvre lyre, c'est mon âme,
Et toi seul découvres la flamme
D'une lampe qui va mourir.

Devant tes hymnes de poète,
D'ange, hélas! et d'homme à la fois,
Cette lyre inculte, incomplète,
Longtemps détendue et muette,
Ose à peine prendre une voix.

Je suis l'indigente glaneuse
Qui d'un peu d'épis oubliés
A paré sa gerbe épineuse,
Quand ta charité lumineuse
Verse du blé pur à mes pieds.

Oui! toi seul aura dit :—vit-elle ?—
Tant mon nom est mort avant moi!
Et, sur ma tombe, l'hirondelle
Frappera seule d'un coup d'aile
L'air harmonieux comme toi!

Mais toi! dont la gloire est entière,
Sous sa belle égide de fleurs,
Poète! au bord de ta paupière,
Dis-vrai: sa puissante lumière
A-t-elle arrêté bien des pleurs?

MME. DESBORDES-VALMORE.

LA SOURCE DANS LES BOIS D***.

SOURCE limpide et murmurante,
Qui de la fente du rocher
Jaillis en nappe transparente
Sur l'herbe que tu vas coucher;

Le marbre arrondi de Carrare,
Où tu bouillonnais autrefois,
Laisse fuir ton flot qui s'égare
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin verdi par le lierre
Ne lance plus de ses naseaux,
En jets ondoyants de lumière,
L'orgueilleuse écume des eaux.

Tu n'as plus pour temple et pour ombre
Que ces hêtres majestueux
Qui penchent leur tronc vaste et sombre
Sur tes flots dépouillés comme eux.

La feuille qui jaunit l'automne
S'en détache et ride ton sein,
Et la mousse verte couronne
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclore;
Semblable à ces cœurs généreux
Qui, méconnus, s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux.

Penché sur ta coupe brisée,
Je vois tes flots ensevelis
Filtrer comme une humble rosée
Sous les cailloux que tu polis.

J'entends ta goutte harmonieuse
Tomber, tomber, et retentir
Comme une voix mélodieuse
Qu'entrecoupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse
S'élèvent avec cette voix ;
Elles m'inondent de tristesse,
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,
O toi que j'entends murmurer !
N'ai-je pas cherché tes rivages
Ou pour jouir ou pour pleurer ?

A combien de scènes passées
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé ?
Quelle de mes tristes pensées
Avec tes flots n'a pas coulé ?

Oui, c'est moi que tu vis naguères,
Mes blonds cheveux livrés au vent,
Irriter tes vagues légères
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes
Que ces arbres courbent sur toi,
Voyais, plus nombreux que tes gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge
Brillait, comme on voit, le matin,
L'aurore dorer le nuage
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyai ma tête
Sur le rocher d'où ton flot sort !

Dans mes mains cachant mon visage,
Je te regardais sans te voir,
Et, comme des gouttes d'orage,
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,
Ne s'en fiait qu'à tes échos,
Car tes sanglots, chère fontaine,
Semblaient répondre à mes sanglots.

Et maintenant je viens encore,
Mené par l'instinct d'autrefois,
Écouter ta chute sonore
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées
Ne suivent plus tes flots errants,
Comme ces feuilles dispersées
Que ton onde emporte aux torrents;

D'un monde qui les importune
Elles reviennent à ta voix,
Aux rayons muets de la lune,
Se recueillir au fond des bois.

Oubliant le fleuve où t'entraîne
Ta course que rien ne suspend,
Je remonte, de veine en veine,
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs,
Ruisseler avec les orages
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré te dévore
Dans l'abîme où grondent tes eaux,
Ou le gazon, par chaque pore,
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virginale,
Dans des creusets mystérieux,
Jusqu'à ce que ton onde égale
L'azur étincelant des cieux.

Tu parais ! le désert s'anime ;
Une haleine sort de tes eaux,
Le vieux chêne élargit sa cime
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille,
L'oiseau chante sur ton chemin ;
Et l'homme à genoux te recueille,
Dans l'or ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,
Et fidèle au doigt qui t'a dit :
Coule ici pour l'oiseau qui passe :
Ton flot murmurant l'avertit.

Et moi, tu m'attends pour me dire :
Vois ici la main de ton Dieu !
Ce prodige que l'ange admire
De sa sagesse n'est qu'un jeu.

Ton recueillement, ton murmure,
Semblent lui préparer mon cœur ;
L'amour sacré de la nature
Est le premier hymne à l'auteur.

A chaque plainte de ton onde,
Je sens retentir avec toi
Je ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur grossi par mes pensées,
Comme tes flots dans ton bassin,
Sent, sur mes lèvres oppressées,
L'amour déborder de mon sein.

La prière brûlant d'éclore,
S'échappe en rapides accents,
Et je lui dis : Toi que j'adore,
Reçois ces larmes pour encens.

Ainsi me revoit ton rivage
Aujourd'hui, différent d'hier ;
Le cygne change de plumage,
La feuille tombe avant l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être,
Penchant sur toi mes cheveux blancs,
Cueillir un rameau de ton hêtre,
Pour appuyer mes pas tremblants.

Assis sur un banc de ta mousse,
Sentant mes jours prêts à tarir,
Instruit par ta pente si douce,
Tes flots m'apprendront à mourir !

En les voyant fuir goutte à goutte,
Et disparaître flot à flot,
Voilà, me dirai-je, la route
Où mes jours les suivront bientôt.

Combien m'en reste-t-il encore ?
Qu'importe ? je vais où tu cours ;
Le soir pour nous touche à l'aurore :
Coulez, ô flots, coulez toujours !

A. de Lamartine.

LA PRIÈRE.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde !
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur !
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage,
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore.
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême !
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée !
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi !
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;

C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts ;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour !
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens.
Et quand la nuit, guidant son cortége d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence ;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

A. DE LAMARTINE.

BÉNÉDICTION DE DIEU DANS LA SOLITUDE.

VOICI le gai matin qui sort humide et pâle
Des flottantes vapeurs de l'aube orientale,
Le jour s'éveille avec les zéphyrs assoupis,
La brise qui soulève ou couche les épis,
Avec les pleurs sereins de la tiède rosée
Remontant perle à perle où la nuit l'a puisée,
Avec le cri du coq et le chant des oiseaux,
Avec les bêlements prolongés des troupeaux,

Avec le bruit des eaux dans le moulin rustique,
Les accords de l'airain dans la chapelle antique,
La voix du laboureur ou de l'enfant joyeux
Sollicitant le pas du bœuf laborieux.

Mon cœur à ce réveil du jour que Dieu renvoie,
Vers un ciel qui sourit s'élève sur sa joie,
Et de ces dons nouveaux rendant grâce au Seigneur,
Murmure en s'éveillant son hymne intérieur;
Demande un jour de paix, de bonheur, d'innocence,
Un jour qui pèse entier dans la sainte balance,
Quand la main qui les pèse à ses poids infinis,
Retranchera du temps ceux qu'il n'a pas bénis!
Puis viennent à leur tour les soins de la journée
L'herbe à tondre du pré, la gerbe moissonnée
A coucher sur les chars avant que, descendu,
Le nuage encor loin que l'éclair a fendu
Ne vienne enfler l'épi des gouttes de sa pluie,
Ou de ses blonds tuyaux ternir l'or qui s'essuie;
Les fruits tombés de l'arbre à relever; l'essaim
Débordant de la ruche à rappeler soudain;
La branche à soulager du fardeau qui l'accable,
Ou la source égarée à chercher sous le sable;
Puis le pauvre qui vient tendre à vide sa main
Où tombe au nom de Dieu son obole ou son pain;
La veuve qui demande, aux cœurs exempts d'alarmes,
Cette aumône du cœur, une larme à ses larmes,
L'ignorant, un conseil que l'espoir embellit,
L'orphelin, du travail, et le malade, un lit;
Puis sous l'arbre, à midi, dont l'ombre les rassemble,
Maîtres et serviteurs qui consultent ensemble
Sur le ciel qui se couvre ou le vent qui fraîchit,
Sur le nuage épais que la grêle blanchit,
Les rameaux tout noircis par la dent des chenilles
Ou la ronce aux cent bras qui trompe les faucilles;

Puis montent des enfants à qui, seule au milieu,
La mère de famille apprend le nom de Dieu,
Enseigne à murmurer les mots dans son symbole,
A fixer sous leurs doigts le nombre et la parole,
A filer les toisons du lin ou des brebis,
Et du fil de leur veille à tisser leurs habits.

De labeur en labeur l'heure à l'heure enchaînée
Vous porte sans secousse au bout de la journée;
Le jour plein et léger tombe, et voilà le soir:
Sur le tronc d'un vieux orme au seuil on vient s'asseoir;
On voit passer des chars d'herbe verte et traînante,
Dont la main des glaneurs suit la roue odorante.
On voit le chevrier qui ramène des bois
Ses chèvres dont les pis s'allongent sous leurs poids,
Le mendiant, chargé des dons de la vallée,
Rentrer le col pliant sous sa besace enflée;
On regarde descendre avec un œil d'amour,
Sous les monts, dans les mers, l'astre poudreux du jour;
Et selon que son disque, en se noyant dans l'ombre,
Creuse une ornière d'or ou laisse un sillon sombre,
On sait si dans le ciel l'aurore de demain
Doit ramener un jour nébuleux ou serein,
Comme à l'œil du chrétien le soir pur d'une vie
Présage un jour plus beau dont la mort est suivie;
On entend l'angélus tinter, et d'un saint bruit
Convoquer les esprits qui bénissent la nuit.
Tout avec l'horizon s'obscurcit; l'âme est noire,
Le souvenir des morts revient dans la mémoire;
On songe à ces amis dont l'œil ne doit plus voir,
Dans le jour éternel, de matin ni de soir;
On sonde avec tristesse au fond de sa pensée
La place vide encor que leur mort a laissée,
Et pour combler un peu l'abîme douloureux,
On y jette un soupir, une larme pour eux!

Enfin quand sur nos fronts l'étoile des nuits tremble,
On remonte au foyer, ou cause, on lit ensemble
Un de ces testaments sublimes, immortels,
Que des morts vertueux ont légués aux mortels,
Sur les âges lointains phares qu'on aime à suivre,
Homère, Fénélon, et surtout ce grand livre
Où les secrets du ciel et de l'humanité
Sont écrits en deux mots: Espoir et Charité!
Et quelquefois, enfin, pour enchanter nos veilles,
D'une chaste harmonie enivrant nos oreilles,
Nous répétons les vers de ces hommes divins
Qui, dérobant des sons aux luths des séraphins,
Ornent la vérité de nombre et de mesure,
Et parlent par image ainsi que la nature.

Mais le sommeil, doux fruits des jours laborieux,
Avant l'heure tardive appesantit nos yeux;
Comme aux jours de Rachel, la prière rustique
Rassemble devant Dieu la tribu domestique,
Et pour que son encens soit plus pur et plus doux,
C'est la voix d'un enfant qui l'élève pour tous.
Cette voix virginale et qu'attendrit encore
La présence du Dieu qu'à genoux elle implore,
Invoque sur les nuits sa bénédiction;
On murmure un des chants des harpes de Sion,
On y répond en chœur; et la voix de la mère,
Douce et tendre, et l'accent mâle et grave du père,
Et celui des vieillards que les ans ont baissé,
Et celui des pasteurs que les champs ont cassé,
Bourdonnant sourdement la parole divine,
Forment avec les sons de la voix enfantine
Un contraste de trouble et de sérénité,
Comme une heure de paix dans un jour agité;
Et l'on croirait, aux sons de cette voix qui change,
Entendre des mortels interroger un ange.

Ainsi coule la vie en paisibles soleils ;
Quelle foi peut manquer à des moments pareils ?
Qu'importe ce vain flux d'opinions mortelles,
Se brisant l'une l'autre en vagues éternelles,
Et ne répandant rien sur l'écueil de la nuit,
Que leur brillante écume, et de l'air et du bruit ?
La vie est courte et pleine, et suffit à la vie,
De ces soins innocents l'âme heureuse et remplie
Ne doute pas du Dieu qu'elle porte avec soi ;
C'est sous d'humbles vertus qu'il a caché sa foi ;
Un regard en sait plus que les veilles des sages ;
Un beau soir qui s'endort dans son lit de nuages,
Une nuit découvrant dans son immensité
L'infini qui rayonne, et l'espace habité,
Un matin qui s'éveille étincelant de joie,
Ce poids léger du temps que le travail emploie,
Ce doux repos du cœur qui suit un saint soupir,
Ces troubles que d'un mot ton nom vient assoupir,
Mon Dieu, donnent à l'âme ignorante et docile
Plus de foi dans un jour qu'il n'est besoin pour mille ;
Plus de miel qu'il n'en tient dans la coupe du sort,
Plus d'espoir qu'il n'en faut pour embellir la mort.

A. DE LAMARTINE.

PENSÉE DES MORTS.

VOILÀ les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon,
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon,
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile

L'eau dormante des marais.
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois ;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix ;
Le soir est près de l'aurore,
L'astre à peine vient d'éclore
Qu'il va terminer son tour,
Il jette par intervalle
Une heure de clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire
Sous ses nuages dorés,
La pourpre du soir expire
Sous les flots décolorés,
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif,
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon,
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison ;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres

Des airs de joie ou d'amour,
Toute herbe aux champs est glanée ;
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents ;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissés mûrir !
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison,
Et quand je dis en moi-même :
Où sont ceux que ton cœur aime ?
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline
Mon pied la sait ; la voilà !
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message

Qu'il rapporte à nos climats;
La voile passe et repasse,
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres,
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève;
Je dis: n'es-tu pas leur voix?

Du moins si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents;
Au fond des cœurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés!

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend de l'autre vie
Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche,
Sur ce sein qui fut leur couche

Son cœur les rappelle à soi ;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire :
Vous aime-t-on comme moi ?

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau ;
Triste, hélas ! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : Ma tombe est verte !
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas !

C'est un ami de l'enfance
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la providence
Pour appuyer notre cœur ;
Il n'est plus, notre âme est veuve,
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié :
Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié ?

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant ;
C'est une sœur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment ;
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure

Hélas ! ils dormaient hier !
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau ;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
Vous qui voyez la lumière,
Vous souvenez-vous de nous ?

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris, de quiconque a des pleurs !
Vous oublier c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau,
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
Toi que leur bouche a si souvent nommé !
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimés !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés !
Ils ont crié : que ta main soit bénie !
Dieu, tout espoir ! les aurais-tu trompés !

Et cependant pourquoi ce long silence ?
Nous auraient-ils oubliés sans retour ?
N'aiment-ils plus ? ah ! ce doute t'offense !
Et toi, mon Dieu ! n'es-tu pas tout amour ?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure,
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur et d'amante et de femme ?
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire ;
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur ;
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Étends sur eux la main de ta clémence,
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon.

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent!
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant!
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O Père! ô Juge suprême!
Ah! ne les vois pas eux-même,
Ne regarde en eux que toi!

Si tu scrutes la poussière,
Elle s'enfuit à ta voix!
Si tu touches la lumière
Elle ternira tes doigts!
Si ton œil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde
Et des cieux chancelleront;
Si tu dis à l'innocence:
Monte et plaide en ma présence!
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité!
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité!
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore!
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter!

Les mondes que tu répares
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir;
Tu vis! et tu vis! les âges
Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas! ces trois mots de l'homme:
Hier, aujourd'hui, demain!

O Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure,
Ah! ne te mesure à rien!
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant!
Triomphe, ô vertu suprême!
Et te contemplant toi-même,
Triomphe en nous pardonnant!

A. de Lamartine.

LE SIX DE MAI.

FRAGMENT.

Il est des jours de luxe et de saison choisie
Qui sont comme les fleurs précoces de la vie,
Tout bleus, tout nuancés d'éclatantes couleurs,
Tout trempés de rosée et tout fragrants d'odeurs,
Que d'une nuit d'orage on voit parfois éclore,
Qu'on savoure un instant, qu'on respire une aurore,

Et dont, comme des fleurs, encor tout enivrés,
On se demande après : Les ai-je respirés ?
Tant de parfum tient-il dans ces étroits calices ?
Et dans douze moments si courts, tant de délices ?

Aujourd'hui fut pour nous un de ces jours de choix :
Éveillés aux rayons du plus riant des mois,
A l'hymne étourdissant de la vive alouette
Qui n'a que joie et cris dans sa voix de poète,
Au murmure du lac flottant à petit pli,
Nous nous sommes levés le cœur déjà rempli,
Ne pouvant contenir l'impatient délire
Qui nous appelle à voir la nature sourire,
Et nous sommes allés, pas à pas, tout le jour,
Du printemps sur ces monts épier le retour.

La neige qui fondait au tact du rayon rose,
Avant d'aller blanchir les pentes qu'elle arrose,
Comme la stalactite, au bord glacé des toits,
Distillait des rochers et des branches des bois ;
Chaque goutte en pleuvant remontait en poussière
Sur l'herbe, et s'y roulait en globes de lumière.
Tous ces prismes, frappés du feu du firmament,
Remplissaient l'œil d'éclairs et d'éblouissement ;
On eût dit mille essaims d'abeilles murmurantes
Disséminant le jour sur leurs ailes errantes,
Sur leur corset de feu, d'azur et de vermeil,
Et bourdonnant autour d'un rayon de soleil ;
Puis en mille filets ses gouttes rassemblées
Allaient chercher leurs lits dans le creux des vallées,
Y couraient au hasard des pentes sur leurs flancs,
Y dépliaient leur nappe ou leurs longs rubans blancs,
Y gazouillaient en foule en mille voix légères,
Comme des vols d'oiseaux cachés sous les fougères,

Courbaient l'herbe et les fleurs, comme un souffle en glissant ;
Y laissaient des flocons d'écume en passant ;
Puis la brise venait essuyer cette écume,
Comme à l'oiseau qui mue elle enlève une plume !

L'air tiède et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons,
Semblait tomber avec les célestes rayons,
Encor tout imprégné d'âme et de sèves neuves,
Comme l'air virginal qui vint fondre les fleuves
Du globe enseveli dans son premier hiver,
Quand la vie et l'amour se respiraient dans l'air ;
Il soufflait des soupirs, il apportait des nues
Des tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues ;
Il caressait la terre avec de tels accords,
Il étreignait les monts avec de tels transports,
Il secouait la neige et les troncs et les cimes
Avec des mouvements et des bruits si sublimes,
Que l'on croyait entendre, entre les éléments,
Des paroles d'amour et des embrassements,
Et dans les forts élans qui semblaient les confondre,
L'eau, la terre et le ciel, et l'Ether, se répondre !
Tout ce que l'air touchait s'éveillait pour verdir,
La feuille du matin sous l'œil semblait grandir ;
Comme s'il n'avait eu pour été qu'une aurore,
Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore,
Et les herbes, les fleurs, les lianes des bois,
S'étendaient en tapis, s'arrondissaient en toits,
S'entrelaçaient aux troncs, se suspendaient aux roches,
Sortaient de terre en grappe, en dentelles, en cloches,
Entravaient nos sentiers par des réseaux de fleurs,
Et nos yeux éblouis dans des flots de couleurs !
La sève débordant d'abondance et de force
Coulait en gommes d'or des fentes de l'écorce

Suspendait aux rameaux des pampres étrangers,
Des filets de feuillage et des tissus légers,
Où les merles siffleurs, les geais, les tourterelles,
En fuyant sous la feuille, embarrassaient leurs ailes ;
Alors tous ces réseaux, par leur vol secoués,
Par leurs extrêmités d'arbre en arbre noués
Tremblaient, et sur les pieds du tronc qui les appuie,
De plumes et de fleurs répandaient une pluie ;
Tous ces dômes des bois, qui frémissaient aux vents,
Ondoyaient comme un lac aux flots verts et mouvants ;
Des nids d'oiseaux, bercés au roulis des lianes
Y flottaient remplis d'œufs tachetés, diaphanes,
Des mères qui fuyaient, fragile et doux trésor,
Comme dans le filet la perle humide encor !
Chaque fois que nos yeux pénétrant dans ces ombres
De la nuit des rameaux éclairaient les dais sombres,
Nous trouvions sous ces lits de feuille où dort l'été,
Des mystères d'amour et de fécondité ;
Insectes, papillons, essaims nageants de mouches,
Qui d'un Ether vivant semblaient former les couches ;
Ils montaient en colonne en tourbillon flottant,
Comblaient l'air, nous cachaient l'un à l'autre un instant,
Comme dans les chemins la vague de poussière
Se lève sous les pas et retombe en arrière ;
Ils roulaient ; et sur l'eau, sur les prés, sur le foin,
Ces poussières de vie allaient tomber plus loin ;
Et chacune semblait d'existence ravie,
Épuiser le bonheur dans sa goutte de vie !
Et l'air qu'ils animaient de leurs frémissements
N'était que mélodie et que bourdonnements.

A. de Lamartine.

DIEU EST TOUJOURS LÀ.

I.

QUAND l'été vient, le pauvre adore!
L'été, c'est la saison de feu,
C'est l'air tiède et la fraîche aurore;
L'été, c'est le regard de Dieu.

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair;
Le soir est d'or, la plaine est blonde;
On entend des chansons dans l'air.

L'été, la Nature éveillée
Partout se répand en tous sens,
Sur l'herbe en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Tout ombrage alors semble dire:
Voyageur, viens te reposer!
Elle met dans l'aube un sourire,
Elle met dans l'onde un baiser.

Elle cache et recouvre d'ombre,
Loin du monde sourd et moqueur,
Une lyre dans le bois sombre,
Une oreille dans notre cœur!

Elle donne vie et pensée
Aux pauvres de l'hiver sauvés
Du soleil à pleine croisée,
Et le ciel pur qui dit: Vivez!

Sur les chaumières dédaignées
Par les maîtres et les valets,
Joyeuse, elle jette à poignées
Les fleurs qu'elle vend aux palais.

Son luxe aux pauvres seuils s'étale,
Ni les parfums ni les rayons
N'ont peur, dans leur candeur royale,
De se salir à des haillons.

Sur un toit où l'herbe frissonne
Le jasmin veut bien se poser.
Le lys ne méprise personne,
Lui qui pourrait tout mépriser!

Alors la masure où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé
Montre avec une fierté douce
Son vieux mur de roses brodé.

L'aube alors de clarté baignée,
Entrant dans le réduit profond,
Dore la toile d'araignée
Entre les poutres du plafond.

Alors l'âme du pauvre est pleine,
Humble, il bénit ce Dieu lointain
Dont il sent la céleste haleine
Dans tous les souffles du matin!

L'air le réchauffe et le pénètre,
Il fête le printemps vainqueur.
Un oiseau chante à sa fenêtre,
La gaîté chante dans son cœur!

Alors, si l'orphelin s'éveille,
Sans toit, sans mère, et priant Dieu,
Une voix lui dit à l'oreille:
"Eh bien! viens sous mon dôme bleu!

" Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.
Viens sous mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphirs !

" J'ai connu ton père et ta mère
Dans leurs bons et leurs mauvais jours.
Pour eux la vie était amère,
Mais moi je fus douce toujours.

" C'est moi qui sur leur sépulture
Ai mis l'herbe qui la défend,
Viens, je suis la grande nature !
Je suis l'aïeule ; et toi l'enfant.

" Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses,
J'en remplirai tes petits bras
Je te dirai de douces choses,
Et peut-être tu souriras !

" Car je voudrais te voir sourire,
Pauvre enfant si triste et si beau !
Et puis tout bas j'irais le dire
A ta mère dans son tombeau !"

Et l'enfant, à cette voix tendre,
De la vie oubliant le poids,
Rêve et se hâte de descendre
Le long des coteaux dans les bois.

Là du plaisir tout a la forme ;
L'arbre a des fruits, l'herbe a des fleurs ;
Il entend dans le chêne énorme
Rire les oiseaux querelleurs.

Dans l'onde il mire son visage ;
Tout lui parle ; adieu son ennui !
Le buisson l'arrête au passage,
Et le caillou joue avec lui.

Le soir, point d'hôtesse cruelle
Qui l'accueille d'un front hagard.
Il trouve l'étoile si belle
Qu'il s'endort à son doux regard !

—Oh ! qu'en dormant rien ne t'oppresse !
Dieu sera là pour ton réveil !—
La lune vient qui le caresse
Plus doucement que le soleil.

Car elle a de plus molles trèves
Pour nos travaux et nos douleurs.
Elle fait éclore les rêves,
Lui ne fait naître que les fleurs !

Oh ! quand la fauvette dérobe
Son nid sous les rameaux penchants,
Lorsqu'au soleil séchant sa robe
Mai tout mouillé rit dans les champs,

J'ai souvent pensé dans mes veilles
Que la nature au front sacré
Dédiait tout bas ses merveilles
A ceux qui l'hiver ont pleuré !

Pour tous et pour le méchant même,
Elle est bonne, Dieu le permet,
Dieu le veut ; mais surtout elle aime
Le pauvre que Jésus aimait !

Toujours sereine et pacifique,
Elle offre à l'auguste indigent
Des dons de reine magnifique,
Des soins d'esclave intelligent!

A-t-il faim ? au fruit de la branche
Elle dit :—Tombe, ô fruit vermeil!
A-t-il soif ?—Que l'onde s'épanche!
A-t-il froid ?—Lève-toi, soleil!

II.

Mais hélas! Juillet fait sa gerbe;
L'été lentement effacé,
Tombe feuille à feuille dans l'herbe
Et jour à jour dans le passé.

Puis Octobre perd sa dorure;
Et les bois dans les lointains bleus
Couvrent de leur rousse fourrure
L'épaule des coteaux frileux.

L'hiver des nuages sans nombre
Sort, et chasse l'été du ciel,
Pareil au temps, ce faucheur sombre
Qui suit le semeur éternel!

Le pauvre alors s'effraie et prie.
L'hiver, hélas, c'est Dieu qui dort;
C'est la faim livide et maigrie
Qui tremble auprès du foyer mort!

Il croit voir une main de marbre
Qui, mutilant le jour obscur,
Retire tous les fruits de l'arbre
Et tous les rayons de l'azur.

Il pleure, la nature est morte !
O rude hiver ! ô dure loi !
Soudain un ange ouvre sa porte
Et dit en souriant : C'est moi !

Cet ange qui donne et qui tremble,
C'est l'aumône aux yeux de douceur,
Au front crédule, et qui ressemble
A la foi dont elle est la sœur !

" Je suis la Charité, l'amie
" Qui se réveille avant le jour,
" Quand la nature est endormie,
" Et que Dieu m'a dit : A ton tour !

" Je viens visiter ta chaumière
" Veuve de l'été si charmant !
" Je suis fille de la prière.
" J'ai des mains qu'on ouvre aisément.

" J'accours, car la saison est dure.
" J'accours, car l'indigent a froid !
" J'accours, car la tiède verdure
" Ne fait plus d'ombre sur le toit !

" Je prie et jamais je n'ordonne.
" Chère à tout homme, quel qu'il soit,
" Je laisse la joie à qui donne
" Et je l'apporte à qui reçoit."

O figure auguste et modeste,
Où le Seigneur mêla pour nous
Ce que l'ange a de plus céleste,
Ce que la femme a de plus doux !

Au lit du vieillard solitaire
Elle penche un front gracieux,
Et rien n'est plus beau sur la terre
Et rien n'est plus grand sous les cieux,

Lorsque, réchauffant leurs poitrines
Entre ses genoux triomphants,
Elle tient dans ses mains divines
Les pieds nus des petits enfants !

Elle va dans chaque masure,
Laissant au pauvre réjoui
Le vin, le pain frais, l'huile pure
Et le courage épanoui !

Et le feu ! le beau feu folâtre,
A la pourpre ardente pareil,
Qui fait qu'amené devant l'âtre,
L'aveugle croit rire au soleil !

Puis elle cherche au coin des bornes,
Transis par la froide vapeur,
Ces enfants qu'on voit nus et mornes
Et se mourant avec stupeur.

Oh ! voila surtout ceux qu'elle aime !
Faibles fronts dans l'ombre engloutis !
Parés d'un triple diadème,
Innocents, pauvres et petits !

Ils sont meilleurs que nous ne sommes !
Elle leur donne en même temps,
Avec le pain qu'il faut aux hommes,
Le baiser qu'il faut aux enfants !

Tandis que leur faim secourue
Mange ce pain de pleurs noyé,
Elle étend sur eux dans la rue
Son bras des passants coudoyé.

Et si, le front dans la lumière,
Un riche passe en ce moment,
Par le bord de sa robe altière
Elle le tire doucement !

Puis pour eux elle prie encore
La grande foule au cœur étroit,
La foule qui, dès qu'on l'implore,
S'en va comme l'eau qui décroît !

" —Oh ! donnez-moi pour que je donne !
" J'ai des oiseaux nus dans mon nid.
" Donnez, méchants, Dieu vous pardonne
" Donnez, ô bons, Dieu vous bénit !

" Heureux ceux que mon zèle enflamme !
" Qui donne aux pauvres prête à Dieu !
" Le bien qu'on fait parfume l'âme ;
" On s'en souvient toujours un peu !

" Le soir, au seuil de sa demeure,
" Heureux celui qui sait encor
" Ramasser un enfant qui pleure,
" Comme un avare un sequin d'or !

" Le vrai trésor rempli de charmes,
" C'est un groupe pour vous priant
" D'enfants qu'on a trouvés en larmes
" Et qu'on a laissés souriant !

" Les biens que je donne à qui m'aime
" Jamais Dieu ne les retira.
" L'or que sur le pauvre je sème
" Pour le riche au ciel germera !"

III.

Oh ! que l'été brille ou s'éteigne,
Pauvres, ne désespérez pas.
Le Dieu qui souffrit et qui règne
A mis ses pieds où sont vos pas !

Pour vous couvrir il se dépouille ;
Bon même pour l'homme fatal
Qui, comme l'airain dans la rouille,
Va s'endurcissant dans le mal !

Tendre, même en buvant l'absinthe,
Pour l'impie au regard obscur
Qui l'insulte sans plus de crainte
Qu'un passant qui raie un vieux mur !

Ils ont beau traîner sur les claies
Ce Dieu mort dans leur abandon ;
Ils ne font couler de ses plaies
Qu'un intarissable pardon.

Quand sur nous une chaîne tombe,
Il la brise anneau par anneau.
Pour l'esprit il se fait colombe,
Pour le cœur il se fait agneau !

Vous pour qui la vie est mauvaise,
Espérez ! il veille sur vous !
Il sait bien ce que cela pèse,
Lui qui tomba sur ses genoux !

Il est le Dieu de l'Évangile ;
Il tient votre cœur dans sa main,
Et c'est une chose fragile
Qu'il ne veut pas briser, enfin !

Lorsqu'il est temps que l'été meure
Sous l'hiver sombre et solennel,
Même à travers le ciel qui pleure
On voit son sourire éternel !

Car sur les familles souffrantes,
L'hiver, l'été, la nuit, le jour,
Avec des urnes différentes
Dieu verse à grands flots son amour !

Et dans ses bontés éternelles
Il penche sur l'humanité
Ces mères aux triples mamelles,
La nature et la charité !

VICTOR HUGO.

L'ADIEU.

FRAGMENT.

Ce fut hier ; le jour mélancolique et sombre
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre :
On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,
Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine,
Laissaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois !
Tout se taisait aussi dans la maison fermée ;
On n'osait regarder une figure aimée ;
Quand on se rencontrait on n'osait se parler,
De peur qu'un son de voix ne vînt vous révéler
Le sanglot dérobé sous le tendre sourire,
Et ne fît éclater le cœur qu'un mot déchire.
On allait, on venait ; mère, sœur, à l'écart,
Préparaient à genoux les apprêts d'un départ,
Et chacune, les mains dans le coffre enfoncées,
Cachait avec ses dons une de ses pensées ;
On s'asseyait ensemble á table, mais en vain ;
Les pleurs se faisaient route et coulaient sur le pain.
Ainsi passa le jour ; et quand la nuit suprême,
Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime,
Eut jeté sur nos yeux des voiles plus épais,
—" Allez, dis-je à ma mère, et reposez en paix,
" Reposez votre cœur de soupirs et de larmes,
" Bénissez votre enfant, et dormez sans alarmes ;
" Que ce dernier sommeil que je fais près de vous,
" Descende sur vos yeux encor tranquille et doux ;
" De notre long adieu n'anticipez pas l'heure.
" Hélas ! trop tôt viendra ce long soir où l'on pleure ;

" Mais l'esprit qui console et l'ange des adieux
" A ma prière alors viendront sécher vos yeux ;
" Vous me verrez entrer plus léger dans ma voie
" Car ce qu'on donne à Dieu doit s'offrir dans la joie.
" Dormez ! dès que le jour sur l'église aura lui,
" Au pied de votre lit je veux être avant lui ;
" Et si nos yeux alors ont quelque larme amère,
" Que Dieu nous la pardonne ! homme, on n'a qu'une mère."
Son baiser lentement sur mon front descendit,
Et je n'entendis pas ce qu'elle répondit ;
Car, le cœur plein des pleurs que cachait mon visage,
Et ne les pouvant pas retenir davantage,
J'étais déjà sorti de son appartement,
Et je cherchais la nuit pour pleurer librement.
Les brises de montagne avec le soir venues,
Avaient blanchi le ciel et balayé les nues :
C'était une des nuits dont la sérénité
Parle à l'âme de paix, d'amour, d'éternité,
Où la lune arrondie et dans l'azur assise,
Répandant sur les bois sa lueur indécise,
Semble, en dessinant mieux chaque pâle contour,
Un souvenir muet de la vie et du jour.
Je m'enfonçai pleurant sous les sombres allées
Des traces de ma mère encor toutes peuplées ;
Je parcourais du pas tout le champêtre enclos,
Où, comme autant de fleurs, mes jours étaient éclos ;
J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de marbre ;
Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre,
J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais,
Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais,
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.
Sur chaque banc de pierre où je m'étais assis,
Où j'avais vu ma mère assise avec son fils,
Je m'asseyais un peu, je tournais mon visage

Vers la place où mes yeux retrouvaient son image,
Je lui parlais de l'âme, elle me répondait ;
Sa voix, sa propre voix dans mon cœur s'entendait,
Et je fuyais ainsi du hêtre au sycomore,
Réveillant mon passé pour le pleurer encore.
Du nid de la colombe à la loge du chien,
Je visitais tout et je n'oubliais rien,
Et je disais à tout un adieu sympathique,
Et, de tout emportant quelque chère relique,
Je remplissais mon sein de feuillage roulé,
Du sable de la cour par ma mère foulé,
De la mousse enlevée aux murs verts des tourelles,
Et du duvet tombé du toit des tourterelles ;
Puis quand j'eus complété mon douloureux trésor,
Pour consumer la nuit qui me restait encor,
J'allai dans le parterre, au pied de la fenêtre
De la chambre où ma mère aussi veillait peut-être,
Près du bassin d'eau vive où tremble le bouleau,
Le corps sur le gazon, le front penché sur l'eau,
Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite,
Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte ;
Et là, prenant la terre et l'herbe à pleine main,
Collant ma lèvre au sol que j'allai fuir demain,
J'embrassai cette terre où j'avais pris racine,
D'où m'arrachait si tendre une force divine ;
J'ouvris mon cœur trop plein et j'en laissai couler
Ce long torrent de pleurs qui voulait s'y mêler.

Je ne sais pas combien d'heures ainsi coulèrent,
Ni quels mille pensers dans ma tête roulèrent ;
De son œil infini Dieu seul peut les compter,
Et le cœur dans sa langue au cœur les raconter.
Il est des nuits d'orage où le flot des idées,
Comme un fleuve trop plein aux ondes débordées

Roule avec trop de pente et trop d'emportement,
Pour que notre âme même en ait le sentiment ;
Un vertige confus bouillonne dans la tête,
Et prêt à se briser, le cœur même s'arrête . . . .
. . . .
L'aube enfin colora sa barre au bord des cieux,
Comme un flambeau soudain qui vient blesser les yeux.
Je voulus, sans revoir un visage de femme,
Dire à ma mère un mot qui lui laissât mon âme ;
Sur mes genoux tremblants du seuil je m'approchai,
De mon front prosterné, muet, je le touchai ;
J'entrelaçai mes doigts aux barreaux des persiennes,
Je crus sentir des mains qui rencontraient les miennes.
Adieu ! criai-je ; en vain j'y voulus joindre un mot,
Mon cœur noyé d'angoisse eut à peine un sanglot !
Et je m'enfuis courant et sans tourner la tête,
Comme un homme qui craint qu'un remords ne l'arrête.

Je marchai devant moi par des champs sans chemin,
De peur de rencontrer, d'entendre un être humain,
Jusqu'au sommet aride où la sombre montagne
S'affaisse et redescend vers une autre campagne.
Sur une roche grise une croix de granit,
Que la mousse tapisse, où l'aigle fait son nid,
S'élève pour bénir à la fois les deux faîtes,
Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes,
Là je me retournai pour la première fois,
Et m'assis sur la pierre au pied de cette croix :
Je vis se dérouler sous moi le paysage,
Le jardin verdoyer sous les murs du village,
La colombe blanchir les toits, et la maison
Retirer lentement son ombre du gazon.
Je vis blanchir dans l'air sa première fumée,
Une main entr'ouvrir la fenêtre fermée.

Un soupir emporta mon âme à ce doux lieu,
Et sur l'herbe, à genoux, je m'écriai : Mon Dieu !
Vous qui prenez le fils, restez avec la mère,
Que l'heure du départ n'y soit pas même amère !
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour ;
Que l'amour et la paix y restent à ma place,
Et que le sacrifice attire au moins la grâce.
Veillez au lieu de moi sur ces chers habitants ;
Bénissez nuit et jour leur route et leurs instants ;
Soyez vous-même, ô Dieu ! vous, ô celeste père !
Pour la mère le fils et pour la sœur le frère ;
Comblez-les de vos dons, menez-les par la main,
Par une longue vie et par un doux chemin,
Au terme où nous devons vous rendre grâce ensemble.
Et que dès ici-bas votre sein nous rassemble !
Je dis, et sous les bois de ces derniers sommets,
L'horizon paternel s'abaissa pour jamais.

FIN.

TABLE.

French, German, Spanish, and English Dictionaries.

I.

A DICTIONARY

OF THE

GERMAN AND ENGLISH LANGUAGES,

Indicating the Accentuation of every German Word, containing several hundred German Synonyms, together with a Classification and Alphabetical List of the Irregular Verbs, and a List of German Abbreviations. Compiled from the Works of HILPERT, FLÜGEL, GREIB, HEYSE, and others.

IN TWO PARTS: I. GERMAN AND ENGLISH. II. ENGLISH AND GERMAN.

By G. J. ADLER, A. M.,

Professor of the German Language and Literature in the University of the City of New-York. One large volume, 8vo., of 1400 pages. Price $5. Strongly and neatly bound.

II.

THE STANDARD PRONOUNCING DICTIONARY

OF THE

FRENCH AND ENGLISH LANGUAGES.

IN TWO PARTS: I. FRENCH AND ENGLISH. II. ENGLISH AND FRENCH.

The FIRST PART comprehending words in common use—Terms connected with Science—Terms belonging to the Fine Arts—4000 Historical Names—4000 Geographical Names—1100 terms lately published, with the PRONUNCIATION OF EVERY WORD, according to the French Academy and the most eminent Lexicographers and Grammarians; together with 750 *Critical Remarks*, in which the various methods of pronouncing employed by different authors are investigated and compared with each other.

The SECOND PART containing a copious Vocabulary of English words and expressions, with the Pronunciation according to Walker.

The whole preceded by a practical and comprehensive System of French Pronunciation.

By GABRIEL SURENNE, F. A. S. E.,

French Teacher in Edinburgh; Corresponding Member of the French Grammatical Society of Paris, &c., &c. Reprinted from a duplicate cast of the stereotype plates of the last Edinburgh edition. One stout volume, 12mo., of nearly 900 pages. Price $1 50.

III.

A DICTIONARY of the ENGLISH LANGUAGE,

CONTAINING THE PRONUNCIATION, ETYMOLOGY, AND EXPLANATION OF ALL WORDS AUTHORIZED BY EMINENT WRITERS;

To which are added, a Vocabulary of the Roots of English Words, and an Accented List of Greek, Latin, and Scripture Proper Names.

By ALEXANDER REID, A. M.,

Rector of the Circus School, Edinburgh. With a Critical Preface, by HENRY REED, Professor of English Literature in the University of Pennsylvania, and an Appendix, showing the pronunciation of nearly 3000 of the most important Geographical Names. One volume, 12mo., of nearly 600 pages, bound in leather. Price $1

IV.

In preparation,

A DICTIONARY OF THE
SPANISH AND ENGLISH LANGUAGES.

IN TWO PARTS: I. SPANISH AND ENGLISH. II. ENGLISH AND SPANISH.

By MARIANO VELAZQUEZ DE LA CADENA,

Editor of Ollendorff's Spanish Grammar, and

M. SEOANE, M. D.

In one large 8vo. volume, uniform with "Adler's German Lexicon."

English.

PROF. MANDEVILLE'S READING BOOKS.

I. PRIMARY, OR FIRST READER. Price 10 cents.

II. SECOND READER. Price 16 cents.

These two Readers are formed substantially on the same plan; and the second is a continuation of the first. The design of both is, to combine a knowledge of the meaning and pronunciation of words, with a knowledge of their grammatical functions. The parts of speech are introduced successively, beginning with the articles, these are followed by the demonstrative pronouns; and these again by others, class after class, until all that are requisite to form a sentence have been separately considered; when the common reading lessons begin.

The Second Reader reviews the ground passed over in the Primary, but adds largely to the amount of information. The child is here also taught to read writing as well as printed matter; and in the reading lessons, attention is constantly directed to the different ways in which sentences are formed and connected, and of the peculiar manner in which each of them is delivered. All who have examined these books, have pronounced them a decided and important advance on every other of the same class in use.

III. THIRD READER. Price 25 cents.

IV. FOURTH READER. Price 38 cents.

In the first two Readers, the main object is to make the pupil acquainted with the meaning and functions of words, and to impart facility in pronouncing them in sentential connection: the leading design of these, is to form a natural, flexible, and varied delivery. Accordingly, the Third Reader opens with a series of exercises on articulation and modulation, containing numerous examples for practice on the elementary sounds (including errors to be corrected) and on the different movements of the voice, produced by sentential structure, by emphasis, and by the passions. The habits formed by these exercises, which should be thoroughly, as they can be easily mastered, under intelligent instruction, find scope for improvement and confirmation in the reading lessons which follow, in the same book and that which succeeds.

These lessons have been selected with special reference to the following peculiarities: 1st. Colloquial character; 2d, Variety of sentential structure; 3d, Variety of subject matter; 4th Adaptation to the progressive development of the pupil's mind; and, as far as possible, 5th. Tendency to excite moral and religious emotions. Great pains have been taken to make the books in these respects, which are, in fact, characteristic of the whole series, superior to any others in use; with what success, a brief comparison will readily show.

V. THE FIFTH READER; OR, COURSE OF READING. Price 75 cents.

VI. THE ELEMENTS OF READING AND ORATORY. Price $1.

These books are designed to cultivate the literary taste, as well as the understanding and vocal powers of the pupil.

THE COURSE OF READING comprises three parts; the *first part* containing a more elaborate description of elementary sounds and the parts of speech grammatically considered than was deemed necessary in the preceding works; here indispensable: *part second*, a complete classification and description of every sentence to be found in the English, or any other language; examples of which in every degree of expansion, from a few words to the half of an octavo page in length, are adduced, and arranged to be read; and as each species has its peculiar delivery as well as structure, both are learned at the same time; *part third*, paragraphs; or sentences in their connection unfolding general thoughts, as in the common reading books. It may be observed that the selections of sentences in part second, and of paragraphs in part third, comprise some of the finest gems in the language: distinguished alike for beauty of thought and facility of diction. If not found in a school book, they might be appropriately called "elegant extracts"

The ELEMENTS OF READING AND ORATORY closes the series with an exhibition of the whole theory and art of Elocution exclusive of gesture. It contains, besides the classification of sentences already referred to, but here presented with fuller statement and illustration, the laws of punctuation and delivery deduced from it: the whole followed by carefully selected pieces for sentential analysis and vocal practice.

THE RESULT.—The student who acquaints himself thoroughly with the contents of this book, will, as numerous experiments have proved; 1st, Acquire complete knowledge of the structure of the language; 2d, Be able to designate any sentence of any book by name at a glance; 3d, Be able to declare with equal rapidity its proper punctuation; 4th, Be able to delare, and with sufficient practice to give its proper delivery. Such are a few of the general characteristics of the series of school books which the publishers now offer to the friends and patrons of a sound common school and academic education. For more particular information, reference is respectfully made to the "Hints," which may be found at the beginning of each volume.

N. B. The punctuation in all these books conforms, in the main, to the sense and proper delivery of every sentence, and is a guide to both. When a departure from the proper punctuation occurs, the proper delivery is indicated. As reading books are usually punctuated, it is a matter of surprise that children should learn to read at all.

*** The above series of Reading Books are already very extensively introduced and commended by the most experienced Teachers in the country. "Prof. Mandeville's system is eminently original, scientific and practical, and destined wherever it is introduced to supersede at once all others."

A TREATISE ON ALGEBRA,

FOR THE USE OF SCHOOLS AND COLLEGES

BY S. CHASE,

PROFESSOR OF MATHEMATICS IN DARTMOUTH COLLEGE.

One volume, 12mo, 340 pages. Price $1.

This is an elementary work on the science of Algebra, intended to exhibit such a view of its principles as best to prepare the student for the farther pursuit of mathematical studies. It has been the special effort of the author—and we think he has been successful—to enunciate the principles of his work with transparent clearness, to demonstrate them rigorously, and to illustrate them by strictly pertinent examples. His discussion of the theory of *exponents* and *powers* he claims to be original.—*N. Y. Tribune.*

FIRST LESSONS IN GEOMETRY,

UPON THE MODEL OF COLBORN'S FIRST LESSONS IN ARITHMETIC.

BY ALPHEUS CROSBY,

PROFESSOR OF MATHEMATICS IN DARTMOUTH COLLEGE.

One volume, 16mo, 170 pages. Price 37½ cents.

This work is very generally approved of as the best elementary text-book on the subject. It is very generally adopted throughout the States.

PRIMARY LESSONS:

BEING A SPELLER AND READER, ON AN ORIGINAL PLAN.

In which one letter is taught at a lesson, with its power; an application being immediately made, in words, of each letter thus learned, and those words being directly arranged into reading lessons.

BY ALBERT D. WRIGHT,

AUTHOR OF "ANALYTICAL ORTHOGRAPHY," "PHONOLOGICAL CHART," ETC.

One neat volume, 18mo, containing 144 pages, and 28 engravings. Price 12½ cents, bound.

ZOOLOGY:

DESIGNED TO AFFORD PUPILS IN COMMON SCHOOLS AND ACADEMIES A KNOWLEDGE OF THE ANIMAL KINGDOM, ETC.

BY PROFESSOR J. JÆGER.

One volume, 18mo, with numerous Illustrations. Price 42 cents.

"The distinguished ability of the author of this work, both while engaged during nearly ten years as Professor of Botany, Zoology, and Modern Languages, in Princeton College, N. J., and since as a lecturer in some of the most distinguished literary institutions, together with the rare advantages derived from his extensive travels in various parts of the world, under the patronage of the Emperor of Russia, affording superior facilities for the acquisition of knowledge in his department, have most happily adapted Professor Jæger to the task he has with so much ability performed, viz.: that of presenting to the public one of the most simple, engaging, and useful Class Books of Zoology that we have seen. It is peculiarly adapted to the purpose he had in view, namely, of supplying a School Book on this subject for our Common Schools and Academies, which shall be perfectly comprehensible to the minds of beginners. In this respect, he has, we think, most admirably succeeded, and we doubt not that this little work will become one of the most popular Class Books of Zoology in the country."

Letters bestowing the highest encomiums on the work have been received from Prof. Tayler Lewis, Dr. F. R. Beck, Dr. Campbell, of Albany, and various other well known scientific gentlemen.

English.

THE SHAKSPEARIAN READER:

A COLLECTION OF THE MOST APPROVED PLAYS OF

SHAKSPEARE.

Carefully Revised, with Introductory and Explanatory Notes, and a Memoir of the Author. Prepared expressly for the use of Classes, and the Family Reading Circle.

BY JOHN W. S. HOWS,

Professor of Elocution in Columbia College.

——The MAN, whom *Nature's* self hath made
To mock herself, and TRUTH to imitate.—*Spenser.*

One Volume, 12mo, $1 25.

At a period when the fame of Shakspeare is "striding the world like a colossus," and editions of his works are multiplied with a profusion that testifies the desire awakened in all classes of society to read and study his imperishable compositions,—there needs, perhaps, but little apology for the following selection of his works, prepared expressly to render them unexceptionable for the use of Schools, and acceptable for Family reading. Apart from the fact, that Shakspeare is the "well-spring" from which may be traced the origin of the purest poetry in our language,—a long course of professional experience has satisfied me that a necessity exists for the addition of a work like the present, to our stock of Educational Literature. His writings are peculiarly adapted for the purposes of Elocutionary exercise, when the system of instruction pursued by the Teacher is based upon the true principle of the art, viz.—a careful analysis of the structure and meaning of language, rather than a servile adherence to the arbitrary and mechanical rules of Elocution.

To impress upon the mind of the pupil that words are the exposition of thought, and that in reading, or speaking, every shade of thought and feeling has its appropriate shade of modulated tone, ought to be the especial aim of every Teacher; and an author like Shakspeare, whose every line embodies a volume of meaning, should surely form one of our Elocutionary Text Books. * * * Still, in preparing a selection of his works for the express purpose contemplated in my design, I have not hesitated to exercise a severe revision of his language, beyond that adopted in any similar undertaking—"Bowdler's Family Shakspeare" not even excepted;—and simply, because I practically know the impossibility of introducing Shakspeare as a Class Book, or as a satisfactory Reading Book for Families without this precautionary revision.—*Extract from the Preface.*

Professor Greene's Historical Series.

(NEARLY READY.)

MANUAL OF THE GEOGRAPHY AND HISTORY

OF THE

MIDDLE AGES.

Translated from the French of M. DES MICHELS, Rector of the College of Rouen, with Additions and Corrections.

BY G. W. GREENE,

Professor of Modern Languages in Brown University.

Accompanied with Numerous Engravings and Maps. One Volume, 12mo.

TO BE FOLLOWED BY

A Manual of Modern History, down to the French Revolution.
A Manual of Ancient History.
A History of Rome.

*** Great pains will be taken to adapt these books to the practical purposes of the Class Room, and for the guidance of private students.



